Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Maurice Leblanc

# LES MILLIARDS D'ARSÈNE LUPIN

*Publié en 29 feuilletons dans le quotidien* L'Auto
*du 10 janvier au 11 février 1939*
*Publication posthume en 1941 chez Hachette*



Table des matières

# *Préambule*[1]

*Voici la dernière aventure du gentleman-cambrioleur, du moins la dernière écrite par son vrai « père » Maurice Leblanc, lequel n'a pas pu retravailler son oeuvre, contrairement à l'habitude, entre la parution en feuilletons et celle, posthume, en librairie. Ce qui explique que ce roman soit moins abouti que d'autres de l'auteur et qu'il recèle encore quelques invraisemblances. C'est pourquoi sa famille n'a pas voulu – à une exception près, le tome IV de l'intégrale Lupin dans la collection Bouquins Robert Laffont – qu'il soit publié en librairie après sa première publication aux lendemains de la mort de Leblanc, chez Hachette. Quoi qu'il en soit, les amateurs ne pourront que se réjouir de trouver ici un « vrai » Arsène Lupin qu'ils n'ont peut-être jamais lu…*

*Le texte de l'édition Hachette 1941, comme celui de l'édition Robert Laffont qui reprenait la précédente, était incomplet, la livraison n°23 du 3 février 1939 du journal* L'Auto*, ayant été « oubliée »… ce qui nuisait à la compréhension de l'histoire.*

*Mais, miracle ! Philippe Radé, lupinophile passionné (je fais là un pléonasme), m'a contacté récemment, proposant de me fournir cet épisode manquant. Et je l'en remercie vivement ! Voici donc la* **première édition intégrale** *de ce roman… Le début de ce fameux épisode se trouve page 160 (il est marqué par une note de bas de page).*

*Coolmicro*

---

[1] Ce préambule a été ajouté le 16 juin 2007, lors de la mise à jour du texte.

## Chapitre I

### *Paule Sinner*

James Mac Allermy, fondateur et directeur de *Allô-Police*, le plus grand journal de criminologie des États-Unis, venait d'entrer, en fin d'après-midi, dans la salle de rédaction. Entouré par quelques-uns de ses collaborateurs, il leur disait son opinion – encore bien incertaine d'ailleurs – relative à l'abominable crime commis, la veille, sur trois jeunes enfants, et que l'opinion publique, révoltée par ses circonstances particulières, avait aussitôt baptisé le « massacre des trois jumeaux ».

Après quelques minutes de considérations sur la criminalité vis-à-vis de l'enfance en général, et sur le forfait de la veille en particulier, James Mac Allermy se tourna vers Patricia Johnston, sa secrétaire, qui, mêlée aux rédacteurs, l'écoutait :

– Patricia, c'est l'heure du courrier. Toutes les lettres sont-elles prêtes pour la signature ? Passons dans mon bureau, voulez-vous ?

– Tout est prêt, monsieur… Mais…

Patricia s'interrompit. Prêtant l'oreille à un bruit insolite, elle acheva :

–… il y a quelqu'un dans votre bureau, monsieur Mac Allermy !

Le directeur eut un haussement d'épaules.

– Quelqu'un dans mon bureau ? C'est impossible ! La porte sur l'antichambre est fermée au verrou.

– Mais votre entrée particulière, monsieur ?

Allermy sourit en tirant une clef de sa poche.

– La clef ne me quitte pas, la voici. Vous rêvez, Patricia… Voyons, allons travailler… vous m'excusez, Fildes, je vous fais attendre !

Il avait mis la main familièrement sur l'épaule d'un de ses assistants, non pas un de ses rédacteurs mais un de ses amis personnels, Fildes, qui venait presque chaque jour lui rendre visite au journal.

– Prenez votre temps, James Allermy, dit Frédéric Fildes, homme de loi et attorney. Je ne suis pas pressé et je sais ce que c'est que l'heure du courrier.

– Allons-y, dit Mac Allermy. Au revoir, messieurs, à demain, tâchez de vous documenter sur le crime.

D'un signe de tête, il prit congé de ses collaborateurs et, suivi de sa secrétaire et de Frédéric Fildes, il sortit de la salle de rédaction et, traversant un couloir, ouvrit la porte de son bureau directorial.

La vaste pièce, élégamment meublée, était vide.

– Vous voyez, Patricia. Il n'y a personne ici.

– Oui, répondit la secrétaire, mais constatez, monsieur, que cette porte, tout à l'heure fermée, est ouverte à présent.

Elle désignait une porte qui, du bureau, donnait dans une pièce plus petite où se trouvait le coffre-fort.

– Patricia, depuis ce coffre-fort jusqu'à la sortie dérobée qui ouvre sur la rue et par où je passe quelquefois, il y a deux cents mètres de couloirs et d'escaliers, coupés de treize portes et de cinq grilles toutes verrouillées et cadenassées. Personne n'a pu utiliser cette issue.

Patricia réfléchissait, ses fins sourcils légèrement froncés. C'était une grande jeune femme élancée, d'allure harmonieuse et souple, indiquant la pratique des sports. Son visage, un peu irrégulier, un peu court peut-être, n'était pas d'une beauté classique mais, avec un teint sans fard, d'une pureté mate et comme transparente, avec sa bouche grande, bien dessinée, aux lèvres naturellement rouges, entrouvertes sur des dents éclatantes, avec son front large et intelligent sous les ondes de la chevelure où l'or et le bronze se mêlaient, avec ses yeux surtout, longs, gris vert, entre d'épais cils sombres, un incomparable charme en émanait : un charme profond et presque mystérieux quand Patricia était grave, mais qui devenait léger et en quelque sorte enfantin quand elle se laissait aller à un accès de franche gaieté. Et tout en elle respirait la santé, l'équilibre physique et moral, l'énergie, le goût de vivre. Elle était de ces femmes qui ne mentent pas et ne déçoivent pas, qui créent la sympathie et la confiance, qui suscitent l'amitié et l'amour.

Par une habitude qu'elle avait prise peu à peu auprès de Mac Allermy et qui était devenue un réflexe, elle jeta un coup d'œil circulaire autour de la pièce pour s'assurer que rien n'y avait été dérangé depuis qu'elle y avait mis de l'ordre.

Un détail la frappa.

Sur un bloc-notes, posé sur le bureau et qu'elle voyait en sens inverse, elle lisait deux mots écrits au crayon. L'un était un

prénom : Paule, l'autre, qu'elle déchiffra moins aisément, un nom : Sinner. Donc, Paule Sinner. Il s'agissait d'une femme.

Pas un instant, Patricia, qui connaissait les mœurs sévères de Mac Allermy, n'admit qu'une femme pût être entrée dans l'existence de celui-ci et moins encore qu'il en inscrivît le nom ouvertement dans son bureau directorial.

Mais alors, que signifiait Paule Sinner ?

Mac Allermy, qui l'observait, sourit :

– À la bonne heure, Patricia, rien ne vous échappe. Mais l'explication est simple : c'est le titre d'un roman français qu'un traducteur m'a apporté aujourd'hui et qui me plaît assez. Paule Sinner est le nom de l'héroïne. En français le titre frappe davantage : *Paule la Pécheresse*.

Patricia eut l'impression que Mac Allermy ne donnait pas une explication exacte. Mais pouvait-elle en demander une autre ?

À ce moment, coupant ses réflexions, l'électricité s'éteignit soudain, les plongeant dans l'obscurité.

– Ne vous dérangez pas, monsieur, c'est un plomb qui a sauté. Je m'y connais. Je vais réparer ça, dit Patricia.

À tâtons, elle gagna l'antichambre qui précédait le bureau de Mac Allermy et qui s'ouvrait sur un palier au troisième étage de l'escalier privé de la direction. Des ampoules, restées allumées au rez-de-chaussée, mettaient dans l'ombre une lueur diffuse. Dans un étroit réduit servant de débarras, la jeune femme prit une légère échelle double à six marches et, la dépliant, la dressa contre le mur. Elle y monta, crut entendre, provenant de

quelque part dans l'ombre un bruit léger et soudain une angoisse lui serra le cœur…

« Il » était là, elle n'en doutait pas, il était là, caché dans la demi-obscurité, prêt à l'attaque comme un fauve guettant sa proie…

C'était un être mystérieux, équivoque, menaçant. Elle ne l'avait jamais vu, mais elle savait son existence ; elle savait qu'il était le secrétaire particulier de Mac Allermy, un secrétaire qui ne se montrait pas, qui était aussi un garde du corps, un espion, un factotum, homme à tout faire aux attributions secrètes et diverses, homme énigmatique, homme sournois, homme dangereux, homme de ténèbres, dont Patricia devinait sans cesse autour d'elle la présence et la convoitise, qui l'inquiétait et parfois, malgré sa vaillance, la terrifiait.

Sur son échelle, le cœur battant, elle écoutait… Non, rien !… Elle s'était trompée sans doute… Elle domina son émoi, essaya de sourire et se mit à sa besogne.

Elle enleva le plomb, remplaça le fil rompu, en ajusta un autre, et répara le coupe-circuit. La lumière jaillit, voilée à demi par le verre dépoli de l'ampoule.

Alors se produisit l'assaut. L'être, de l'ombre où il était embusqué, surgit juste au-dessous de Patricia. Deux mains saisirent les genoux de la jeune femme. Patricia chancela sur son échelle et, perdant presque connaissance, sans pouvoir jeter un cri, glissa et tomba dans les bras ouverts qui l'étreignirent et la maintinrent dans sa chute sur le parquet où elle se trouva étendue sans voix et sans mouvement.

Patricia se rendit compte que l'assaillant était très grand et d'une force irrésistible. Dans une réaction presque immédiate

elle tenta de se débattre, ce fut en vain. L'étreinte l'immobilisa comme une proie vaincue d'avance.

Et, tout en la maintenant, l'homme chuchotait à son oreille :

– Ne résiste pas, Patricia, à quoi bon ? N'appelle pas !... Le vieux Mac Allermy pourrait t'entendre, et que penserait-il de te voir entre mes bras ? Il croirait à notre accord. Et il aurait raison. Nous sommes faits, toi et moi, pour nous accorder. Tous les deux nous voulons satisfaire nos ambitions, gagner de l'argent, gagner le pouvoir, et le plus vite possible. Mais tu perds ton temps, Patricia. Ce n'est pas parce que tu es la maîtresse du fils Allermy que tu arriveras à quelque chose. Allermy junior n'est qu'un crétin, un incapable. Quant au vieux, il se range plus ou moins dans la même catégorie. En outre, il est en train d'organiser avec son ami Fildes, qui lui ressemble, une affaire énorme... oui... où il se cassera les reins. Patricia, si nous savons manœuvrer, toi et moi, avant six mois, le journal *Allô-Police* nous tombe dans les mains, et tous les deux nous saurons en tirer des dollars et des dollars, des dollars par centaines de mille ! Abonnements, annonces, scandales, chantages, il y a tout là-dedans. Seulement, faut savoir s'en servir. Et moi je saurai ! Mais voilà, je t'aime, Patricia. C'est une force et une faiblesse. Aide-moi à devenir le maître, le maître capable de tout, de tous les crimes et de tous les triomphes que tu partageras avec moi ! À nous deux, nous dominerons le monde. Tu comprends, n'est-ce pas ? Tu acceptes ?

Elle balbutia, éperdue :

– Laissez-moi... laissez-moi maintenant. Nous parlerons de tout cela plus tard... À un autre moment. Quand nous ne pourrons pas être entendus, surpris...

– Alors, il me faut une preuve de notre accord… de ta bonne volonté… Un baiser et je te laisse.

Patricia s'affolait. L'homme sentait l'alcool ; elle devinait son visage grimaçant tout contre son visage à elle. Des lèvres enfiévrées se posaient sur son cou ou sur ses joues, cherchant ses lèvres qu'elle détournait… et toujours cette voix près de son oreille :

– Je t'aime, Patricia. Comprends-tu ce que c'est qu'un amour qui doublerait une association comme celle que nous pourrions former, toi et moi. Les deux Allermy, ce sont des incapables, des fantoches… Moi, ce sont toutes tes ambitions que je devine, que je sais, réalisées, dépassées. Aime-moi, Patricia. Il n'y a pas au monde un autre homme de ma qualité, de ma puissance cérébrale, qui ait ma volonté, mon énergie. Ah ! tu faiblis, Patricia, tu m'écoutes, tu es troublée…

Il disait vrai. Malgré sa révolte et son dégoût, elle subissait un désarroi, un vertige bizarre, qui l'entraînait vers le plus effroyable dénouement.

L'homme eut un ricanement sourd.

– Allons, tu consens, Patricia… Tu ne peux plus résister. Tu es au bord du gouffre. Pauvre petite, ce n'est pas parce que tu es une femme, ne crois pas ça !… Tout le monde devant moi éprouve ce désarroi, cette détresse. Ma volonté domine, renverse l'obstacle, le brise… Et on est presque heureux, n'est-ce pas, de remettre entre mes mains sa destinée. Avoue-le… Et n'aie pas peur. Je ne suis pas méchant, quoique mes camarades et mes ennemis – des amis, je n'en ai pas – m'appellent « The Rough »… Le Sauvage, l'Implacable, le Sans-Merci…

Patricia était perdue. Qui aurait pu la sauver ?

Soudain les mains impitoyables se dénouèrent. Le Sauvage étouffa une plainte, plainte d'affreuse douleur.

– Qu'est-ce ? Qui êtes-vous ? gémit-il, torturé.

Une voix basse et railleuse répondit :

– Un gentleman, chauffeur et ami de M. Fildes. Il compte sur moi pour le conduire à Long Island, chez des parents à lui où il doit dîner… et peut-être coucher. Alors, comprends-tu ? Je passais par ici quand j'ai entendu ton discours. Tu parles bien, Sauvage. Seulement, tu te trompes quand tu prétends être au-dessus de tous.

– Je ne me trompe pas, gronda l'autre sourdement.

– Si. Tu as un maître.

– Un maître, moi ?… Nomme-le… Un maître, moi ?… Ce ne pourrait être qu'Arsène Lupin. Serais-tu Arsène Lupin par hasard ?

– Je suis celui qui interroge mais qu'on n'interroge pas.

L'autre réfléchissait. Il murmura d'une voix altérée :

– Après tout, pourquoi pas ? Je sais qu'il est à New York et qu'il manigance je ne sais quoi avec Allermy, Fildes et Cie. Et puis c'est si bien dans sa manière cette torsion des bras. Un truc à lui qui casse les plus costauds… Alors, tu es Lupin ?

– Ne t'occupe pas de tout ça. Lupin ou non, je suis ton maître, obéis.

– Moi, obéir ? Tu es dingo. Lupin ou non, mes actes ne te regardent pas ! Fildes est dans le bureau d'Allermy. Va le retrouver ! Fiche-moi la paix.

– D'abord, laisse tranquille cette femme ! Va-t'en !

– Non !…

Et la lourde main s'abattit de nouveau sur Patricia.

– Non !… Alors tant pis pour toi. Je recommence.

Le Sauvage poussa un profond gémissement d'angoisse et de douleur. Il semblait qu'on lui arrachait la vie. Ses bras se détendirent. Il bascula par terre comme un pantin désarticulé.

Le mystérieux sauveur de Patricia aida celle-ci à se relever. Debout contre lui, encore haletante et frémissante, elle murmura :

– Prenez garde ! cet homme est très dangereux.

– Vous le connaissez ?

– Je ne sais pas son nom. Je ne l'avais jamais vu. Mais il me poursuit, j'ai peur de lui !

– Quand vous serez en péril, appelez-moi. Si je suis à portée de vous entendre je vous défendrai. Tenez, laissez-moi vous offrir ce petit sifflet d'argent, c'est un sifflet enchanté, on l'entend à travers l'étendue… En cas de danger, sifflez sans relâche. Je viendrai… Et sans relâche méfiez-vous du Sauvage. C'est le pire des bandits. Mon devoir serait de le livrer immédiatement à la justice. Mais on néglige ces sortes de devoirs… et bien à tort !

Il inclina sa haute taille souple et, avec un sourire mondain sur son visage fin, baisa la main de Patricia avec une courtoise galanterie.

– Est-ce que vraiment vous seriez Arsène Lupin ? chuchota-t-elle, essayant de bien voir ses traits.

– Que vous importe ! Vous ne voulez pas accepter sa protection ?

– Oh si ! mais j'aimerais savoir…

– Curiosité inutile.

Sans insister, elle retourna dans le bureau du directeur de *Allô-Police* et s'excusa de sa longue absence ; elle avait eu un malaise.

– Maintenant fini, n'est-ce pas ? demanda avec sollicitude Mac Allermy. Oui, je vois que les couleurs vous reviennent.

Et il ajouta sur un autre ton :

– Nous allons pouvoir parler un peu. J'ai des choses très sérieuses à vous dire !

Devant ce rappel à l'ordre tout amical, Patricia, secouant son trouble, redevint lucide et calme ; elle s'assit dans le fauteuil que Mac Allermy lui offrait et le regarda, attendant la suite. Il reprit après un petit silence :

– Patricia, depuis votre entrée dans la maison, il y a une dizaine d'années, vous avez passé par tous les services subalternes. Savez-vous pourquoi je vous ai choisie, voici maintenant cinq ans, comme secrétaire de la direction ?

– Sans doute parce que vous m'en jugiez digne, monsieur.

– Évidemment, mais vous n'étiez pas la seule. Il y a d'autres raisons.

– Puis-je vous demander lesquelles ?

– D'abord, vous êtes belle. Et j'aime la beauté. Ne vous offusquez pas si je parle ainsi devant mon ami Fildes. Je n'ai pas de secret pour lui. D'autre part, il y a eu un drame dans votre vie, un drame que j'ai suivi de près. Mon fils, Henri, a profité de votre situation et s'est insinué auprès de vous. Vous étiez très jeune, isolée dans la vie. Il vous a promis le mariage. Vous n'avez pas su résister, il vous a séduite. Après quoi il vous a abandonnée, se croyant quitte envers vous par l'offre d'une somme d'argent, que vous avez refusée d'ailleurs. Et il a épousé une jeune fille riche, ayant de puissantes relations.

Patricia, toute rougissante, cachant son visage dans ses mains, balbutia :

– Ne continuez pas, monsieur Allermy. Je suis si honteuse de ma faute ! J'aurais dû me tuer…

– Vous tuer, parce qu'un jeune misérable s'était joué de vous !

– Ne parlez pas ainsi de votre fils, je vous en prie…

– Vous l'aimez encore ?

– Non. Mais j'ai pardonné.

Allermy eut un mouvement violent.

– Moi, je n’ai pas pardonné. La faute incombe à mon fils !... C’est pourquoi je vous ai appelée auprès de moi comme collaboratrice.

– Ce fut à vos yeux une réparation ?

– Oui.

Patricia releva son visage vers lui, le regarda en face.

– Si j’avais su, j’aurais refusé, comme j’ai refusé l’argent que votre fils m’offrait, dit-elle avec amertume.

– Comment auriez-vous vécu ?

– Comme je l’avais déjà fait, monsieur, en travaillant... En travaillant au sortir d’ici, le soir, dans une autre place, et le matin avant d’arriver, en faisant des copies pour une troisième maison. Il n’y a pas d’être au monde bien portant et courageux qui ne puisse vivre, Dieu merci, par son travail !

Allermy fronça le sourcil.

– Vous êtes très orgueilleuse.

– Très orgueilleuse, c’est vrai.

– Et ambitieuse aussi.

– Aussi, dit-elle avec calme.

Il y eut encore un court silence et le directeur de *Allô-Police* reprit :

– Tout à l’heure, j’ai trouvé sur ce bureau un article de vous à propos de cet horrible crime d’hier dont nous parlions dans la rédaction, le massacre des trois jumeaux.

Patricia changea de figure et de ton ; elle fut le débutant anxieux de l’opinion de son juge.

– Vous avez eu la bonté de le lire, monsieur ?

– Oui.

– Il vous convient ?

Le directeur hocha la tête.

– Tout ce que vous dites sur ce crime, sur les motifs qui l’ont suscité, sur l’homme que vous croyez coupable, est probablement juste, en tout cas très ingénieux, très logique. Vous faites preuve de réelles qualités de discernement et d’imagination.

– Alors, vous le publiez ? demanda la jeune femme ravie.

– Non.

Elle sursauta.

– Pourquoi, monsieur ? fit-elle d’une voix légèrement altérée.

– Parce qu’il est mauvais !

– Mauvais ! Mais vous disiez…

– Mauvais en tant qu’article, oui, expliqua Allermy. Voyez-vous, mademoiselle, ce qui fait la valeur, à mes yeux, d’un reportage criminel, ce n’est pas la somme de déductions, de sug-

gestions et de vérités qu'il comporte. C'est uniquement la manière dont tout cela est présenté.

– Je ne comprends pas bien, dit Patricia.

– Vous allez comprendre. Supposons…

Il s'interrompit. Sans aucun doute il regrettait de s'être lancé dans des explications. Il acheva pourtant en abrégeant :

– Supposons que je sois, moi, Mac Allermy, mêlé à quelque aventure ténébreuse qui me conduise, par impossible, à être assassiné cette nuit. Eh bien, si les circonstances voulaient que vous fussiez chargée de raconter ce fait divers, il faudrait que votre récit mît en relief cette entrevue même que nous avons à présent, et donnât à cette entrevue un caractère pathétique où le lecteur sentît déjà les prémices du redoutable dénouement. Il faudrait que l'intensité de l'impression allât en croissant jusqu'à la dernière ligne. Tout l'art du journaliste et du romancier se trouve dans la préparation du drame, dans sa mise en scène, dans l'indication des premières péripéties, dans ce quelque chose qui fait que le lecteur est pris tout de suite. Pris par quoi ? Je ne puis vous le dire. C'est le secret du talent. Si vous n'avez pas en vous-même cette vocation secrète de vous emparer de l'attention par des mots, faites des robes ou des corsets, mais pas de romans, ni d'articles. Vous comprenez, Patricia Johnston ?

– Je comprends, monsieur, que je dois travailler d'abord comme une apprentie.

– C'est cela même. Il y a de bons éléments dans votre article, mais présentés par une petite fille à l'école. Rien n'est en valeur, rien n'est au point. Récrivez-le, écrivez-en d'autres. Je les lirai… et les refuserai jusqu'au jour où vous aurez attaqué un article de la bonne manière.

Il ajouta, en riant :

– J'espère que ce ne sera pas à mon sujet et pour éclaircir un mystère criminel me concernant.

Patricia le regarda avec inquiétude et, vivement, d'un ton où perçait l'affection qu'elle éprouvait pour l'homme près de qui elle travaillait depuis des années, elle lui dit :

– Vous me bouleversez, monsieur, est-ce que vraiment vous prévoyez ?...

– Rien, absolument rien de précis... Mais le genre même de mon journal me met en relations avec un monde assez spécial, et certains articles que nous publions m'exposent à des rancunes, à des vengeances. Ce sont les risques du métier. N'en parlons plus. Parlons de vous, Patricia, de votre situation, de votre avenir. Vous me rendez de grands services et, afin que vous ayez une sécurité matérielle pouvant vous faciliter la vie et vous permettre d'arriver, j'ai signé un chèque de deux mille dollars que vous toucherez à la caisse.

– C'est beaucoup trop, monsieur.

– Beaucoup trop peu, étant donné ce que vous faites pour moi et vos possibilités d'avenir.

– Mais si j'échoue ?

– Ce n'est pas possible.

– Vous avez à ce point confiance en moi ?

– Plus encore ! J'ai en vous une confiance absolue. Je veux vous parler à cœur ouvert et de choses très intimes. Patricia,

voyez-vous, il arrive pour l'homme un âge où l'on a besoin de sensations plus fortes, d'ambitions plus vastes et plus complexes. Nous en sommes là, mon ami Fildes et moi. Et pour créer dans notre existence trop souvent monotone un intérêt nouveau et puissant, nous avons mis sur pied une œuvre considérable, inédite et captivante, qui réclame toute notre expérience, toute notre activité et qui satisfait en même temps nos instincts combatifs et notre souci de haute moralité. Le but que nous voulons atteindre est grandiose, conforme à nos âmes de vieux puritains austères que le mal révolte, quelles que soient ses manifestations. Bientôt, je vous mettrai au courant de la nature de cette œuvre, Patricia, car vous êtes digne de participer aux luttes de nos ambitions. Fildes et moi, nous allons d'ici peu nous rendre en France pour l'accomplissement de nos plans. Venez avec nous. J'ai l'habitude de vos services ; votre collaboration constante et votre présence me sont nécessaires plus que jamais. Ce sera, si vous le voulez bien, notre voyage… notre voyage…

Il hésitait, très embarrassé, ne sachant comment finir sa phrase ou, plutôt, n'osant pas la finir. Il prit les deux mains de la jeune femme entre les siennes, et, presque timidement, acheva à voix basse.

– Notre voyage de noces, Patricia.

Patricia demeura stupéfaite, doutant d'avoir bien entendu, tellement cette demande, que rien ne lui avait fait prévoir, était inattendue, touchante aussi par sa soudaineté maladroite et sincère. Elle en concevait une telle émotion, une telle fierté que, sans pouvoir retenir ses larmes, elle se jeta dans les bras du vieillard.

– Merci !… Oh, merci !… Cela me réhabilite à mes yeux ! Mais comment accepterai-je, monsieur ? Votre fils est entre nous, acheva-t-elle en détournant les yeux.

Il fronça le sourcil.

– Mon fils a fait sa vie selon son bon plaisir, je veux faire la mienne selon mon cœur.

Rougissante, elle chuchota avec une gêne affreuse :

– Il y a autre chose que vous ignorez, je le vois, monsieur Allermy. J'ai un enfant…

Il sursauta.

– Un enfant !

– Oui ! Un enfant d'Henri, un fils que j'adore, un fils auquel je me suis juré de consacrer toute ma vie. Il se nomme Rodolphe… il est beau comme l'amour… Il est affectueux, intelligent…

– N'est-il pas de mon sang ? N'est-ce pas naturel que le fils de mon fils soit mon fils ?

– Non, ce n'est pas naturel, intervint Frédéric Fildes, calme, bien qu'il fût ému sans pouvoir s'en défendre.

Allermy se retourna vers lui, sombre :

– Alors, selon vous, Fildes, je devrais renoncer ?…

– Renoncer… je ne dis pas cela… Mais réfléchir, examiner avec pondération et sagesse une situation anormale… une situation qui, sans doute, sera connue de tous… et interprétée comme un acte de faiblesse et d'immoralité de votre part.

Mac Allermy réfléchit un moment.

– Soit, dit-il enfin à contrecœur, laissons faire le temps. Il travaille toujours pour ceux qui aiment. En tout cas, Patricia, ajouta-t-il, rien de tout ceci ne doit influer sur notre existence et sur notre collaboration quotidienne, nous sommes bien d'accord, n'est-ce pas ?

La jeune femme vit l'émoi du vieil homme tremblant à l'idée de la perdre et, de nouveau, fut touchée.

– Tout à fait, monsieur Allermy, répondit-elle.

Le directeur de *Allô-Police* ouvrit un tiroir, y prit une enveloppe qu'il cacheta et sur laquelle il écrivit le nom de la jeune femme et lui dit :

– Il y a dans cette enveloppe un document que j'ai écrit à votre intention. Vous n'en prendrez connaissance que dans six mois, le 5 septembre, et vous obéirez exactement aux instructions qui s'y trouvent et que, d'ores et déjà, je vous remets. Portez-la toujours sur vous, cette enveloppe, ou mettez-la en lieu sûr. Et que personne ne le sache ! Personne !...

Patricia prit l'enveloppe, s'inclina devant Mac Allermy en lui offrant son front pour qu'il y posât ses lèvres ; elle tendit une main affectueuse au vieux Fildes et s'en alla en prononçant ces mots, qui étaient une promesse :

– À demain, patron... À demain... et à tous les jours...

Elle traversa l'antichambre ; Mac Allermy et Fildes la suivirent immédiatement. En arrivant sur le palier, ils aperçurent au-dessous d'eux, entre le premier et le second étage, deux hommes qui, à la suite l'un de l'autre, descendaient. Celui qui se trouvait en arrière, un homme grand, large d'épaules, d'aspect dégingandé, allait furtivement et rapidement comme pour rat-

traper l'autre sans être entendu. Il le rejoignit et, soudain, leva sa main droite où brilla l'éclair d'une lame. Patricia voulut crier ! Sa voix s'étrangla dans sa gorge. La main s'abattit. Mais, à la seconde même où l'arme allait atteindre le dos, l'homme attaqué se baissa, saisit son agresseur par les jambes, le fit basculer avec une force irrésistible et, par-dessus la rampe, le jeta dans la cage de l'escalier. L'agresseur, comme une masse, tomba au milieu du premier étage, dégringola quelques marches et poussa un gémissement.

Le directeur de *Allô-Police* poussa un éclat de rire.

– Qu'est-ce que vous avez à rire, monsieur Allermy ? demanda Patricia. C'est votre secrétaire qui est mis à mal de la sorte, votre confident.

– Excellente leçon pour lui, répondit avec satisfaction le vieillard. Le Sauvage est un si abominable gangster ! Ennemi public numéro un. Une seconde de plus, et il aurait poignardé son compagnon. Un rude gars, celui-là. Mais il ne m'est pas tout à fait inconnu… Et à vous, Fildes ?

– À moi non plus, répondit Fildes, laconiquement.

Les deux amis remontèrent. Mac Allermy avait oublié sur son bureau le grand portefeuille de cuir fauve où il conservait tous les documents relatifs à la grande entreprise.

Lorsque Patricia, continuant à descendre, arriva au bas de l'escalier, les deux combattants avaient disparu.

– Dommage, pensa-t-elle. J'aurais bien voulu revoir celui qui est sans doute Arsène Lupin !

Elle sortit de l'immeuble en s'efforçant de maîtriser son émoi. Le grand air lui fit du bien. L'avenue bourdonnante de

monde, dans le soir, commençait à s'illuminer des clartés jetées par l'électricité ; la jeune femme tourna à droite et s'assit dans un petit square relativement paisible. Elle avait besoin de réfléchir. Désappointée par l'échec de son premier essai en journalisme, elle trouvait cependant un réconfort puissant dans la sympathie avec laquelle son patron lui avait parlé, dans la confiance qu'il avait en elle, en son avenir… Et cette offre de mariage qu'il lui avait faite était pour elle comme une absolution du passé, qui la grandissait et la purifiait.

Orpheline, recueillie à contrecœur par une vieille parente qui ne l'aimait pas et se désintéressait d'elle, Patricia avait eu une jeunesse âpre et solitaire où tous ses élans d'enfant avaient été durement réprimés. Elle avait grandi dans le seul désir de devenir le plus vite possible indépendante. Elle achevait ses études quand sa parente était morte, lui laissant à peine de quoi subsister quelques semaines. Mais Patricia était courageuse, le travail l'attirait ; elle était bonne dactylographe et avait rapidement conquis une place modeste, suffisante pourtant puisque c'était la vie assurée.

Alors, Patricia avait rencontré, dans une société où elle allait parfois le samedi soir, Henri Mac Allermy. Il était fort jeune lui aussi, il était beau, il semblait sincère et passionné… Il avait courtisé la jeune fille isolée, séduisante, naïve… Et Patricia, enthousiaste, tout enivrée du désir de vivre et d'être heureuse, sans rien savoir d'autre que l'entraînement de cet amour qui la sollicitait, avait cédé, frémissante de confiance et d'espoir… Quelques mois de bonheur, et puis les infidélités, l'abandon, la rupture brutale, cynique, déchirante pour elle… Déchirante surtout par l'affreuse amertume de devoir à présent mépriser celui qu'elle avait tant aimé – qu'elle aimait peut-être encore…

Mais l'enfant qui venait de naître avait été le lien nouveau rattachant la jeune femme à la vie. Patricia avait mis dans son fils, au berceau, tout son espoir d'avenir. N'attendant plus pour

elle-même rien de l'existence, elle avait farouchement concentré sur le petit Rodolphe toutes ses forces d'amour et d'ambition. Il serait sa vivante revanche contre le père qui l'avait trahie ; elle ferait de lui l'homme sincère et noble qu'elle avait cru voir en Henri Mac Allermy… Encore enfant elle-même, elle ne serait plus que mère…

Et puis le temps avait passé, dégageant la jeune femme du mauvais passé, lui redonnant le goût de vivre. Mais la volonté de faire de son fils un homme digne des plus hautes destinées demeurait sa grande raison de vivre… Et, maintenant, ne trouvait-elle pas, sans l'avoir cherchée, l'aide nécessaire ? N'était-ce pas l'occasion inespérée qui se présentait inopinément ? Le vieux Mac Allermy ne serait-il pas pour elle-même, pour Rodolphe, le tout-puissant appui qui suppléerait à l'appui défaillant d'Henry Mac Allermy, menteur et lâche ?… Patricia, dans le soir à présent descendu, envisageait un avenir meilleur.

L'heure avançait. Patricia, sortant de sa rêverie, se leva pour se diriger vers le petit restaurant où elle dînait habituellement avant de rentrer dans son modeste logement de femme seule et qui travaille pour vivre. Mais elle s'arrêta brusquement. En face d'elle, en dehors du square, au rez-de-chaussée d'un immeuble, une petite porte basse s'ouvrait et cette petite porte, elle le savait, était en communication, par de longs couloirs et de nombreux escaliers, avec l'étroite pièce où se trouvait le coffre-fort de Mac Allermy. Celui-ci empruntait souvent cette issue pour sortir du journal.

Et, précisément, Mac Allermy paraissait en compagnie de Frédéric Fildes.

Sans voir Patricia, les deux hommes traversèrent le square et s'éloignèrent par une rue parallèle à l'avenue principale.

# Chapitre II

## *Onze hommes se réunissent*

Patricia, sans se montrer, suivit les deux hommes. Aucune curiosité banale ou intéressée ne la poussait, mais elle n'oubliait pas les paroles qu'avait prononcées James Mac Allermy, relativement aux périlleux hasards d'une aventure dont le dénouement pourrait lui être funeste. N'était-il pas sous le coup d'une menace précise ? Patricia ne devait-elle pas voir en ces paroles un avertissement dont il lui fallait tenir compte ? N'était-ce pas son devoir de veiller sur lui ? Mac Allermy et Fildes partaient en expédition nocturne, aucun doute à ce sujet. Donc, pour elle, nécessité d'agir.

Les deux amis marchaient sans tourner la tête en arrière. Bras dessus, bras dessous, ils discutaient avec animation. Mac Allermy tenait de sa main libre le portefeuille fauve à poignée de cuir, Frédéric Fildes jouait avec sa canne.

Ils marchèrent longtemps et gagnèrent des rues que Patricia, acharnée à sa poursuite secrète, n'avait jamais encore traversées et le long desquelles ils allaient eux, sans hésitation, comme si la route leur eût été familière.

Enfin, ils contournèrent une vaste place carrée, dont un des côtés était orné d'une colonnade, au-dessous de laquelle s'alignaient des boutiques, à cette heure closes de leurs volets contigus. Plusieurs de ces boutiques présentaient un aspect entièrement semblable, même disposition, mêmes dimensions, même décoration. Des portes les séparaient, donnant accès à des logements situés au-dessus.

Mac Allermy s'arrêta brusquement et ouvrit une de ces portes. Patricia, se postant à peu de distance dans l'ombre des arcades, entrevit les premières marches d'un escalier conduisant à l'entresol.

Mac Allermy, suivi de Frédéric Fildes, s'engagea dans l'escalier et la porte se referma. Le directeur de *Allô-Police* dut rester en haut à peine une minute, puis redescendre, car Patricia vit la boutique du rez-de-chaussée s'illuminer d'une clarté qui filtrait par l'étoile des trous, par quoi était percé le rideau de la devanture.

Il y eut quelques minutes de tranquille silence.

Dix heures sonnèrent. Presque aussitôt, deux hommes parurent et, d'une allure nonchalante, vinrent rôder sous les arcades. Patricia se dissimula davantage dans l'ombre où elle était embusquée. Les deux hommes parvinrent à la hauteur de la boutique, et l'un d'eux frappa sur la devanture avec un objet métallique qu'il tenait dans la main. Aussitôt, dans le rideau de métal, une petite porte basse fut ouverte de l'intérieur. Vivement, les deux hommes s'engouffrèrent et la trappe fut refermée. Puis Patricia, épiant toujours, le cœur battant, distingua ensuite un groupe de quatre hommes qui s'avançaient sans hâte, comme des promeneurs désœuvrés. Eux aussi s'arrêtèrent devant la boutique et frappèrent à la devanture. Pour eux aussi, la petite porte s'ouvrit. Ils y disparurent.

Vint ensuite un homme isolé qui, pareillement, frappa et entra. Puis un autre. Puis, enfin, un dernier, un homme de haute taille qui dissimulait son visage sous un chapeau rabattu et dans un vaste cache-nez de laine grise.

Onze en tout, compta Patricia, ne voyant plus survenir personne après une attente de quelques minutes. Onze hommes, y

compris Mac Allermy et Fildes, qui étaient venus attendre les autres. Quels autres ?… Qui étaient ces gens qui semblaient appartenir aux classes les plus diverses de la société ? Que venaient-ils faire là ? Pour quelle œuvre de nuit étaient-ils rassemblés mystérieusement dans cette boutique en apparence abandonnée ? Dans ce quartier lointain ?…

Patricia se souvint des paroles de son directeur. N'était-ce point là l'entreprise grandiose dont il lui avait parlé, et où il était engagé avec Frédéric Fildes ? L'entreprise aventureuse et périlleuse dont le dénouement pour Mac Allermy serait peut-être la mort ?

Patricia s'inquiéta, s'affola… Et si l'on tuait Mac Allermy à cette minute même ?… Elle faillit s'éloigner, arrêter le premier passant venu pour lui demander l'adresse du plus proche bureau de police…

Mais, tout de suite, elle se reprit. Avait-elle le droit d'intervenir dans une entreprise dont elle ignorait tout et dont les dangers n'existaient peut-être pas ? Mac Allermy avait agi en toute connaissance de cause en organisant cette réunion. S'il courait des risques, il les avait librement acceptés. Sous quel prétexte, dans ces conditions, Patricia se mêlerait-elle de déranger ses plans en faisant intervenir une police indiscrète ? Ne serait-ce pas susciter peut-être des périls réels pour détourner des périls imaginaires ?

La jeune femme attendit sans se montrer ni bouger. Les minutes passèrent… une heure… deux heures… enfin, la porte du rideau de fer fut tirée. Trois hommes, quatre, cinq apparurent. Il en sortit dix qui se dispersèrent sous les yeux avides de Patricia, toujours soigneusement cachée. Elle vit l'homme au cache-nez, crut reconnaître Frédéric Fildes, mais ne distingua pas James Mac Allermy.

Patricia attendit un moment encore… Soudain, elle vit reparaître l'homme au cache-nez. Il revenait sur ses pas vers la boutique. Comme précédemment, il y frappa et s'engouffra dans la porte basse qui lui fut ouverte.

Quatre à cinq minutes s'écoulèrent, pas davantage, et l'homme au cache-nez reparut, se glissant hors de la petite porte. Il tenait à la main le portefeuille en cuir fauve de Mac Allermy. Il s'éloigna en hâte.

L'incident fut suspect aux yeux de Patricia. Pourquoi cet homme emportait-il le précieux portefeuille où était enfermé le secret de l'importante affaire ? La jeune femme se demanda si elle attendrait de voir sortir à son tour Mac Allermy ou si elle s'attacherait aux pas de l'homme au cache-nez. Sans trop réfléchir, elle se décida soudain à suivre l'homme. En quelques pas rapides, elle fut sur sa trace. L'homme marchait vite et, semblait-il, avec inquiétude, regardant autour de lui, derrière lui… Patricia devait faire une extrême attention pour n'être pas vue. Elle n'osait se rapprocher et craignait de le perdre de vue au tournant de l'une des rues de ce quartier qu'elle ne connaissait pas. Et tout à coup il se mit à courir. Patricia courut, elle aussi, et se trouva sur une place où débouchaient plusieurs rues. Laquelle prendre ? L'homme avait disparu…

Patricia, un peu haletante, s'arrêta. Sa poursuite avait donc été vaine…

Dépitée, un peu honteuse de sa maladresse, elle haussa les épaules à l'adresse d'elle-même. Et elle se croyait habile… Ah ! le piètre détective qu'elle faisait ! Depuis des heures, elle était en surveillance, et voilà le résultat obtenu… Et elle s'apercevait à présent qu'elle ne savait même pas l'adresse de la mystérieuse boutique où s'étaient réunis les mystérieux personnages. Elle eût été bien incapable de la retrouver… Il y avait des arcades…

Oui… Mais reconnaîtrait-elle l'endroit, même si on l'y conduisait ? Une soirée perdue… C'était le seul résultat de ses efforts…

Désorientée, mécontente d'elle-même, elle erra à l'aventure, suivit une large rue populeuse, bordée de bars violemment éclairés et fréquentés par une clientèle louche. Il y avait des cris, des rires. Patricia, inquiète, marchait vite, n'osant demander son chemin… Pas de police visible. Et voici que des individus de mauvaise mine la suivaient, essayaient de l'aborder. Elle marcha plus vite encore. Des bouffées d'air vif lui frappèrent le visage. Elle pensa qu'elle approchait du bord de l'eau. L'endroit devenait silencieux, désert et sombre. Elle se trouva sur un quai encombré de matériaux, de sacs de sable et de plâtre, de piles de bois et de rangées de tonneaux vides ou pleins.

La jeune femme tressaillit brusquement, une main brutale lui happait l'épaule.

– Ah ! te voilà donc, Patricia ! Trop heureux de la rencontre. Je ne te lâche plus, ma belle ! Non, pas la peine de te débattre !

Bien qu'elle ne pût reconnaître ni la voix, ni la silhouette de son agresseur, la jeune femme fut persuadée que c'était celui qu'on appelait le Sauvage, « The Rough », l'homme qui, l'après-midi déjà, l'avait assaillie dans l'escalier de *Allô-Police*. Elle tenta de se dégager, mais la main qui l'étreignait semblait une main de fer. L'homme reprit, railleur et menaçant :

– Puisque l'occasion s'en présente, je t'avertis, ma petite, que tu t'engages sur une mauvaise route, prends garde ! Voilà que tu fais de l'espionnage, maintenant ! Au compte de qui ? Pour l'amour de qui ? Du vieux Allermy ! Tonnerre, après le fils, le père, alors ? Ça ne sort pas de la famille ! Écoute bien, ma jolie : si tu souffles un mot de ce que tu as pu surprendre ce soir, tu es perdue ! Oui, perdue ! toi et ton petit Rodolphe ! Ce cher

enfant, il y passera, je te le jure ! Alors, silence, hein ! Ne t'occupe pas de nos affaires, si tu ne veux pas qu'on s'occupe des tiennes ! C'est compris, hem ? Et pour sceller le pacte, un baiser, ma jolie ! Un seul, mais un vrai baiser d'amour !

Il resserrait son étreinte, tâchait d'atteindre la bouche qui se dérobait. La lutte de l'après-midi recommençait. Patricia se débattait, éperdue, n'osant crier, dans la peur d'être étranglée par le Sauvage qui grondait :

– T'es trop bête ! Un baiser, et je te mets aussi dans l'entreprise : beaucoup d'argent à gagner, je te le répète ! Beaucoup d'argent ! De quoi faire de ton Rodolphe un duc, un prince, un roi ! Et tu refuses ? Tu crois donc arriver en travaillant avec Mac Allermy ? Idiote, va ! Ah ! sale bête !…

De ses ongles aigus, comme une chatte en colère, elle l'avait griffé de toutes ses forces. Il avait la figure en sang. Il appela :

– Albert, un coup de main, vieux garçon !

Un homme vêtu en matelot, un colosse haut de six pieds, parut, sortant de l'ombre du quai, et accourut à l'appel du Sauvage. Avec son aide, le Sauvage terrassa Patricia, la courba en deux.

– Tiens-la, Albert ! Attends ; voilà une gentille petite cage où elle ne pourra ni griffer ni se sauver !

Il avait avisé sur le quai un des tonneaux vides. Secondé par le colosse, il enleva la jeune femme et brutalement la fourra, toujours pliée en deux, dans le tonneau d'où sa tête émergeait seule.

– Prends ta faction près d'elle, Albert, ordonna le Sauvage, et si elle essaie de crier ou de sortir de là, un bon coup de galo-

che sur la tête pour qu'elle rentre dans sa coquille, comme un colimaçon. Dans une heure, je serai de retour. Tu sais où je vais, hein ? Je n'ai fait que la moitié de la besogne, il faut que je finisse ! Battons le fer pendant qu'il est chaud. La chance est pour nous, profitons-en, et t'auras ta part sur la mienne. À tout à l'heure, Patricia. Si tu as un peu froid, ma chambre est proche, au Bar de l'Océan, je t'emmènerai t'y réchauffer. Et toi, le matelot, tu te rappelles la consigne ? Un coup de galoche sur la tête, ou bien, pour la faire taire, un baiser ! Elle adore ça !

Il ricana, ramassa la serviette de cuir fauve qu'il avait déposée sur un sac, et s'éloigna.

Patricia, dans le tonneau où elle était captive, ne sentait pas la gêne de cette situation ridicule. La peur et l'horreur l'enfiévraient. Le dégoût s'y mêla bientôt. Le matelot, dès le départ du Sauvage, s'était penché sur elle, approchant son visage si près du sien, qu'elle sentit, le cœur soulevé, son haleine empestée de vin et de fumée.

– Paraît que t'adore ça ? dit-il d'une voix basse et canaille. On pourra s'entendre alors. Le Sauvage, je m'en f… ! Un baiser, donné de bon gré, et je te tire du tonneau.

– Tire-m'en d'abord, souffla Patricia, qui voyait en cette répugnante brute un possible libérateur.

– Mais tu me promets ? insista-t-il soupçonneux.

– Bien sûr ! C'est si peu, ce que tu me demandes !

– Je peux demander davantage ! dit-il avec un rire d'ivrogne. Enfin, j'ai confiance en toi !

Il saisit le tonneau, qu'il renversa comme s'il s'agissait d'un exercice de cirque, Patricia en sortit, et, du sol boueux, se releva d'un bond.

– Alors, mon baiser ! dit le colosse, s'avançant les bras tendus.

Elle fit un bond en arrière.

– T'embrasser ? C'est promis. Tout ce que tu voudras. Mais pas ici. Il fait trop froid. On pourrait venir ! Où est sa chambre à lui ?

Il eut un geste dans l'ombre nocturne.

– Tu vois la lumière rouge… là-bas… C'est le Bar de l'Océan.

– J'y vais, dit Patricia. Suis-moi, je t'y attends.

Elle s'enfuit, légère, si surexcitée par sa délivrance qu'elle ne sentait pas la fatigue. Du reste, une préoccupation majeure, à présent, la dominait. Les derniers mots du Sauvage l'avaient effrayée. À quelle autre moitié de la besogne avait-il fait allusion ? Quelle œuvre lui restait-il à accomplir ? Allait-il tuer quelqu'un ?

Elle se précipita vers la rue des tavernes, entra dans celle dont l'enseigne était rouge.

– Un café, un verre de brandy, commanda-t-elle au garçon du Bar de l'Océan. Où est le téléphone ?

Le garçon la conduisit vers la cabine, où elle consulta l'annuaire.

Elle était perplexe. Réfléchissant vite, elle se dit : « Voyons… Qui avertir ? La police ? Non… Fildes d'abord… Il a dû rentrer chez lui… Et le danger est là. Oui… Frédéric Fildes… »

Elle tourna le disque d'un doigt fébrile, entendit qu'on décrochait là-bas.

– Allô… Allô… fit-elle d'une voix que l'émotion rendait rauque.

Hésitante, inquiète, la voix de Fildes répondit :

– Allô… Qui est-ce qui parle ? Est-ce vous, Mac Allermy ? Le Sauvage vient d'arriver.

La jeune femme eut un tressaillement d'horreur. Prévenir Fildes… Mais non, comment le vieillard se protégerait-il lui-même ?… C'était le bandit qu'il fallait terrifier. Elle répondit :

– Justement, je veux lui parler… de la part de Mac Allermy.

Elle entendit bientôt la voix dure et éraillée du Sauvage :

– Allô ! Qui est là ?

– C'est moi, Patricia… Je viens te donner un conseil. Décampe… J'ai prévenu la police de tes intentions contre Fildes. Décampe tout de suite.

– Bah ! c'est toi, fit la voix sans autrement s'émouvoir, alors cet idiot de matelot a fait des siennes… Ça va, je vais partir. Mais j'ai bien cinq minutes. J'ai encore un mot à dire à M. Fildes.

Patricia frémit, mais sa voix devint impérieuse et dure :

– Prends garde, Sauvage. J'ai tout dit. Les gens de la police sont partis en auto. Ils doivent déjà cerner la maison. Pense à la chaise électrique si tu commets ton crime…

– Merci de t'intéresser à moi, répondit la voix railleuse. Alors, on va se dépêcher…

Un silence là-bas. Puis, soudain un cri étouffé… un cri d'agonie.

– Ah ! le bandit ! murmura Patricia, haletante, près de défaillir ; le bandit, il l'a tué.

Affolée, elle raccrocha le téléphone, s'enfuit en jetant de l'argent au garçon du bar. Le matelot arrivait ; elle l'évita, et dehors courut éperdument. Par fortune elle vit un taxi vide, y sauta. La tête perdue, machinalement, au lieu de donner au chauffeur l'adresse de Frédéric Fildes ou l'adresse du journal, elle donna son adresse à elle, comme une bête blessée qui se réfugie en son gîte.

Elle se sentait soudainement, atrocement faible, lasse à mourir. Elle voulait se coucher, dormir… oublier ce drame qu'elle pressentait, ce drame qui, à présent, était accompli et auquel elle ne pouvait plus rien. Les événements étaient plus forts qu'elle.

Elle dormit mal, d'un sommeil coupé de cauchemars affreux et qui, au milieu de la nuit, fit place à une insomnie, où l'aventure lui semblait de plus en plus effroyable. L'épisode du portefeuille dérobé augmentait ses angoisses. Cependant, elle n'en tira pas la déduction logique qui eût dû s'offrir à son esprit, c'est-à-dire que, si le portefeuille avait été volé à Mac Allermy, cela n'avait pu avoir lieu que par la force. Non, elle était parfaitement consciente que Frédéric Fildes avait été la victime du

Sauvage, mais, pas une seconde, elle n'eut de craintes au sujet de Mac Allermy ; elle ne devina rien, ne fut envahie par aucun pressentiment.

Sa stupeur fut profonde lorsque, le lendemain, dès son arrivée au journal, elle vit le tumulte des bureaux, l'agitation des salles de rédaction, et lorsqu'elle apprit que le patron avait été frappé d'un coup de couteau en plein cœur, dans une boutique de la place de la Liberté. La place de la Liberté ! C'était cela, la place aux arcades !

Elle se raidit pour ne pas défaillir, pour garder le silence. L'événement la bouleversait ; elle se sentait saisie des plus cruels remords. N'aurait-elle pu sauver Mac Allermy ? N'aurait-elle pu agir ?… Elle ne songeait qu'à cela, à sa responsabilité dans le crime commis !… Le reste, c'est-à-dire la façon dont la police avait été avertie, ce que les inspecteurs pouvaient savoir sur la boutique, sur le propriétaire de cette boutique, sur les réunions qui s'y tenaient, tous ces détails, qui furent connus plus tard, ne lui importaient pas en cette minute tragique où, comme une criminelle, elle se reprochait son inaction !

Elle lut pourtant tous les quotidiens du soir, qui, tous, relataient l'assassinat avec des renseignements différents, des commentaires variés et une documentation le plus souvent erronée sur la victime, personnage en vue, dont la mort tragique et mystérieuse causait dans le public une forte sensation.

Dans ces journaux, également, était relaté un autre crime sensationnel aussi, mais qui ne fut pas une surprise pour Patricia : n'en avait-elle pas été informée la première par téléphone et au moment où il était commis ? Il s'agissait du crime sur la personne de l'attorney Frédéric Fildes. Celui-ci, qui devait bientôt s'embarquer pour l'Europe, avait été assassiné chez lui, au cours de la soirée précédente, par un inconnu qui était venu le voir et qui l'avait frappé d'un coup de couteau au cœur – préci-

sément comme avait été frappé le directeur de *Allô-Police*. Y a-t-il corrélation entre ces deux meurtres, se demandaient les journaux ? Les deux victimes se connaissaient bien et avaient des affaires communes. Une bande de gangsters aurait-elle résolu leur mort ? Les aurait-elle exécutés presque à la même heure ?

Mais chez Fildes un coffre-fort avait été forcé. Une somme de cinquante mille dollars avait été volée… Était-ce donc le simple crime crapuleux d'un isolé ?

Patricia, elle, savait à n'en pouvoir douter que la même main criminelle avait frappé les deux vieillards. Mais dans quel but précis ? Pour le compte de quelle puissance occulte ? Le Sauvage était-il un criminel de grande envergure, ou un simple instrument ? Elle voulait le savoir… Pour cela, un seul moyen…

Le lendemain du double crime, dans l'après-midi, Patricia fut convoquée par Henry Allermy dans le bureau directorial du journal de police dont, fils et héritier de James Mac Allermy, il avait pris possession.

Sans émotion apparente, la jeune femme répondit à cet appel. Henry Mac Allermy avait trente ans. Patricia, qui ne l'avait pas vu depuis plusieurs années, retrouva en lui, homme fait, les traits du jeune homme qu'elle avait autrefois connu. Mais toute passion était morte en elle comme en lui. Ils se parlèrent avec la réserve de deux étrangers.

– Mademoiselle, dit le jeune directeur, la dernière note écrite par mon père sur son registre particulier vous concerne : « Patricia… un caractère, de l'énergie, le sens de l'organisation. Serait tout à fait à sa place comme sous-directrice. »

Sans regarder la jeune femme, il ajouta :

– Je tiendrai compte dans toute la mesure du possible de l'opinion de mon père sur vous… Toutefois, bien entendu, si cela s'accorde avec vos intentions…

Patricia répondit avec la même réserve :

– Je crois, monsieur, que la meilleure façon dont je puisse servir le journal, c'est en me consacrant à la tâche de venger votre père. Dans quelques heures, je m'embarque pour la France. Je viens de retenir ma place sur le paquebot *Île-de-France*.

Henry Mac Allermy eut un geste d'étonnement.

– Vous allez en France ? s'exclama-t-il.

– Oui. D'après certaines paroles prononcées par votre père, je puis affirmer qu'il avait l'intention d'y aller lui-même d'ici peu.

– Alors ?

– Alors, je crois que ce voyage en France était lié avec l'affaire où M. Mac Allermy a trouvé la mort.

– Vous avez des preuves ?

– Rien de précis. C'est une simple impression.

– Et au moment même où le journal a le plus besoin de vous, vous prenez une décision aussi grave, sur une simple impression ? observa Henry Allermy avec un peu d'ironie.

– On doit souvent suivre, pour agir, ses intuitions, répondit avec calme Patricia.

– Mais il faut vous mettre d'accord avec la police.

– Je n'en vois pas la nécessité. Je ne pourrais fournir à la police aucun renseignement utile…

Il y eut un silence.

– Vous avez de l'argent ? reprit Henry Mac Allermy, que la résolution de la jeune femme impressionnait malgré lui.

– Deux mille dollars d'avance, que votre père avait versés à la caisse à mon compte comme avance sur mon travail futur.

– Ce n'est pas suffisant.

– Si j'ai besoin d'une plus forte somme afin d'obtenir un résultat, vous en serez avisé, monsieur.

– J'y compte. Au revoir, mademoiselle.

Ils se séparèrent sans un mot de plus.

Comme Patricia se retirait, une jeune femme, dans le bureau directorial, entra sans être annoncée. Jolie, fardée, très élégante dans ses vêtements de deuil, elle passa en tourbillon près de Patricia sans même la voir et se jeta dans les bras d'Henry en s'écriant :

– Mon nouveau manteau, chéri ! Comment le trouves-tu ? Il fait bien deuil, n'est-ce pas ?

C'était la jeune épouse d'Henry Allermy.

L'heure venue, Patricia s'embarqua sur le paquebot *Île-de-France*. Elle était seule. Une amie devait lui amener, deux ou trois semaines plus tard, son fils, le petit Rodolphe.

Tout de suite, la traversée fut pour la jeune femme un grand repos. L'isolement parmi les passagers étrangers, le calme de l'existence à bord répandaient sur elle leurs inévitables bienfaits. Il y a des heures dans la vie où l'on ne voit clair qu'en fermant les yeux. La mer vous apporte cette sérénité dont on a tant besoin à certains moments troubles et incertains.

Les deux premiers jours, Patricia ne quitta pas sa cabine. Aucun bruit à gauche, sa cabine étant au bout d'un couloir ; aucun bruit à droite : « Le passager voisin ne sortait jamais et restait étendu sur son lit », confia le steward à Patricia.

Mais, le troisième jour, revenant après une promenade sur le pont, elle constata que son sac de voyage et ses tiroirs étaient en désordre ; on avait fouillé chez elle… Qui avait fouillé ? Pour trouver quoi ?

Patricia fit vérifier les targettes qui, d'un côté et de l'autre, verrouillaient la porte de communication. Elles étaient intactes, les serrures fermées à double tour… Impossible de passer. Pourtant on avait passé.

Le lendemain, nouvelle intrusion, nouvelle fouille chez Patricia. Elle ne pouvait douter. Quelqu'un entrait chez elle en son absence. Qui, encore une fois, et dans quel but ? Dans l'espoir de se renseigner, elle se mêla à la vie du paquebot pour étudier les passagers. Elle déjeuna et dîna dans la salle à manger, se promena sur le pont, fréquenta les salons… écouta… regarda… Non, elle ne connaissait personne…

Cependant les fouilles continuaient chez elle. Patricia se plaignit au commandant, lequel avertit le commissaire du bord qui entreprit des recherches, fit établir une surveillance.

Surveillance et recherches vaines. Mais une enquête personnelle, l'indication donnée par des traces de pas sur la poudre de riz tombée d'une boîte sur le parquet, révélèrent à Patricia que l'intrus venait de la cabine voisine. Celle-ci était occupée par un passager nommé Andrews Forb. Andrews Forb ?… Cela n'apprenait rien à Patricia. Mais inquiète, en désarroi, elle crut que ce nom cachait la personnalité du Sauvage… Ou bien, qui sait ? celle de l'homme qui avait combattu le Sauvage sur le palier de *Allô-Police*… qui l'avait sauvée, elle, Patricia.

Comment savoir la vérité, puisque le passager voisin ne sortait jamais de sa cabine ?

Résolue à dissiper ce doute qui l'affolait, elle se fit accompagner par le commissaire pour une visite à cette cabine voisine. Celui-ci frappa à la porte, parlementa et enfin, usant de son autorité, introduisit Patricia.

Patricia regarda le passager mystérieux et s'exclama avec stupeur :

– Comment, c'est vous, Henry ?…

Elle demanda au commissaire de la laisser seule avec l'occupant de la cabine.

Henry Mac Allermy, en présence du commissaire, s'était contenu, mais, quand il fut seul avec la jeune femme, le masque d'impassibilité qu'il avait porté lors de leur entrevue au journal tomba, et pâle, bouleversé, il se jeta aux genoux de Patricia et avoua tout.

Il l'aimait. Il n'avait jamais cessé de l'aimer. Il implorait son pardon pour l'avoir si lâchement abandonnée. Il ne pouvait plus vivre sans elle.

– Je suis jaloux, acheva-t-il, pantelant. Je souffre ! Que veut dire ce départ ? Venger mon père ? C'est un prétexte ! C'est un mensonge. Vous ne partez pas seule, Patricia ! Vous partez avec un homme que vous aimez ! Qui est-il ? Je n'en sais rien ! Mais je le saurai ! Je vous arracherai à lui ! Rien ne compte que vous. Mon mariage fut une folie. Je vous aime ! Je ne supporterai pas de vous voir à un autre ! Je vous tuerai plutôt ! Je ne puis admettre votre trahison !

Saisie d'étonnement devant tant d'injustice, Patricia s'indigna :

– Mais la trahison, c'est vous qui l'avez commise, Henry ! Je m'étais confiée à vous. Je vous avais donné tout mon amour ! Je ne vivais que pour vous et pour notre enfant ! Et vous avez brisé tout cela ! Tout s'est effondré du jour au lendemain, sans raison, sans explication. Un seul mot sur un bout de papier : « Adieu ! ». Vous parlez de me tuer ?... Mais, sans Rodolphe, je serais morte ! Vous pardonner ? Jamais. Ou alors, oui, le pardon que l'on accorde au passé cruel qui ne compte plus ! À un indifférent qu'on a chassé de sa pensée et que l'on ne méprise même plus !

Elle était déterminée, dédaigneuse, implacable. Henry Mac Allermy, dans un effort violent, reprit quelque sang-froid. Il se releva, promit de changer de cabine le jour même, de ne plus l'importuner et, dès l'arrivée en Europe, de retourner à New York.

– Pour vous occuper de votre journal et de votre femme, ordonna Patricia.

Il haussa les épaules :

– Non, le journal m'ennuie. C'est en dehors de mes compétences. Les rédacteurs, associés entre eux, feront mieux que

moi. J'ai donné des pouvoirs avant mon départ. Je réglerai tout définitivement…

– Et votre femme ?

– Je la déteste, depuis que je la connais bien. Elle s'est imposée à moi pour me prendre à vous. C'est une enfant gâtée, égoïste, frivole et capricieuse !

– Votre place est auprès d'elle ! Vous l'avez épousée ! Vous devez la rendre heureuse ! C'est votre devoir !

Il protesta, il pleura, la supplia à nouveau. Et la voyant inflexible, il finit par promettre tout ce qu'elle exigea de lui.

– Un lâche, un être inconsistant et versatile, se dit Patricia lorsqu'elle eut regagné sa cabine. Comment ai-je pu me tromper à ce point ? Voir en lui un homme digne d'être aimé ?…

Henry Mac Allermy n'était pas à craindre pour elle. Elle dormit tranquille cette nuit-là.

Mais le matin suivant elle apprit qu'une rixe avait eu lieu, la nuit, sur le pont, entre deux individus. L'un d'eux avait jeté l'autre à la mer.

Le passager qui se faisait appeler Andrews Forb ayant disparu depuis ce moment-là, on ne douta pas que ce fût lui la victime. Mais nul ne put savoir qui l'avait jeté par-dessus bord. Personne n'avait été témoin direct de la rixe. L'un des combattants avait été jeté à la mer ; l'autre s'était éclipsé. On fit de vaines recherches parmi l'équipage et les voyageurs. Le mystère ne put être éclairci.

Patricia, pourtant, avait la certitude – certitude sans preuve, du reste – que l'agresseur était le Sauvage, qui, après

avoir tué le père, s'était débarrassé du fils. Elle imaginait le Sauvage embusqué parmi les passagers. Elle étudiait tous les visages… Mais comment reconnaître un homme qu'on n'a fait qu'entrevoir rapidement et en des circonstances dramatiques ne prêtant pas à l'observation précise ?

La jeune femme, malgré son courage, eût connu des heures d'angoisse si elle n'avait eu l'impression irraisonnée, mais réconfortante, que quelqu'un veillait sur elle. Oui, celui qui l'avait déjà sauvée une fois la sauverait encore, le cas échéant. Était-il donc à bord de l'*Île-de-France* ? Pourquoi pas ? N'avait-il pas promis de la secourir, de la défendre ? N'était-il pas tout-puissant ? Avec le sentiment qu'elle se protégeait contre toute agression possible, elle suspendit à son cou, comme un fétiche bienfaisant, le sifflet d'argent qu'il lui avait donné. À la moindre alerte, elle l'appellerait et il viendrait, elle en était sûre…

Dès lors, rassurée, elle put vivre tranquille pendant le reste du voyage. Rien ne se passa. Comme le Sauvage, le Sauveur demeurait dans l'ombre impénétrable où elle le cherchait.

À l'arrivée, sur la passerelle du débarquement, en face de laquelle elle se posta, aucun signe ne lui permit d'identifier, parmi les passagers quittant le bord, l'un ou l'autre de ces hommes qui tenaient tant de place dans sa mémoire, l'un sinistre, vulgaire et redoutable, avec sa passion tenace, brutale et hardie ; le second, déterminé, amical et si puissant que, sûre de lui, elle n'avait plus peur de rien, puisqu'il avait promis de la secourir et de la défendre.

Les projets de Patricia s'appuyaient sur le raisonnement suivant :

La grande et secrète entreprise de James Mac Allermy avait décidé celui-ci à faire un voyage en France. Donc, le Sauvage, son assassin – oui, on n'en pouvait douter – voulait, lui aussi,

gagner la France, autant pour se mettre à l'abri des poursuites de la police new-yorkaise, que pour continuer l'affaire commencée qu'il voulait confisquer à son profit. Sans doute, ayant quitté le bateau clandestinement en Angleterre, tenterait-il de passer en France par une autre voie. Au Havre, Patricia, donc, loua une auto, se fit conduire à Boulogne, puis à Calais, afin de surveiller les débarquements de Grande-Bretagne.

En fin de journée, à Calais, un individu, vêtu d'un large raglan, coiffé d'une casquette enfoncée et le bas du visage enfoncé dans un cache-nez gris, franchit la passerelle. Sa main droite tenait une lourde valise. Sous le bras gauche, parmi une liasse de journaux et de magazines, il dissimulait un paquet enveloppé de papier d'emballage et ficelé, dont la dimension correspondait au portefeuille volé à Mac Allermy.

Patricia, qui, se dissimulant avec soin, observait l'arrivée, reconnut la silhouette de celui qu'on appelait le Sauvage. Elle s'attacha à ses pas.

Il prit le train pour Paris, Patricia monta dans le compartiment voisin. À Paris, il descendit dans un grand hôtel non loin de la gare du Nord. Patricia s'établit dans le même hôtel, au même étage.

Elle avait la certitude qu'il ne soupçonnait pas sa présence. Tout un jour elle attendit, construisant des plans qu'elle abandonnait à mesure. La femme de chambre de l'étage, dont elle acheta les bons offices, la renseigna sur l'emploi du temps du voyageur. C'était simple : il avait dormi tout l'après-midi et avait demandé qu'on lui servît à dîner dans sa chambre. Il ne se séparait pas d'un grand portefeuille fauve, à poignée de cuir.

Ce dernier renseignement vainquit les hésitations de Patricia et ses craintes. Il fallait agir avant que le bandit n'agît. Il fallait lui enlever le portefeuille avant qu'il n'eût le temps de tirer

parti des documents qui s'y trouvaient contenus ou bien qu'il le portât peut-être en une cachette sûre.

Patricia prit dans son nécessaire de toilette un petit revolver bijou, porte-respect sans quoi elle ne voyageait pas et, avec un nouveau et sérieux pourboire, se fit conduire à la chambre du Sauvage par la femme de chambre qui lui en ouvrit la porte à l'aide d'un passe-partout.

Patricia entra, referma la porte derrière elle, se trouva seule avec l'homme.

Il venait d'achever de dîner. Il se dressa, Patricia vit sa haute taille, sa large carrure, son visage massif et bestial qu'elle n'avait jusqu'alors fait que deviner dans l'ombre d'un palier ou d'un quai et que, pour le moment, la stupeur rendait presque comique.

Mais il se ressaisit vite et voulut railler.

– Patricia ! Non, c'est vous ! Quelle charmante surprise ! Comme c'est gentil de venir voir un vieil ami ! Asseyez-vous donc ! Voulez-vous des fruits, du café, des liqueurs ? Mais, d'abord, on ne s'embrasse pas ?

Il fit un pas vers elle. Elle braqua sur lui son petit revolver :

– Restez tranquille, n'est-ce pas !

Il rit, mais s'arrêta :

– Alors, qu'y a-t-il pour votre service ?

– Rendez-moi le portefeuille de cuir fauve que vous avez volé après avoir tué M. Mac Allermy dans la boutique où vous êtes revenu après la réunion des « onze », ordonna Patricia.

Il rit encore.

– Si j'ai jugé bon de tuer pour voler ce portefeuille, ce n'est pas pour le rendre, voyons ! Qu'en voulez-vous faire ?

– Continuer l'œuvre commencée par mon ancien directeur. Je suppose que tous les documents indispensables sont dans ce portefeuille ?…

– Certes. Et sans eux, impossible de rien faire !

– Donnez-les-moi. Vous êtes traqué par la police, d'une minute à l'autre on peut vous arrêter pour deux crimes et les documents seront perdus pour nous.

– Pour nous ? Vous consentez donc à travailler pour moi, ma belle Patricia ?

– Non, pour moi et pour le journal.

– C'est-à-dire pour votre ancien ami, Allermy junior ?

– Il est mort, dit Patricia d'une voix sourde et sans pouvoir réprimer un frisson. On l'a jeté à l'eau.

Sauvage haussa les épaules.

– Des blagues ! Quelqu'un est tombé à l'eau, oui… Et le junior, laissant croire que c'était lui, s'est caché parmi la foule des troisième classe. Vous n'avez donc pas lu les dernières nouvelles câblées de New York ?

– Alors, qui donc s'est noyé ?

– Un émigrant italien expulsé d'Amérique après de sales histoires. Il a dû vouloir faire du chantage…

– Et c'est l'homme qui m'a sauvée de vous qui l'a jeté à la mer ?

– Je ne connais pas cet homme.

– Vous mentez ! Vous lui avez dit qu'il était Arsène Lupin !

– Je n'ai aucune certitude. Peut-être est-ce lui… Peut-être pas… Mais, somme toute, vous réclamez le portefeuille ?

– Oui.

– Et si je refuse ?

– Je vous livre à la police.

– Soit. Mais d'abord, réglons nos comptes tous les deux.

Il y eut un silence. Le Sauvage paraissait hésiter. Enfin, il grommela :

– Qu'est-ce que vous voulez que je fasse entre votre revolver et les flics…

– Donnez-moi le portefeuille… Où l'avez-vous caché ?

– Sous mon oreiller. Attendez, vous allez l'avoir.

Toujours sous la menace du petit revolver, le Sauvage se dirigea vers son lit, se pencha… Et, tout à coup, rapide comme l'éclair, bondit de côté, en même temps que l'oreiller du lit volait à travers la chambre, frappant Patricia au visage et lui faisant sauter des mains le revolver.

Le bandit s'empara de l'arme et marcha sur la jeune femme.

Dans l'ombre de la pièce mal éclairée, elle devinait l'expression implacable et bestiale de son visage.

Elle porta son sifflet d'argent à sa bouche.

– Halte ! ou j'appelle !

– Et qui viendra ? ricana le bandit.

– Lui. Celui qui m'a déjà protégée contre vous.

– Ton sauveur mystérieux ?

– Mon sauveur, Arsène Lupin.

– Tu crois donc que c'est lui ? dit le Sauvage qui avait reculé.

– Tu le crois aussi, dit Patricia. Et tu as peur !...

Il essaya une fanfaronnade.

– Eh bien, siffle donc ! Qu'il vienne ! J'ai envie de faire sa connaissance de plus près.

Mais c'était une envie très relative, car il laissa partir la jeune femme.

Patricia regagna sa chambre, décidée à faire une autre tentative le lendemain, et cette fois en prévenant, s'il le fallait, la police. Elle dormit quelques heures, et au matin fut réveillée par des allées et venues, et des bruits de voix animée.

S’étant levée, elle apprit par la femme de chambre que celui qu’elle nommait le Sauvage avait, dans le courant de la nuit, été grièvement blessé à la tête d’un coup de matraque. Il vivait encore cependant et on ne désespérait pas de le sauver. On ignorait tout de son agresseur qui avait passé inaperçu parmi les allées et venues des voyageurs.

Utilisant sa carte de reporter, il fut loisible à Patricia de se mêler à l’enquête préliminaire du commissaire de police. Elle n’apprit rien, mais, revenant à l’hôtel, la femme de chambre voyant que le blessé l’intéressait pour une raison ou pour une autre, lui offrit de lui remettre, moyennant récompense, le carnet-portefeuille de l’homme assailli. Elle l’avait trouvé derrière le radiateur de sa chambre. Patricia accepta et s’enquit de la sacoche. Personne ne l’avait vue. L’agresseur du Sauvage l’avait certainement emportée. C’était sans doute pour s’en emparer qu’il avait frappé.

Dans le porte-cartes, Patricia trouva un petit carnet d’identité avec une photographie abritée sous une feuille de mica. L’envers de la photo portait cette ligne écrite par Mac Allermy :

*(M) – Paule Sinner n° 3.*

Une page de carnet indiquait l’adresse à Portsmouth d’un certain Edgar Becker (taverne Saint-George). Les autres pages étaient blanches. Patricia supposa que cet Edgar Becker était sans doute l’agresseur du Sauvage, donc le voleur du portefeuille. Voulant se renseigner, espérant voir l’homme lui-même, s’il avait, ce qui était probable, regagné l’Angleterre avec son butin, elle repartit aussitôt pour le Havre, traversa la Manche et arriva à Portsmouth.

Là, elle trouva facilement la taverne Saint-George.

Une petite taverne voisine du port. L'établissement était en émoi. Le patron, un gros homme roux et bavard, renseigna la jeune femme. Il y avait eu un crime chez lui quelques heures plus tôt. Edgar Becker, qui logeait à l'hôtel dépendant de la taverne, avait été assassiné. Il revenait d'un court voyage en France…

– Portait-il un portefeuille de cuir fauve ? demanda Patricia, essayant de dominer sa surexcitation.

– Parfaitement, miss, je l'ai vu dans sa valise. Becker est monté se reposer. Alors, ce qui s'est passé, personne n'en sait rien, parce que personne n'a rien vu ; mais trois heures après, la servante a trouvé Becker étranglé.

– Et le portefeuille ? demanda Patricia.

– Pas trace de portefeuille. Mais j'ai trouvé un carnet. Tiens, j'ai oublié d'en parler à la police.

– Dix livres si vous me donnez ce carnet, dit la jeune femme.

Le patron n'hésita pas.

– Oh ! si vous voulez. Je n'en ai que faire et après tout Becker me devait de l'argent et c'est pas la police qui paiera…

Le carnet, semblable à celui du Sauvage, contenait la même sorte de carte d'identité, signée de M. Allermy, et une photo de même format, avec cette notation :

*(M) – Paule Sinner n° 4.*

Patricia revint en France, s'installa dans un hôtel du quartier de l'Étoile et c'est trois jours plus tard qu'elle câbla, au jour-

nal *Allô-Police*, cet article fameux qui fit tant de bruit aux États-unis et dans tous les pays du monde. Il commençait par ces lignes sensationnelles :

*« Quatre crimes ont été commis, deux à New York, un en Angleterre, un autre à Paris. En apparence, rien de commun entre eux et je ne pense pas que la police, même si elle y a un moment songé, tout au moins pour les deux crimes de New York, aurait jamais pu découvrir entre eux le moindre lien. Or, c'est le même crime et je vais le démontrer. »*

Patricia racontait alors sa conversation avec Mac Allermy, les raisons pour lesquelles elle l'avait suivi un soir à travers les rues, le rendez-vous des onze dans le magasin de la place de la Liberté, le vol du portefeuille de cuir fauve, son coup de téléphone tragique à Frédéric Fildes, son voyage en Europe, ce qu'elle savait enfin des deux autres crimes.

Et quelle habileté dans ce récit ! Quelle clarté magistrale dans les déductions ! Quelle atmosphère créée dès les premières lignes ! Ah ! elle avait bien profité de la leçon donnée par le vieil Allermy !

L'article se terminait par cette page qui en résumait toute la force et lui donnait toute sa signification :

*« Ainsi donc, un conciliabule, évidemment préparé de longue date, réunit onze personnes en vue d'une œuvre qui semble de considérable importance. Et quels sont les premiers résultats de l'effort convenu ? Trois hommes tués et une tentative d'assassinat ! Est-ce à dire que l'œuvre soit une de celles qui ne peuvent produire que meurtre, vol ou ignominie ? Non. Elle a germé dans le cerveau de deux hommes, de deux amis d'une moralité indiscutable et d'un caractère au-dessus de tout soupçon ! Mac Allermy et l'attorney Frédéric Fildes ! Mais elle est difficile, pleine d'embûches, de périls et d'obstacles ; les deux*

*amis doivent choisir leurs associés parmi des personnes louches : chevaliers d'industrie, hommes à tout faire, gangsters de toutes classes, dont Mac Allermy pressent les exigences et les appétits sournois quand il me dit : « Supposons que je sois engagé dans une aventure qui me mène à la mort. » Et c'est ce qui advient dès l'abord. Les deux honnêtes gens sont aussitôt assassinés, les documents indispensables au succès de l'entreprise sont volés et voilà une bande de fauves lâchés à travers le monde, avec des ambitions féroces et un but qui les enfièvre, les rend plus impitoyables encore… Conséquence : deux autres victimes. Et ce n'est pas fini.*

*« Hypothèse… direz-vous ? Suppositions sans preuves réelles ?*

*« Mes preuves, je les gardais pour conclure. Ou plutôt ma preuve, car il n'y en a qu'une, mais elle est irréfutable, et la police de New York saura lui donner toute son autorité.*

*« C'est la découverte de ces deux cartes d'identité que j'ai recueillies et qui appartenaient au Sauvage et à Edgar Becker. Or, je suis persuadée que l'on a dû trouver ou que l'on trouvera la même carte parmi les papiers de M. Mac Allermy et de l'attorney Frédéric Fildes… »*

Et, effectivement, dès que l'article fut parvenu à la connaissance de la police de New York, des recherches furent faites dans les papiers des deux amis assassinés et on découvrit les deux carnets d'identité sur lesquels l'attention de la police ne s'était pas arrêtée.

On y lut ces indications :

Sur celui de Frédéric Fildes :

*(M) – Paule Sinner n° 2.*

Sur celui de James Mac Allermy :

*(M) – Paule Sinner n° 1.*

La preuve était faite : sur les quatre victimes, la même indication. Mot de passe ? Signe de ralliement ? Nom d'une femme réelle ? Sobriquet particulier signifiant : « Paule la Pécheresse » ? Mystère ! Mystère complet !… Oui, mais, en tout cas, on devait supposer que les sept complices survivants étaient réunis par ce même nom : Paule Sinner, qu'accompagnait un numéro d'ordre qui les désignait dans la ténébreuse association et que précédait un M majuscule.

Mais, dans la nuit même qui suivit leur découverte, les deux carnets provenant des deux hommes assassinés disparurent des bureaux centraux de la police… Comment ?… Un mystère de plus…

## Chapitre III

*Horace Velmont, duc d'Auteuil-Longchamp*

À pas feutrés, retenant son souffle, Victoire, la vieille nourrice, entra dans la salle de bains où son maître, enveloppé d'un peignoir multicolore, dormait sur un divan.

Sans ouvrir les yeux, il grogna :

– Pourquoi tant de précautions ? Tu peux claquer les portes, casser des assiettes, danser un fox-trot ou taper de la grosse caisse ; je ne me réveille jamais qu'au moment que je me suis fixé. À tout à l'heure, Victoire.

Enfonçant davantage sa tête dans les coussins, il se rendormit en toute sécurité.

Victoire le contempla longuement, avec extase, murmurant :

– Quand il dort, il n'a pas son petit sourire gouailleur ou cet air d'énergie agressive qui lui sont particuliers à l'état de veille et qui m'inquiètent toujours un peu, moi, sa vieille nourrice, qui depuis tant d'années n'ai jamais pu m'y habituer.

Elle reprit, enfin, pour elle-même :

– Il dort comme un enfant… Ah ! voilà qu'il sourit… Sûrement, il fait de beaux rêves… Sa conscience est en repos, cela se voit. Comme son visage est calme… Et ce qu'il paraît jeune ! Dirait-on jamais qu'il a près de cinquante ans.

Elle n'achève pas. Le dormeur l'a entendue, il sursaute, la saisit à la gorge.

– Vas-tu te taire ! crie-t-il. Est-ce que je vais dire ton âge au charcutier du coin, qui te fait la cour ?

Victoire est suffoquée, d'indignation surtout, car la main d'hercule qui l'a prise au cou se garde de serrer :

– Le charcutier du coin… Oh !…

– Tu me diffames en criant mon âge ridicule.

– Il n'y a personne ici.

– Il y a moi, moi qui n'ai même pas trente ans… Alors pourquoi me blesser avec des chiffres dérisoires ?

Il se rassoit sur son divan, bâille, boit un verre d'eau, embrasse la nourrice avec une tendresse d'enfant et s'exclame :

– Jamais je n'ai été si heureux, Victoire !

– Pourquoi donc, mon petit ?

– Parce que j'ai arrangé ma vie. Plus d'aventures ! Celles de Victor et celle de la Cagliostro seront les dernières. J'en ai assez ! J'ai mis ma fortune à l'abri, et j'en veux jouir sans embêtements, en grand seigneur milliardaire. Et j'en ai également assez de toutes les femmes ! Assez d'amour ! Assez de conquêtes ! Assez de petite fleur bleue, assez de sérénades ! Assez de clairs de lune ! Assez de tout ! J'en suis excédé ! Donne-moi une chemise empesée et mon habit numéro 1.

– Tu sors ?

– Oui, Horace Velmont, unique descendant d'une ancienne famille de navigateurs français, émigrés au Transvaal, et qui s'y est enrichi par les plus honnêtes procédés, se rend ce soir à la grande fête annuelle du banquier Angelmann. Laisse-moi m'habiller et me faire une beauté, ma vieille !

À dix heures et demie, Horace Velmont arrivait devant le luxueux immeuble du faubourg Saint-Honoré, qui abrite, à la fois, la banque Angelmann et les appartements du banquier. Ayant passé sous la voûte, entre les corps de bâtiments réservés aux bureaux, il pénétra dans la cour bordée par les ailes réservées à l'habitation et qui se prolonge par la pelouse d'un de ces beaux jardins qui s'étendent jusqu'aux Champs-Élysées.

Deux vélums étaient tendus au-dessus de cette cour et de cette pelouse. Tout le fond était occupé par une foire avec chevaux de bois, balançoires, attractions de toutes sortes, baraques d'exhibitions de phénomènes, rings réservés à la boxe et à la pittoresque lutte libre. Dans ce cadre éblouissant de lumière, des centaines de personnes se pressaient. Trois orchestres et trois jazz faisaient rage.

Dès l'entrée, Angelmann recevait ses invités. Jeune encore sous ses cheveux blancs, la figure nette et rose, l'air photogénique d'un financier américain de cinéma, il avait échafaudé sa situation sur la base solide de trois faillites supportées avec art, honneur et dignité. Non loin de lui, se trouvait sa femme, la belle madame Angelmann, comme l'appelaient ses innombrables admirateurs.

Horace serra les mains du banquier.

– Bonjour, Angelmann.

Angelmann répondit avec d'autant plus d'amabilité qu'il semblait incapable de mettre un nom sur ce visage.

– Bonjour, cher ami, comme c'est aimable à vous d'être venu !

Le cher ami esquissa le mouvement de s'éloigner, puis revint sur ses pas et lui dit à voix basse :

– Sais-tu qui je suis, Angelmann ?

Le banquier réprima un tressaillement et répondit du même ton :

– Ma foi, je ne sais pas trop, tu as tant de noms !

– Je suis un monsieur qui n'aime pas qu'on se f… de lui, Angelmann. Or, sans avoir aucune preuve formelle, j'ai l'impression que tu me trahis.

– Moi… Vous… te trahir !

Des doigts d'acier s'incrustèrent dans son épaule avec l'apparence de faire un geste amical ; la voix basse ajouta durement :

– Écoute-moi, Angelmann. Le jour où je serai fixé, je te briserai comme verre. Tu n'existeras plus. En attendant, je te donne une chance… Mais je choisis comme gage de ta fidélité ton admirable compagne.

Le banquier blêmit, mais il était en public, chez lui, il se domina vite, et reprit son sourire mondain.

Cependant, Horace avait passé et il s'inclinait à présent devant la belle madame Angelmann. Avec une parfaite aisance de grand seigneur et une galanterie étudiée, il lui baisa la main et, se redressant, murmura :

– Bonsoir, Marie-Thérèse… Alors, toujours jeune, toujours séduisante, toujours vertueuse ?

Il raillait, elle sourit et murmura avec une pareille ironie :

– Et toi, beau ténébreux, toujours honnête ?

– Bien sûr, l'honnêteté est une de mes parures. Mais ce n'est pas ce que les femmes préfèrent en moi ; n'est-ce pas Marie-Thérèse ?

– Fat !

Elle avait légèrement rougi en haussant les épaules et lui, d'un ton plus sérieux, conclut :

– Surveille ton mari, Marie-Thérèse, crois-moi, surveille-le.

– Qu'y a-t-il donc ? balbutia-t-elle.

– Oh ! il ne s'agit pas de galanterie… Comment être infidèle à la belle Marie-Thérèse ! Il s'agit de choses plus sérieuses… Crois-moi, surveille-le.

Horace, souriant et content de lui, s'éloigna vers les attractions du jardin.

Quelque temps parmi la foule il se promena. Il y avait beaucoup de jolies femmes. Il sourit à quelques-unes d'entre elles qu'il avait connues. En lui rendant son sourire, plusieurs rougirent légèrement et le suivirent des yeux. Il semblait décidé

à s'amuser. Il fit un tour de chevaux de bois, puis s'approcha d'une baraque de lutteurs. Un vieil athlète en maillot rose et caleçon de peau de tigre venait de se casser le poignet en luttant contre un énorme professionnel fanfaron et brutal. Horace, le chapeau à la main, quêta pour le vieil athlète, puis entra dans la baraque, et bientôt reparut sur le ring en maillot lui aussi, ce qui permit d'apprécier l'harmonie de sa musculature onduleuse et souple. Il défia le lutteur colossal et, en deux reprises, le tomba, selon les meilleures méthodes japonaises. Le public, enthousiasmé, l'acclama, et quand il ressortit, en habit, de la baraque, l'entoura avec curiosité. Le sourire aux lèvres, il s'éloigna vers la piste où évoluaient des danseurs.

Un couple attirait surtout, par son agilité acrobatique, l'attention du public qui faisait cercle. Horace regardait, lui aussi, avec intérêt, quand un monsieur s'approcha et se glissa devant lui. Le monsieur était de très haute taille. Horace ne vit plus rien. Il se déplaça. Le monsieur, au bout d'un moment, fit de même, et, de nouveau, fit écran. Horace allait protester, quand, dans la foule, il y eut un remous. Le monsieur recula, marcha sur le pied d'Horace. Il ne l'avait pas fait exprès, mais n'y prit aucunement garde.

– On s'excuse, sacrebleu, grommela Horace.

Le monsieur se retourna. C'était un jeune homme mince, élégant, verni, calamistré, tiré à quatre épingles, du reste joli garçon, avec un collier de barbe frisée, encadrant un dur visage de Levantin. Il regarda Horace, mais ne s'excusa pas.

La danse finissait. L'orchestre en entama une autre, un tango. Le Levantin s'inclina alors devant une jeune femme très belle, au type anglo-saxon, qui se trouvait à quelques pas et dont Horace avait remarqué la grâce onduleuse. Elle parut hésiter une seconde, puis accepta l'invitation. Tous deux dansaient avec tant de perfection qu'on fit cercle pour les voir.

Quand le Levantin eut ramené la jeune femme à sa place, il vint de nouveau se planter devant Horace Velmont. Mais, cette fois, Horace, à bout de patience, le saisit par le bras et le repoussa. Le Levantin, irrité, se retourna vivement.

– Monsieur…

– Quel goujat ! dit Velmont.

L'homme rougit de colère et dit avec hauteur :

– C'est une affaire, peut-être ?

– Non. Une constatation !

– Je me regarde comme offensé.

– Je l'espère bien.

Le Levantin, avec un grand geste digne, tira une carte de sa poche.

– Comte Amalti di Amalto ! Votre nom, monsieur ?

– Archiduc d'Auteuil-Longchamp.

Les gens s'attroupaient, ils rirent amusés par le sang-froid gouailleur d'Horace Velmont. Le Levantin furieux avait rougi. Il demanda :

– Votre adresse, monsieur ?

– Ici.

– Ici ?

– Oui. Dans les affaires graves, et celle-ci me semble très grave, je règle toujours aussitôt et sur place. Vous vous dites l'offensé… Soit ! Quelle arme choisissez-vous ? L'épée ? Le pistolet ? La hache d'abordage ? Le poignard empoisonné ? Le canon ? L'arbalète modèle 1430 ?

On riait de plus en plus autour d'eux. L'étranger, sentant que le ridicule le menaçait avec cet adversaire blagueur et déterminé, domina sa colère et répondit froidement :

– Le pistolet, monsieur !

– Allons-y.

Ils étaient tout près d'un tir forain, muni de cibles, de pipes et de jets d'eau où sautillaient des coquilles d'œufs. Horace prit deux de ces longs pistolets Flobert à deux coups qui datent du second Empire, les fit charger sous ses yeux et présenta l'un d'eux au comte Amalti, en lui disant avec gravité :

– Dès que deux coquilles d'œuf seront abattues, l'honneur sera sauf.

Le Levantin hésita une seconde, puis se résigna à la plaisanterie. Il prit le pistolet, visa longtemps, et manqua son coup. Horace lui enleva le pistolet des mains et tenant les deux armes négligemment au bout de ses bras tendus, sans viser, pressa les détentes et abattit deux coquilles d'œuf.

La foule poussa une acclamation.

– L'honneur est sauf, monsieur, dit Horace, nos deux coquilles ont roulé sur le terrain.

Et il tendit la main au comte Amalti qui prit le parti de rire et répondit :

– Bravo, monsieur ! De l'esprit et de l'adresse. C'est plus qu'il ne m'en faut ! J'aurai plaisir à vous revoir.

– Pas moi ! fit avec sérénité Horace qui s'éloigna rapidement afin d'échapper à la curiosité du public.

Il se promena un moment dans un coin relativement désert du jardin et se disposait à se rapprocher de la sortie, quand une main se posa sur son épaule.

– Puis-je vous parler, monsieur ? dit une voix féminine.

Horace se retourna.

– Ah ! la belle dame anglo-saxonne ! s'exclama-t-il d'un ton ravi.

– Américaine et demoiselle ! répondit-elle.

Il s'inclina, cérémonieux.

– Dois-je me présenter, mademoiselle ?

– Inutile, dit-elle en riant. Archiduc d'Auteuil-Longchamp me suffit parfaitement.

– Très bien, mais moi, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mademoiselle !

– Êtes-vous bien sûr ? Voyons. Nous nous sommes rencontrés dans l'escalier d'une maison à New York. Vous ne vous souvenez pas ?... En outre, je vous observe depuis une heure.

– Une surveillance, alors ?

– Oui.

– Et pourquoi ?

– Parce que vous êtes certainement l'homme que je cherche depuis quelques jours.

– Quel homme cherchez-vous ?

– Celui qui peut me rendre un grand service.

– Je suis toujours l'homme qui peut rendre un grand service à une jolie femme, indiqua Horace, toujours galant. Mademoiselle, je suis à vos ordres.

Il lui offrit son bras et la conduisit parmi la foule jusqu'à cet endroit relativement désert d'où il venait. Sous les arbres du jardin, ils s'assirent.

– Vous n'aurez pas froid, ici ? demanda Horace.

– Je n'ai jamais froid, répondit-elle, en écartant la gaze qui couvrait ses épaules nues.

– Merci, dit Horace avec conviction.

Elle fut étonnée.

– Merci de quoi ?

– Du spectacle que vous me permettez de contempler. Rudement beau. Un marbre grec !

Elle fronça les sourcils en rougissant légèrement et ramena la gaze sur ses épaules.

– Vous voulez bien m'écouter sérieusement, monsieur ? demanda-t-elle d'un ton sec.

– Certes, j'aurais tant de joie à vous être utile !

– Alors, voici : je suis attachée à un grand journal de police américain. Cela m'a valu d'être mêlée à une affaire criminelle, dont les derniers épisodes se sont déroulés en France : l'affaire Mac Allermy ! Après avoir réussi dans ma collaboration au journal avec un succès au-delà de tout espoir, je me débats à présent, depuis deux mois, en efforts qui n'aboutissent à rien. Ne sachant plus que faire, je suis allée, il y a deux jours, voir à la préfecture de police un brave inspecteur qui m'avait aidée déjà de ses conseils. Cette fois-ci, il a fini par s'écrier :

– Ah ! si vous aviez la collaboration de Machin !

– « Machin » ? demanda Horace.

– C'est ainsi, me dit l'inspecteur, que nous appelons un type extraordinaire qui s'amuse parfois à travailler avec nous. Son nom, nous l'ignorons, de même que sa physionomie véritable. C'est un homme du monde, paraît-il, un grand seigneur fort riche. Il agit toujours de façon singulière et il est d'une force physique et d'une adresse incroyables, en outre, d'un calme que rien ne trouble jamais… Mais où le trouver ?… Ah ! tenez… le baron Angelmann donne demain, dans son hôtel du faubourg Saint-Honoré, la fête annuelle, où il convie tout Paris. Certainement Machin sera là. À vous de le démasquer et de l'intéresser à votre entreprise.

– Alors, vous êtes venue ici ? dit Horace. Et comme vous m'avez vu tomber un athlète forain, faire la quête et me battre

en duel contre des coquilles d'œuf, vous vous êtes dit : « Voilà Machin » !

– Oui, répondit l'Américaine.

– Eh bien ! mademoiselle, je suis en effet « Machin » et tout à votre service.

– Merci, alors je commence. Connaissez-vous un peu l'affaire américaine dont je viens de vous parler ?

– L'affaire Mac Allermy ? Un peu.

– Comment l'avez-vous connue ?

– J'ai lu à ce sujet un article publié par une femme.

– Oui, par moi, Patricia Johnston.

– Tous mes compliments !

– Sans réserve ? demanda Patricia mise en éveil par le ton de l'éloge.

– Si, avec une réserve : l'article était trop bien fait, trop littéraire, trop mis en valeur. En matière de crime, j'aime le récit direct, pas « raconté », pas enjolivé, sans recherche de l'effet, sans préparation des coups de théâtre. Le roman policier m'endort.

Elle sourit.

– Tout le contraire des conseils que me donnait M. Allermy dont j'étais la secrétaire. Mais passons. Voici ce que j'ai appris.

Brièvement, elle raconta les faits. Il écoutait attentivement, sans la quitter des yeux. Quand elle eut fini, il dit :

– Comme je comprends bien maintenant !

– Mon explication est plus claire que mon article ?

– Non, mais vous la donnez avec vos lèvres et vos lèvres sont délicieuses.

Elle rougit encore, et, mécontente, murmura :

– Ah ! ces Français… toujours les mêmes…

– Toujours, mademoiselle, déclara-t-il tranquillement. Je ne puis réellement causer avec une femme à cœur ouvert, qu'après lui avoir dit ce que je pense d'elle. Question de loyauté, vous comprenez. Maintenant que j'ai rendu hommage à votre beauté, à vos épaules et à vos lèvres, concluons. Qu'est-ce qui vous embarrasse ?

– Tout.

– Depuis le quatrième crime commis à Portsmouth, rien de nouveau ?

– Rien.

– Aucun indice ?

– Aucun. Voilà près de trois mois que je suis à Paris, trois mois que je cherche en vain.

– C'est votre faute.

– Ma faute ?

– Oui. Le hasard vous a fourni des faits dont vous n’avez tiré qu’une certaine partie de la vérité.

– J’ai tiré des faits tout ce qu’on pouvait en tirer.

– Non. La preuve, c’est qu’en vous écoutant, j’en ai tiré davantage, moi. Donc, si vous êtes en panne, c’est votre faute. Il y a eu négligence de votre part, paresse d’esprit.

– En quoi ai-je été négligente et paresseuse ? demanda Patricia un peu offensée.

– Vous avez accueilli trop vite l’explication du nom de Paule Sinner. Sinner veut dire : « Pécheur ». Donc, vous en avez conclu que Paule Sinner veut dire : « Paule la Pécheresse ». Explication sommaire, explication trop facile. Il fallait pénétrer plus avant dans la réalité et se souvenir de ce qu’avait fait jadis le sieur Arsène Lupin. Le connaissez-vous ?

– Par la lecture de ses exploits, oui, comme tout le monde. Mais personnellement, je ne crois pas le connaître.

– Vous perdez beaucoup, dit Horace gravement.

– Qu’a-t-il fait ? demanda-t-elle curieuse.

– Pour s’amuser, il lui est arrivé deux fois de brouiller les lettres de son prénom et de son nom et de les reconstituer sous une autre forme, ce qui lui a permis, pendant un temps, d’être le prince russe Paul Sernine et, plus tard, d’être le noble portugais Luis Perenna. Personne ne s’en est douté.

Tout en parlant, Horace avait tiré de son portefeuille quelques cartes de visite qu’il déchira en deux, fabriquant ainsi onze petits cartons sur chacun desquels il écrivit une lettre des deux

mots « Paule Sinner ». Puis il offrit le tout à la jeune femme en disant :

– Lisez dans l'ordre.

Elle lut les onze lettres, à haute voix :

A. R. S. E. N. E. L. U. P. I. N.

– Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria-t-elle confondue ?

– Cela signifie, jolie demoiselle Patricia, que les onze lettres du nom d'Arsène Lupin lui ont servi à fabriquer un prénom et un nom de onze lettres : Paule Sinner.

– Par conséquent, Paule Sinner n'existe pas ? dit Patricia.

Horace hocha la tête.

– Elle n'existe pas. Simple formule de passe et de ralliement que vous avez attribuée fort bien à la bande de New York.

– Formule qui, en réalité, recouvrait le nom d'Arsène Lupin ?

– C'est cela.

– Lequel Arsène Lupin joue un rôle dans l'aventure, un rôle de chef, bien entendu ?

– Je ne crois pas. Évidemment, c'est ainsi que l'affaire semble devoir être présentée, mais outre les habitudes pacifiques de Lupin qui ne s'accorderaient pas avec les quatre crimes déjà commis, je suis fondé à croire que l'association, qui a l'air d'être sous la direction de Lupin, a été fondée, au contraire, pour l'embêter. Œuvre morale, vous a dit Mac Allermy ! Pour

des puritains comme lui et Frédéric Fildes, est-il œuvre plus morale, plus méritoire, que de s'attaquer à un malfaiteur, de lui faire rendre gorge et de donner à l'association la force illimitée que peut donner entre des mains expertes l'énorme fortune de Lupin ? Soit qu'on la lui dérobe, soit qu'on le fasse chanter.

« La Maffia contre Arsène Lupin, telle est, me semble-t-il, la devise, le mot d'ordre, la directive de cette nouvelle croisade. Le mécréant, l'infidèle, le sarrasin, qu'il faut combattre et détruire, me semble être, en l'occurrence, le sieur Arsène Lupin, et les croisés, les Godefroy de Bouillon, les Richard Cœur de Lion, les Saint Louis qui se sont enrôlés pour conquérir Jérusalem, c'est Mac Allermy, c'est Frédéric Fildes, c'est le Sauvage. N'êtes-vous pas convaincue, comme moi ?

– Oh ! si, dit-elle, en toute sincérité. Tel que je connaissais Mac Allermy, je le vois fort bien s'élançant dans la lutte pour abattre l'antéchrist que représentait à ses yeux Arsène Lupin.

## Chapitre IV

### *La Maffia*

Patricia demeura longtemps pensive. Enfin elle murmura comme pour elle-même :

– Donc, la Maffia contre Arsène Lupin !…

Elle releva la tête et, regardant Horace Velmont en face :

– La Maffia… répéta-t-elle. Oui, votre conclusion doit être exacte.

– Certainement, dit-il, et cette Maffia, d'origine américaine, ne borne pas son rôle au but magnifique que se sont proposé ses dirigeants, et qui est la lutte contre le mal. Non, ils veulent de l'argent tout de suite. Alors, en attendant, ils louent leurs services comme les mercenaires de jadis, ils s'enrôlent à la solde des particuliers qui veulent exercer une vengeance ou se mettre à l'abri des représailles, ou bien à la solde des factions politiques qui ont résolu de se défaire d'un adversaire quelconque, haut fonctionnaire gênant, général ennemi, homme d'État trop énergique.

– Alors, cette Maffia dont on parle tant, c'est cela ?

– Oui.

– Vous en avez acquis la preuve ?

– Vous auriez pu l'acquérir aussi, et la police et tout le monde également. Les cartes d'identité et de reconnaissance des conjurés, que vous avez découvertes et publiées, portent un M majuscule, n'est-ce pas ?

– En effet.

– M première lettre du mot Maffia : à la suite, les lettres M et A, initiales de Mac Allermy, les lettres FF qui sont les initiales de Frédéric Fildes. En outre, j'ai su que l'homme qui servait de secrétaire à Mac Allermy – le Sauvage, comme vous l'appelez –, celui qui est devenu le chef de la bande, se nomme Maffiano. C'est dans le nom de ce Sicilien de Palerme que les dirigeants ont ramassé le mot de Maffia… La Maffia, jadis association de malfaiteurs siciliens qui prétendaient recouvrir leurs crimes d'une apparence politique… La Maffia de sinistre souvenir…

– Est-ce cette même Maffia dont on parle tellement depuis quelque temps en France ?

– Je l'ignore. Je vois plutôt là un mot générique qui fait bon effet et qui, à mon sens, désigne l'esprit du mal sous toutes ses formes. Il y a une Maffia mondiale, à laquelle se rattachent plus ou moins toutes les bandes éparses dans les différents pays et qui constituent ainsi une formidable affiliation ayant pour but le vol et le meurtre. En tout cas, nous savons, nous, qu'il y a, à New York, un noyau d'organisation, un centre d'action qui rayonne jusqu'en Europe et qui fut l'œuvre de Mac Allermy et de Frédéric Fildes qui en ignoraient les dessous criminels et voulaient en faire une force bienfaisante. D'après mes renseignements, ce centre d'action se dédouble en deux groupes : les militants, les agents d'exécution à la tête desquels opère le Sicilien Maffiano, et un comité de contrôle et de comptabilité, en quelque sorte un conseil d'administration créé par les deux amis, qui recueille les cotisations, et surtout répartit les bénéfices. En général, dans ces espèces d'affiliation, les règlements

sont fort sévères et les répartitions d'une régularité absolument scrupuleuse. À chacun sa part, suivant son grade et son numéro d'ordre dans la hiérarchie. Cela se passait ainsi autrefois dans les associations de flibustiers. Pour tout manquement aux lois de la probité, pour toute défaillance, une seule punition : la mort. Et jamais le coupable n'échappe. Pas de cachette sûre pour lui, pas de déguisement qui le mette à l'abri. Un jour ou l'autre, on trouve son cadavre, percé d'un poignard où s'inscrit la lettre M… Maffia !

Avant de répondre, Patricia, de nouveau, garda un moment le silence, plongée dans de profondes réflexions.

– Soit, dit-elle enfin. Nous sommes d'accord. Vous avez raison sur tous les points. Mais si j'ai commis une erreur grave en ne tirant pas de ce nom, Paule Sinner, la signification totale qu'il comportait, comment aurais-je pu savoir ce que voulait dire la lettre M et ce qu'il y avait à redouter de cette effroyable association ? Il faut que vous ayez eu, vous, des informations particulières.

– Évidemment ! convint Horace Vermont.

– Mais de quelle façon ? Un des affiliés qui a trahi ?

– Juste ! Un ancien complice d'Arsène Lupin.

– Donc, un complice à vous, avouez-le !

– Si ça vous fait plaisir, mais ça n'a aucune importance pour le moment. L'ancien complice de Lupin, devenu gangster à New York, a été engagé par Mac Allermy, et quand il a su ce qui se tramait contre Arsène Lupin, il est venu m'avertir. Aussitôt, j'ai pris le bateau pour New York, j'ai manœuvré autour de Mac Allermy et lui ai vendu un dossier important. Après quoi, j'ai demandé mon affiliation.

– Vous faites partie de la Maffia !

– Tout simplement, et même du comité supérieur. Voici ma carte : Paule Sinner, n° 11.

– C'est merveilleux, murmura la jeune femme, avec une admiration stupéfaite. C'est merveilleux et presque incroyable d'habileté et d'audace.

– Alors, reprit-il, maintenant vous comprenez ?

Il s'interrompit brusquement et à voix plus haute comme s'il continuait une conversation :

– Bref, mademoiselle, la baronne, ayant constaté que son portrait la représentait rousse alors que maintenant elle est platinée, l'a refusé. Le peintre veut faire un procès. L'affaire en est là.

Patricia le regardait avec stupeur. Il ajouta à voix très basse :

– Du sang-froid… Non, je ne suis pas fou, mais on nous espionne.

– L'histoire est amusante, répondit Patricia, très haut en riant.

– N'est-ce pas ? dit Velmont.

Et dans un chuchotement :

– Vous voyez ces trois ou quatre gaillards en tenue de soirée, oui, là, qui se mêlent à la foule des invités mais qui s'en dis-

tinguent par ce je ne sais quoi de louche, de furtif, de sinistre qui sent son bandit d'une lieue… ne vous rappellent-ils rien ?

– Si, dit la jeune femme avec une surexcitation contenue, ils me rappellent les individus que j'ai vus à New York le soir du crime, sous les arcades de la place de la Liberté.

– Précisément.

– C'est vous qu'ils visent !

– Sans aucun doute, dit Horace avec calme. Pensez donc que l'Association a été fondée par onze personnes. S'il n'en reste plus que quatre, ou même trois, au moment du partage, ces quatre ou ces trois auront tout le butin pour eux. C'est pourquoi la bande s'extermine elle-même peu à peu. Bientôt, par éliminations successives, il ne restera plus qu'un complice lors du règlement des comptes et de la dissolution qui doit avoir lieu vers la fin de septembre prochain. Tenez, regardez à droite… vous connaissez ce grand type avec ses longues jambes et ses longs bras ?

– Ma foi, non.

– C'est avec lui que vous avez dansé tout à l'heure, ce qui fut un tort. Vous auriez dû refuser… Ah !… il s'éloigne… Comte Amalti di Amalto, baron de Maffiano.

– Le Sauvage, alors ? Un des complices ? Celui que vous considérez comme le chef ?

– Oui… Le conseiller intime de Mac Allermy, son homme à tout faire. Celui qui vous persécutait, caché dans l'ombre… Celui qui a assassiné Mac Allermy et Frédéric Fildes…

– Et qui a été frappé, lui aussi, dans l'hôtel de Paris où je l'ai vu !

– Frappé, mais pas tué. Il a survécu à sa blessure, et il a disparu de l'hôpital avant la publication de votre article qui révélait le rôle qu'il a joué dès le début et qui l'aurait fait arrêter.

La jeune femme, malgré son courage, frissonna.

– Oh ! j'ignorais cela… Oh ! j'ai peur de cet homme ! Gardez-vous, je vous en prie !

– Vous aussi, Patricia, gardez-vous. Du moment que cet homme est sur votre piste, il ne vous lâchera pas. Et c'est un danger constant.

Elle essaya de dominer son inquiétude.

– Mais qu'ai-je à craindre ?

– Autant que moi.

– Pourtant je ne fais pas partie de leur bande.

– C'est vrai ! Seulement, vous êtes l'ennemie. Dix minutes après votre départ de New York, le même câble était envoyé à chacun des affiliés d'Europe : *Patricia Johnston, secrétaire, s'embarque pour venger les numéros 1 et 2 M.* Depuis, vous êtes surveillée et condamnée. La mort vous guette ce soir… Sortons d'ici ensemble. Avec moi vous n'aurez rien à craindre et vous passerez la nuit chez moi.

– Bien, dit-elle docilement. Mais, et soyez sûr que je pense à votre sécurité autant qu'à la mienne, ne m'avez-vous pas raconté qu'on connaissait tous les domiciles de Lupin ?…

– La liste que je leur ai fournie est antérieure à la mort de Mac Allermy. Mon domicile actuel n'y est pas mentionné.

Il se leva.

– Venez, Patricia. Appuyez votre tête sur mon épaule, permettez-moi de vous enlacer la taille de mon bras respectueux… Oui, comme cela… et partons ensemble, non pas comme des complices peureux qui cherchent à fuir, à se protéger et à se secourir l'un l'autre, mais comme des amoureux qui se serrent tendrement l'un contre l'autre, tout enivrés de passion. Venez, Patricia, venez !

La jeune femme obéit. Ils s'en allèrent, côte à côte, à pas comptés, et penchés l'un sur l'autre.

Ils se dirigeaient vers la sortie ; mais au moment où ils traversaient une des régions sombres et désertes du jardin, une silhouette masculine, mince et de haute taille, soudainement parut devant eux.

La main d'Horace Velmont quitta la taille de Patricia et rapide comme l'éclair braqua sur le visage du survenant le rayon d'une lampe électrique. Son autre main libre était prête à le saisir à la gorge.

Horace eut un rire sec.

– Oui, c'est bien toi, Amalti di Amalto, baron de Maffiano, dit-il gouailleur. C'est toi le Sauvage. Oblique un peu pour nous laisser le passage libre. T'as pas une gueule que j'aimerais rencontrer au coin d'un bois, tu sais… Et même ici, je préfère me garer de toi. Je n'ai pas envie que tu me zigouilles comme tu as zigouillé ce bon M. Mac Allermy, ton patron, sans parler de l'attorney Frédéric Fildes !… Et puis, dis donc, veux-tu un bon conseil ? Laisse tranquille Patricia Johnston.

Le bandit avait eu un mouvement de recul. Il répondit :

– On nous l'a signalée de New York comme dangereuse pour nous…

– Eh bien, je te la signale de Paris comme inoffensive. D'ailleurs assez parlé. Je l'aime. Donc elle est sacrée. Ne t'avise pas d'y toucher, Maffiano… sans cela…

L'homme gronda :

– Toi… Un jour ou l'autre…

– Plutôt l'autre, mon garçon. Et dans ton intérêt… Tu n'as rien à espérer contre moi… au contraire.

– Tu es Arsène Lupin.

– Raison de plus ! Allons file ! Passe ton chemin presto ! Et occupe-toi de la Maffia de Maffiano sans t'occuper de nous. C'est plus prudent, crois-moi…

Le bandit hésita un moment puis, brusquement, plongea dans l'ombre, comme s'il eût piqué une tête dans l'eau.

Horace et Patricia quittèrent le jardin et traversèrent la grande salle vide. Pendant que Patricia prenait son manteau au vestiaire, Horace s'inclina devant la baronne Angelmann pour prendre congé d'elle.

– Très belle votre nouvelle conquête, murmura la baronne avec plus de dépit que de raillerie.

– Très belle en effet, dit Horace gravement. Mais ce n'est pas une conquête, c'est une amie d'outre-Atlantique qui ne connaît pas Paris et m'a prié de la reconduire jusqu'à sa porte.

– Seulement ! Pauvre ami, vous n'avez pas de chance !

– Tout vient à point à qui sait attendre, dit sentencieusement Horace.

Elle appuya ses yeux sur les siens.

– Vous m'attendez donc toujours ? souffla-t-elle.

– Plus que jamais, répondit Horace.

La baronne détourna les yeux. Patricia les rejoignait.

Horace reprit le bras de la jeune Américaine et tous deux sortirent de l'hôtel Angelmann.

Ils firent quelques pas sur le trottoir et Horace dit à sa compagne :

– Je vous le répète, ne passez pas la nuit chez vous, Patricia.

– Chez vous, alors ?

– Chez moi. Ces bougres-là sont furieux et vous auriez tout à craindre. Ils ne reculent devant rien.

– Vous êtes sûr de vos domestiques ? interrogea la jeune femme.

– Je n'ai qu'une vieille bonne, mon ancienne nourrice, qui m'est dévouée jusqu'à la mort.

– La fidèle Victoire ?

– Oui. Je puis me fier à elle comme à moi-même. Venez !

Il l'entraîna jusqu'à son auto où ils montèrent. Un quart d'heure plus tard, Horace arrêta la voiture à Auteuil, 23, avenue de Saïgon où il habitait un pavillon entre cour et jardin.

Tout en ouvrant la grille de l'avenue, il sonna pour avertir Victoire. Mais la vieille nourrice ne se présenta pas sur le perron quand ils y parvinrent.

Velmont fronça le sourcil.

– C'est bizarre, dit-il, alarmé. Comment se fait-il que Victoire n'allume pas le vestibule, ne se montre pas ? Jamais elle ne s'endort quand je suis absent.

Il alluma, et tout de suite se baissa vers le tapis de l'escalier.

– Il est venu des gens, voici leurs traces ! Montons, voulez-vous ?

En hâte, suivi de Patricia, il gravit l'escalier jusqu'au second et ouvrit une porte. Dans une chambre à coucher, Victoire était étendue sur le divan, bâillonnée et ligotée, un bandeau sur les yeux.

Il se jeta sur elle et avec l'aide de Patricia la délivra. Victoire était évanouie, mais rapidement elle revint à elle.

– Rien ? Pas de blessure ? lui demanda Velmont.

La brave femme se tâtait.

– Non, rien…

– Que s'est-il passé ? On t'a assaillie. Les as-tu vus ? Par où sont-ils venus ?

– Par l'issue de la salle à manger, je suppose. J'étais ici, assoupie. La porte s'est ouverte. On m'a jeté quelque chose sur la tête…

Horace déjà se précipitait vers le rez-de-chaussée. À l'autre bout d'une grande pièce, il y avait un office, et dans un placard de cet office débouchait un escalier, lequel s'enfonçait sous terre jusqu'à une porte qui commandait un tunnel pratiqué sous la cour. Cette porte était ouverte.

– Les bandits ! gronda Horace, ils m'ont espionné ! Ils ont tout découvert ! Hé ! Hé ! ce sont des adversaires de taille ! On ne s'embêtera pas avec ceux-là.

Il revint et s'assit dans la salle à manger, devant une table face à la fenêtre. Patricia l'avait suivi, laissant en haut Victoire encore étourdie. La jeune Américaine, en face d'Horace, prit place de l'autre côté de la table.

Ils restèrent longtemps sans parler. Tous deux réfléchissaient. Enfin Patricia observa :

– Comment les gens de cette Maffia espèrent-ils dépouiller Arsène Lupin ? Une fortune ne se prend pas comme un sac à main !

– Lupin a fait le malin en vendant de droite et de gauche ce qu'il possédait comme papiers, actions, bijoux, etc. Tout cela a produit une somme liquide, une masse palpable, qu'il croyait bien dissimulée, mais qu'ils sont peut-être sur le point de dé-

couvrir. Alors, c'est la lutte entre eux et lui ! Ah ! j'avoue qu'ils ont de gros atouts entre les mains. Mais tout de même Lupin, c'est Lupin !…

– Et Lupin est tranquille ?…

– Pas toujours. Ils sont nombreux, adroits et ne reculent devant rien. Ils l'ont bien prouvé jusqu'ici. En outre, ils ont tout l'argent qu'il leur faut. Comme entrée de jeu, Mac Allermy et Frédéric Fildes ont apporté chacun cent mille francs, somme que les autres ont dû doubler depuis, grâce à un tas de petites opérations équivoques. Enfin, et c'est le plus grand atout en leur faveur, Lupin en a assez d'être toujours sur la brèche. Il aspire au repos, à la vie tranquille, à l'honnêteté. Il veut jouir de la vie et du résultat de ses efforts. Il est un peu dans la situation des maréchaux de France après les campagnes victorieuses et quand l'étoile de Napoléon a commencé à pâlir. Il est las…

Horace Velmont s'interrompit brusquement. Déjà il regrettait presque son aveu de défaillance.

– Il est donc si riche, ce Lupin ? demanda avec indifférence Patricia.

– Peuh ! Difficile à estimer… Quelques milliards… Sept… huit… neuf, peut-être.

– C'est assez joli…

– Pas mal. Et cela lui a coûté tellement d'efforts qu'il a un peu le droit d'y tenir. Mettons dix millions par affaire, en moyenne, avec sept ou huit cents affaires différentes qui, toutes, représentent des combinaisons compliquées, des expéditions épuisantes, des dangers courus, des blessures reçues, des luttes

effroyables, des échecs décourageants. Et puis, les mauvais placements, les spéculations qui s'effondrent, la crise, sans compter les besoins qui augmentent avec l'âge, les pensions à verser, et Lupin ne lésine pas ! Dans ces conditions, comment voulez-vous qu'il ne tienne pas à ce qu'il a ! Lupin n'est pas respectueux de la propriété d'autrui, mais, fichtre, ne touchez pas à la sienne ! C'est sacré, cela. L'idée seule qu'on jette les yeux sur sa fortune le met hors de lui. Il devient féroce.

– Curieux, murmura Patricia pensive, je ne le croyais pas ainsi.

– C'est un homme, et rien de ce qui est humain ne lui est étranger, répondit Horace avec flegme.

– Pourtant il me semble qu'on ne devrait pas tenir autant à ce qu'on a dérobé, observa l'Américaine.

Il haussa les épaules.

– Pourquoi ? Prendre est plus difficile que gagner. Et l'on risque bien plus ! Le fait seul de posséder crée un état d'âme impitoyable. Et plus on avance en âge, plus cet état d'âme s'aggrave. Lupin a environ dix milliards… Oui, c'est le chiffre qu'il a avoué. Eh bien, je ne conseille à personne de reluquer son magot.

Sa voix s'éteignit, mais aussitôt il reprit, dans un souffle à peine perceptible, et en abritant de sa main le mouvement de ses lèvres :

– Ne faites pas un geste, ne dites pas un mot, pas une syllabe… Vous m'entendez ?

– Tout juste, répondit-elle à voix très basse elle aussi.

– C'est ce que je veux.

– Qu'y a-t-il ? interrogea Patricia.

Avec une apparence d'insouciance, il alluma une cigarette et, renversé sur son siège, observant les cercles de fumée bleue qui tournoyaient vers le plafond, il poursuivit entre ses dents :

– Quoi que je vous dise, n'ayez pas une réaction, pas un tressaillement… Et obéissez sans réfléchir. Vous êtes prête ?

– Oui, souffla-t-elle, comprenant que la situation était grave.

– Il y a en face de vous, pendue au mur, une glace. Si vous relevez la tête de quelques centimètres, cette glace vous renverra l'image de tout ce que je vois, moi, directement, puisque je suis tourné vers la fenêtre, vous y êtes ?

– Oui, je vois la glace et la fenêtre… Le carreau du bas à gauche, n'est-ce pas ?

– C'est ça. On a pratiqué un trou dans ce carreau, vous le voyez ?

– Oui, et je distingue quelque chose qui bouge un peu.

– Ce qui bouge c'est le canon d'un fusil qui passe à peine et que dirige vers moi quelqu'un se trouvant au dehors. Tenez, voyez au-dessus de la glace cette panoplie. Il y manque un fusil, un fusil à acétylène, dont la détonation ne fait aucun bruit.

– Et qui donc vous vise ?

– Maffiano sans doute… le Sauvage… ou tel de ses complices réputé pour son adresse. Ne bougez pas d'un centimètre. Hé ! Patricia… Vous n'allez pas vous évanouir ?

– Aucun danger… Mais vous ?

– Moi, c'est de la volupté. Silence, Patricia. Allumez une cigarette. Comme ça la fumée cachera votre pâleur. L'homme vous épie, mais ne se croit pas vu. Maintenant, écoutez-moi. Vous allez vous lever paisiblement et monter au premier étage. Ma chambre est en face sur le palier. Dans ma chambre il y a un appareil de téléphone automatique. Vous demanderez le 17 : Police-Secours. Dites qu'on envoie ici, 23, avenue de Saïgon, d'urgence cinq ou six hommes. Tout cela très bas. Et puis sans vous inquiéter de Victoire qui est en sécurité au second, vous vous bouclerez dans la chambre, vous fermerez les volets des fenêtres, vous barricaderez la porte et vous n'ouvrirez à personne… à personne !

– Et vous ? demanda Patricia avec une angoisse dans la voix.

– Moi, n'ayant plus à vous défendre, je me tirerai d'affaire. Allez, Patricia.

Et, tout haut, il prononça :

– Chère amie, vous avez eu une journée très fatigante. Si j'ai un conseil à vous donner, c'est d'aller dormir. Ma vieille nourrice vous indiquera votre chambre.

– Vous avez raison, répondit tranquillement Patricia. Je suis fourbue. Bonsoir, cher ami.

La jeune femme se leva avec un naturel parfait et sans hâte quitta la salle à manger.

Horace Velmont était content de lui. Par sa maîtrise, par son calme devant le danger, il avait rétabli aux yeux de la jeune femme son prestige peut-être affaibli par son précédent aveu.

Il s'aperçut que le canon du fusil remuait, comme si on épaulait. Il cria :

– Vas-y Maffiano ! tire, mon garçon ! Et ne me rate pas, ou je te brûle le peu de cervelle que tu as !

Il écarta son veston et offrit sa poitrine.

Le coup partit, sans aucun bruit.

Velmont gémit, porta la main à sa poitrine, et s'affaissa sur le plancher.

Un cri de triomphe retentit au dehors. La porte-fenêtre fut brusquement ouverte. Un homme voulut sauter dans la pièce… et recula en gémissant, atteint à l'épaule par la balle du revolver que Velmont avait dirigé contre lui.

Velmont se releva parfaitement sain et sauf.

– Idiot ! dit-il à l'homme. Tu t'imagines, crétin que tu es, que, parce que tu as détaché de ma panoplie un fusil muni de cartouches, et que tu es le meilleur tireur de la Maffia, c'est suffisant pour que, couic, ça y est ! je meure ! C'est lamentable comme stupidité. Crois-tu que je sois assez bête pour offrir des armes à des agresseurs, toujours possibles quand on habite un pavillon isolé ! Oui ! je leur offre des tubes d'acier aux agresseurs, et des cartouches, mais auxquelles il manque l'essentiel.

– Quoi donc ? demanda l'autre ahuri.

– Les balles, ça fait que le fusil c'est peau de balle ! Alors, tu tires avec du vent, imbécile ! Tu n'envoies que de l'air. C'est pas avec ça qu'on tue, mon vieux !

Tout en parlant, Velmont avait décroché un second fusil pris dans le haut de la panoplie et s'était avancé vers la fenêtre. Il suivait des yeux l'ombre qui s'enfuyait. Ne voyant nulle part la silhouette de Maffiano, il se demandait avec inquiétude :

– Où diable peut-il être passé ? Qu'est-ce qu'il manigance ?

Et soudain, il entendit, au premier étage, un coup de sifflet strident, un appel qu'il reconnut. Patricia réclamait du secours.

– Les bandits auraient-ils découvert l'issue secrète de ma chambre ? se demanda-t-il angoissé.

Mais, pour lui, l'angoisse voulait dire action. Il se précipita vers l'escalier et escalada les marches en trois secondes.

Au premier, il se trouva devant la porte, et au tumulte qu'il entendit à travers le panneau, il se rendit compte que le combat était engagé là, c'est-à-dire au débouché de l'issue secrète qui lui permettait d'entrer et de sortir sans qu'on le sût.

Furieusement il se rua contre la porte.

Dans la chambre, toute une partie de la muraille était ouverte et Maffiano cherchait à entraîner avec lui Patricia. En arrière, dans l'ombre, à l'entrée de l'issue, deux complices apparaissaient, prêts à intervenir si c'était nécessaire.

Patricia, à bout de forces, ne se défendait plus qu'à peine ; elle avait laissé échapper le sifflet d'argent et appelait faiblement :

– Au secours !

À ce moment, on entendit le violent assaut de Velmont contre la porte qui gémit.

– Ah ! je suis sauvée ! Le voilà ! murmura la jeune femme, qui retrouva des forces pour tenter de se dégager.

Maffiano resserra son étreinte.

– Sauvée, pas encore !

Mais la porte craquait ; par l'issue secrète, les deux complices avaient fui. Le bandit écuma de rage.

– J'aurai au moins une compensation, gronda-t-il.

Se penchant brusquement, il voulut baiser les lèvres de la jeune femme.

Mais il ne put que l'effleurer. Elle s'était rejetée en arrière et, de ses ongles, révoltée par l'odieux contact, elle lui lacéra le visage.

– Misérable ! Brute immonde ! râla-t-elle, luttant farouchement contre l'homme qui l'avait ressaisie.

Soudain, la porte tomba, Maffiano n'eut même pas le temps d'entrevoir Velmont qui se précipitait sur lui. Le bandit reçut un coup terrible sous le menton. Il lâcha Patricia, chancela. Une série de gifles rageuses le remirent debout, le dégrisèrent. Il voulut fuir, mais l'issue était refermée. Alors il revint vers le milieu de la chambre, tira son revolver, s'assit et dit à Velmont, qui apprêtait aussi le fusil qu'il n'avait pas lâché :

– Tout à l’heure, Velmont. Remisons nos armes pour le moment, tous les deux. Des types comme nous se combattent, durement, sans merci, mais ne se tuent pas sans une explication préalable.

Velmont haussa les épaules.

– C’est pourtant ce que tu voulais faire il y a un moment, me tuer sans explications. Enfin, causons si ça t’amuse, mais sois net et précis !

– Voilà ! Tu m’as dit ce soir, pendant la fête chez Angelmann, que tu réclamais notre belle Patricia pour toi, parce que tu l’aimais… Rien à faire… Il faut que tu saches que tu n’as aucun droit sur elle.

– J’ai les droits que je prends et ceux qu’elle me donne.

Un éclair passa dans les yeux du bandit.

– Je m’oppose…

– En ce cas, adresse-toi à un huissier ! coupa Velmont railleur. C’est l’usage ici en matière d’opposition.

Maffiano, à son tour, haussa les épaules.

– Tu es fou ! Voyons, réfléchis. Tu ne la connais que depuis deux heures.

– Et toi ?

– Depuis quatre ans. Depuis quatre ans, je suis auprès d’elle… Je la guette, je la poursuis sans me montrer. Elle savait ma présence chez Allermy, n’est-ce pas, Patricia ? Et que de fois

je l'ai suivie dans l'ombre ! Car elle savait aussi que je l'aimais, que je la désirais, qu'elle était tout pour moi…

– Tu parles bien, ricana Velmont. Mais si elle est tout pour toi, toi, tu n'es rien pour elle, rien, n'est-ce pas, Patricia ?

– Moins que rien, dit-elle avec dégoût.

– Tu vois, Maffiano ! Allons, décampe et laisse-moi la place libre !

– À toi ? Jamais. Tu es un étranger pour elle… Et tiens, connais-tu seulement quelque chose de sa vie ? Sais-tu qu'elle était aimée du père et du fils Allermy ?

– Tu mens !

– Sais-tu qu'elle était la maîtresse du fils, d'Henry Allermy ?

– Tu mens !

– C'est la vérité pure. Elle a eu un enfant de lui.

Velmont avait pâli.

– Tu mens… Patricia, je vous en conjure…

– Il dit la vérité, déclara la jeune femme, dédaignant de mentir. J'ai un enfant, un fils qui a maintenant dix ans… Un fils que j'adore, Rodolphe. Il est toute ma vie, toute ma raison d'être.

– Un fils dont elle ne peut se séparer, ajouta Maffiano, et qu'elle s'est fait amener à Paris, il y a quelque temps.

Le ton du bandit parut significatif à Horace, qui demanda, vaguement inquiet :

– Où est cet enfant, Patricia ? À l'abri de tout danger ?

Elle eut un sourire de certitude.

– Oui, de tout danger.

– Retournez près de lui, Patricia, dit Velmont gravement. Et emmenez-le aussi loin que possible. Emmenez-le tout de suite.

Maffiano eut un ricanement.

– Trop tard !

Patricia pâlit et sursauta, une terreur dans les yeux.

– Que voulez-vous dire ? Je l'ai encore vu ce matin !

– Oui, à Giverny, n'est-ce pas, près de Vernon, chez une brave femme, la mère Vavasseur. Retournez là-bas, Patricia, vous n'y trouverez ni enfant, ni mère Vavasseur. La brave femme me l'a amené cet après-midi.

Le visage de Patricia se décomposait.

– Vous êtes un lâche ! Un misérable !... Cet enfant est délicat, il a besoin de soins attentifs !

– Il en aura, des soins, je vous le jure. Je serai une mère pour lui, répondit Maffiano, avec une sinistre raillerie.

– Je préviendrai la police ! cria Patricia affolée.

– J'ai pleins pouvoirs du père, d'Allermy junior. La justice me félicitera de rendre un fils à son père ! plaisanta Maffiano.

La rude main de Velmont lui broya l'épaule.

– Avant la justice, il y a la police, qui t'arrêtera et te demandera des comptes…

– La police est loin, dit le bandit.

– Pas tant que tu crois ! J'ai fait téléphoner à Police-Secours. Leur voiture sera là dans cinq minutes. Tiens, écoute… des bruits de trompe d'auto… Ils arrivent… Tu vois la situation, Maffiano ? C'est le cabriolet de fer à tes poignets… le dépôt… les assises… la guillotine…

– Et l'arrestation d'Arsène Lupin !

– Tu es fou, Arsène Lupin est intangible pour la police !

Le bandit réfléchit une seconde.

– Alors, qu'est-ce que tu m'offres ? demanda-t-il…

– Dis où est l'enfant, et je te laisse le passage libre pour t'échapper par l'issue secrète numéro deux, celle-ci. Dépêche-toi. Les autos sont devant la maison. Où est l'enfant ?

– Que Patricia m'accompagne. Nous arrangerons cette affaire, elle et moi. Elle connaît mes conditions, qu'elle se rende d'abord, aussitôt après je lui rendrai son fils.

– J'aime mieux mourir, déclara sourdement Patricia.

Le bruit d'une sonnette retentit au rez-de-chaussée, Velmont s'exclama :

– Les voici !

Il posa le doigt sur une saillie de la boiserie.

– Si j'appuie, la porte du vestibule s'ouvre. J'appuie, Maffiano ?

– N'hésite pas, dit Maffiano. Mais alors Patricia ne saura pas où est son fils.

Velmont appuya sur la saillie. On entendit des voix d'hommes et des pas au rez-de-chaussée. Velmont se dirigea vers la porte pour aller au-devant d'eux. Ce fut rapide comme l'éclair. Maffiano sauta vers l'une des fenêtres, l'ouvrit, enjamba la balustrade et disparut.

– Exactement ce que je voulais, ricana Velmont, ressaisissant son fusil qui portait au-dessus de la culasse un mécanisme particulier.

L'ombre de la nuit s'étendait sur le jardin que d'autres jardins mitoyens prolongeaient sur un assez vaste espace.

– Il a, continua Velmont, trois murs bas à sauter pour en gagner un quatrième plus élevé, qui nécessite, pour être franchi, le secours d'une échelle placée d'avance et qui lui permettra de descendre dans une rue déserte et de s'enfuir.

– Et s'il n'a pas préparé cette échelle ? dit Patricia.

– Il l'a préparée. On distingue les montants d'ici.

La jeune femme gémit.

– S'il s'enfuit, je ne reverrai jamais mon fils.

Cependant, les policiers appelaient en bas. Victoire descendait de sa chambre, mais déjà Horace leur criait :

– L'escalier, messieurs ! Au premier, la porte en face.

Se penchant sur l'appui de la fenêtre, il épaula son arme.

– Ne le tuez pas, supplia Patricia. On ne saurait plus rien. Mon fils serait perdu.

– N'ayez pas peur. Une jambe engourdie seulement.

On entendit le déclic de la gâchette. Il n'y eut pas de bruit violent, pas de détonation, un léger sifflement tout au plus. Mais, au bout du jardin, un cri de douleur retentit, suivi de gémissements.

Velmont enjamba le balcon, aida Patricia à le franchir et la soutint pour descendre jusqu'au sol par des crampons de fer fixés dans la façade et formant échelle.

Les trois murs les plus bas furent aisément franchis. Au pied du quatrième, beaucoup plus élevé, un corps étendu s'agitait, que Velmont éclaira de sa lampe de poche.

– C'est toi, Maffiano ? Le mollet droit un peu amoché, n'est-ce pas ? Ce n'est rien. Mes chevrotines sont toujours stérilisées dans l'autoclave, et j'ai une boîte de pansements. Offre-nous ta jambe blessée. La main des grâces va te panser.

Patricia appliqua adroitement un bandage sur la légère blessure, pendant que Velmont, d'une main preste, explorait les poches de Maffiano.

– Ça y est, s'écria-t-il joyeux. Je te tiens, mon bonhomme. J'ai déjà, par Patricia, ta carte d'associé, et voici celles de Mac Allermy et de Fildes, que tu as fait voler à New York !

Et se penchant davantage vers lui, il articula durement :

– Rends-nous l'enfant, et je te rendrai ta carte.

– Ma carte, balbutia Maffiano, je m'en fiche pas mal !

– Erreur, mon garçon ! Tu ne t'en fiches pas du tout ! Cette carte, qui porte ton numéro d'ordre dans l'association, constitue ton seul et unique titre te donnant droit au partage du butin réalisé. Si tu ne peux pas la produire à l'heure voulue, tu ne comptes pas comme associé, et, par conséquent, tu ne comptes pas comme participant aux bénéfices. Tu es dans les choux, mon lapin !

– C'est faux ! protesta Maffiano. Ils me connaissent là-bas. Je dirai que ma carte m'a été volée.

– Il faut des preuves, en l'espèce le témoignage de Patricia ou le mien. Tu n'auras ni l'un ni l'autre. C'est la ruine de toute espérance.

– Tu oublies que je vous tiens tous les deux par l'enfant. Et l'enfant, je le garde.

– Non. Tu nous le ramèneras ce matin, et on fera l'échange. Donnant donnant.

– Soit, dit le blessé, après une hésitation.

– Tu as bien compris, insista Velmont. Si, à neuf heures du matin, l'enfant n'est pas là, et en bonne santé, je brûle la carte.

– Triple idiot ! Comment veux-tu que je fasse ? Tu m'as démoli la jambe. Je ne peux pas bouger.

– C'est exact. Patricia va te refaire ton pansement. Ensuite, tu te reposes bien tranquille, et demain soir, nous viendrons te chercher et nous irons tous trois délivrer l'enfant. D'accord ?

– D'accord !

Patricia et Velmont le transportèrent dans une petite remise accotée au grand mur et remplie de chaises et de canapés de jardin. Ils l'étendirent sur un canapé, refirent le pansement et sortirent de la remise, dont ils fermèrent la porte à clef.

Puis ils revinrent à la maison.

– Envolé ! dit Horace au brigadier qui dirigeait les policiers.

– Sacré malin ! Comment avez-vous fait votre compte pour le laisser filer… Cependant, nous n'avons pas perdu de temps. Par où s'est-il sauvé ?

– Par les jardins ; il a escaladé le grand mur qui les encercle tous. Cherchez si vous voulez.

Les recherches des agents furent vaines, bien entendu. Le brigadier, en revenant, interrogea Horace Velmont.

– Qui êtes-vous, s'il vous plaît, monsieur ?

– Celui que vous appelez « Machin » à la préfecture.

Le policier le regarda avec curiosité, mais ne fit aucun commentaire.

– Et madame ? demanda-t-il.

– Miss Patricia Johnston, journaliste américaine, de passage à Paris.

Le brigadier emmena ses hommes.

Cette nuit-là, Velmont coucha dans un cabinet attenant à sa chambre, tandis que Patricia occupait cette chambre.

La journée suivante s'écoula sans incidents. Victoire leur servit d'excellents repas et tous deux causèrent comme d'anciens amis. Dès le petit matin, Velmont avait apporté quelque nourriture et surtout une abondance d'eau au prisonnier que sa blessure altérait. Puis il fit la sieste pour se préparer à une nuit qui serait peut-être mouvementée, car il se méfiait de la parole de Maffiano. Celui-ci rendrait-il le petit Rodolphe ?

Le soir même, Horace et Patricia retournèrent vers la remise au pied du grand mur. Horace ouvrit la porte et poussa une exclamation… À la lueur de sa lampe électrique, il voyait que la remise était vide. L'oiseau s'était réellement envolé… Aucune trace de lui… La serrure, fermée à clef, ne semblait pas avoir été forcée. L'échelle se trouvait allongée à sa place ordinaire.

– Rudement forts, ces cocos-là, dit Horace ahuri. Ils ont dû passer par le pavillon qui est contigu au mien.

– Qui l'habite ? demanda Patricia.

– Personne. Mais ils se sont servis des deux passages secrets que j'y ai fait pratiquer. L'un s'ouvre au rez-de-chaussée, l'autre au premier étage, dans ma chambre. Vous l'avez vu hier soir.

– Dans votre chambre ?

– Oui, vous le savez bien… celle où vous avez couché cette nuit. Vous n’avez entendu personne passer par là ?

– Personne.

– Et forcément, vous auriez entendu, puisque l’ouverture est contre le lit. Du reste, je suis idiot… Ce n’est pas ça !

– Que supposez-vous ?

– Je ne suppose rien. Je sais, Patricia : c’est vous qui avez délivré Maffiano.

Elle tressaillit et essaya de rire.

– Dans quel but, Seigneur ! s’exclama-t-elle.

– Il vous tient par votre fils. Il a dû vous faire je ne sais quelle menace !… C’est le chantage à l’amour maternel !

Un silence embarrassé suivit. Patricia, les yeux baissés, pâle, semblait prête à pleurer. Horace avait projeté la clarté de sa lampe sur elle et l’observait attentivement. Au bout d’un moment, il redit pensivement :

– Il vous tient par votre fils.

Elle ne répondit pas. Il parut se secouer, fit claquer ses doigts, puis, sans rien ajouter, il sortit de la remise en chantonnant un petit air ironique.

Quelques minutes plus tard, s’étant ressaisi, il voulut avoir une nouvelle conversation avec Patricia, pour connaître ses in-

tentions, mais c'est en vain qu'il la chercha dans le jardin et dans le pavillon ; Patricia avait disparu.

# Chapitre V

## *Le prince Rodolphe*

Horace fit venir un médecin, qui le rassura sur la santé de Victoire, fort secouée par l'agression dont elle avait été l'objet. Rien de grave. Aucune contusion. Repos complet durant trois ou quatre jours pour apaiser l'excitation nerveuse. Puis la campagne.

Horace adorait sa vieille nourrice. Il eût tout fait pour obtenir le rétablissement rapide de l'excellente femme. Dès le lendemain, ayant lu les journaux de l'après-midi, il alla un peu avant cinq heures chez un notaire et acheta, séance tenante, Maison-Rouge, vaste domaine qu'il avait récemment visité, aux environs de Mantes, et à propos duquel il venait de lire une nouvelle annonce de mise en vente.

Le jour suivant, il convoqua à Maison-Rouge un architecte et un tapissier, qui promirent que tout serait prêt en quarante-huit heures. Velmont, sans attendre même que sa nouvelle demeure fût prête, y fit venir un personnel nombreux et plusieurs de ses anciens acolytes choisis parmi ceux qu'il savait les plus sûrs et les plus vigilants.

C'est le soir de ce même jour – le lendemain de l'achat de Maison-Rouge – qu'Horace, rentré dans son pavillon d'Auteuil, reçut, après le dîner, un coup de téléphone.

Il décrocha :

– Ici Horace Velmont. Qui est à l'appareil ?

Une voix d'enfant fraîche et flûtée répondit :

– Ici, monsieur Rodolphe.

– Monsieur Rodolphe ? Connais pas, dit Horace, du ton bourru d'un monsieur qui va raccrocher.

La voix flûtée reprit, en hâte :

– Monsieur Rodolphe, le fils de madame Patricia.

– Ah ! bon… Et qu'y a-t-il pour votre service, monsieur Rodolphe ?

– Ma mère trouve la situation très grave, et elle désire une entrevue entre vous et moi pour que nous avisions.

– Excellente idée, dit Horace, nous aviserons, monsieur Rodolphe. Votre heure est la mienne. Choisissez. Et dites-moi en quel endroit, acheva-t-il, entrevoyant un moyen d'action.

– Eh bien, voulez-vous qu'on se voie…

La phrase fut coupée net. Horace eut un geste furieux, se leva et suivit le fil qui amenait le courant dans la salle à manger où se trouvait l'appareil téléphonique. Il fut ainsi conduit dans l'office voisin. Tout de suite, son examen le renseigna. Le fil avait été coupé juste avant l'endroit où il s'engageait dans l'escalier du sous-sol. Les deux extrémités pendaient.

Donc quelqu'un, posté dans l'office, avait écouté la communication et l'avait interrompue au moment où, devenant intéressante pour Horace, elle devenait dangereuse pour l'adversaire. Qui était cet adversaire invisible ? Et au profit de qui agissait-il ?

Horace Velmont n'eut aucune hésitation : il connaissait son ennemi… Et, depuis deux jours, depuis la disparition de Maffiano, suivie de celle de Patricia, il accusait, au fond de lui-même, Patricia de le trahir… Patricia qui, pour le salut de son fils, avait fait fuir le bandit… Patricia qui, pour aboutir à la libération définitive de « monsieur Rodolphe » et pour le soustraire à Maffiano, restait prisonnière du Sicilien.

Entre elle et Maffiano, le marché avait été posé ainsi, et Horace le savait comme s'il l'avait entendu :

– Cède-moi, Patricia, et je te rendrai ton enfant !

Patricia avait-elle cédé ? Ou était-elle sur le point de céder ? La lutte devait être terrible dans ce cœur de mère, si terrible que Patricia, même après avoir trahi Velmont en faisant évader son ennemi, lui avait fait demander du secours par l'intermédiaire de son fils : « Maman dit que la situation est très grave… » L'enfant, au cours de l'entrevue, aurait sûrement révélé à Horace le lieu où se jouait le drame.

Ce lieu, comment le connaître ? songea Horace, en proie à une émotion qu'il n'avait jamais éprouvée. Comment empêcher que la mère, dans sa détresse, dans l'affolement de savoir son fils en danger, ne vienne à se sacrifier et à s'abandonner aux désirs de ce misérable ?

Horace Velmont avait de ces passions soudaines qui, dans sa nature excessive, atteignaient dès le début au paroxysme de l'amour le plus ardent. Il lui était intolérable encore de demeurer impuissant à conjurer la menace d'un péril aussi ignoble.

Assez expérimenté et lucide en même temps pour savoir qu'il ne pouvait rien espérer d'actions ou de gestes accomplis au hasard sans éléments nouveaux de vérité, il se confina chez lui,

étudiant des moyens d'agir qu'il rejetait à mesure, attendant des nouvelles, doutant de lui-même, torturé, angoissé, malheureux comme il ne l'avait jamais été.

Trois jours passèrent ainsi, interminables et enfiévrants. Le matin du quatrième jour, le timbre à la grille de l'avenue de Saïgon retentit. Velmont courut vers la fenêtre. Un enfant sonnait à coups redoublés. Velmont se précipita vers le perron et le jardin. Dans l'avenue, une auto arrivait à toute vitesse. Cette auto freina brusquement devant le pavillon. Un homme sauta à terre, s'empara de l'enfant et l'emporta dans la voiture, qui démarra sur-le-champ. L'incident n'avait pas duré vingt secondes. Velmont n'avait pas eu le temps matériel d'intervenir. Il ouvrit la grille et vit s'éloigner et disparaître dans l'avenue déserte un cabriolet à caisse orange – la voiture de Maffiano.

Velmont revint au pavillon et se trouva en présence de Victoire, que le repos avait rétablie et qui accourait, alarmée par les coups de sonnette.

– File à la Maison-Rouge, ordonna-t-il, convoque vingt de nos hommes, les meilleurs, et qu'on organise là-bas un véritable camp fortifié, où personne ne puisse s'introduire. La nuit, en permanence, trois de nos chiens bergers, les plus féroces. Mots de passe, rondes nocturnes, surveillance incessante, bref une discipline de fer. Et tiens-toi prête à tout événement. Je t'amènerai peut-être quelqu'un sur qui il faudra veiller comme sur la prunelle de tes yeux.

« Adieu. Pivote et débrouille-toi. Non : pas d'observations, pas de questions, pas de discours. C'est ma vie qui est en jeu. Et tu sais si j'y tiens ! Va ! »

Retranché lui-même dans le pavillon d'Auteuil, Horace Velmont prit pour sa personnelle sûreté toutes les mesures nécessaires…

Précautions inutiles, tout au moins pendant les douze premières journées. Il ne se produisit rien… Rien que ces menus faits qui prouvaient à Velmont que l'ennemi, malgré toute vigilance, malgré toute garde, s'introduisait chez lui à toute heure du jour et de la nuit, allait, venait, épiait, se tenait au courant, par le détail, de toute son existence. Il sentait flotter autour de lui l'invisible présence de vivants fantômes. Par moment, il se demandait s'il ne rêvait pas. Mais non : « on » venait chez lui. Le pavillon semblait hanté… En vain, il le parcourait, aux aguets, un revolver à la main… Personne… Cependant, dans la pièce voisine de celle où il se trouvait, un frôlement, une respiration, le craquement parfois d'une lame du plancher lui apprenait que quelqu'un était là… Il accourait… plus personne… pas une ombre, pas un bruit… À peine parfois entendait-il des pas qui s'enfuyaient. Puis le silence retombait. Il enrageait, confondu par tant de diabolique adresse. L'issue secrète restait pourtant close. Comment ces gens entraient-ils ? Chez lui ! Chez lui, Arsène Lupin !

Mais au cours de la treizième nuit, dans le silence, un léger grattement se fit entendre du côté de la cloison qui séparait l'alcôve du passage secret.

Horace, qui lisait dans son lit, tendit l'oreille. Le grattement se précisa et fut accompagné d'une sorte de miaulement bizarre. Il crut à la plainte d'un chat perdu, sauta hors de son lit et tira le panneau tout en allumant l'électricité.

Sur le palier de l'escalier secret qui s'enfonçait dans l'ombre, un enfant attendait, un enfant au visage fin et charmant, aux boucles blondes et habillé en petite fille.

– Qui es-tu ? Qu'est-ce que tu fais là ? demanda Velmont ahuri. Mais il savait déjà qui était l'enfant avant que celui-ci eût répondu :

– C’est moi, Rodolphe.

Il grelottait et semblait épuisé.

Horace l’empoigna, le tira dans la chambre, l’interrogea avec une ardeur frémissante :

– Où est-elle ? C’est elle qui t’envoie ? Il ne lui est rien arrivé ? D’où viens-tu ? Parle, enfin !

L’enfant se dégagea. Il semblait avoir repris toute son énergie, l’énergie de sa mère.

– Oui, c’est elle qui m’envoie… Je me suis sauvé pour venir vous chercher. Mais ne parlons pas tant ! Agissons d’abord. Venez !

– Pour aller où ?

– Chercher maman, l’homme ne veut pas qu’elle sorte ! Mais, moi, je sais ce qu’il faut faire ! Obéissez-moi !

Malgré que la situation fût tragique, étant donné les dangers que courait Patricia, Horace ne put s’empêcher de rire.

– Très bien, dit-il en riant. Puisque monsieur Rodolphe sait ce qu’il faut faire, je n’ai en effet qu’à obéir… Vas-y, prince Rodolphe.

– Pourquoi m’appelez-vous prince ? demanda l’enfant.

– Parce que, dans un roman célèbre, il y a un prince qui s’appelle Rodolphe, et qui se joue de toutes les difficultés pour sauver ses amis et confondre ses ennemis. Tu es un type dans ce genre-là. Moi, j’ai peur…

– Pas moi ! dit l’enfant, venez !

Précédant Horace, Rodolphe retourna vers l’issue secrète, une lampe électrique à la main. Les boucles blondes de ses cheveux voltigeaient dans le courant d’air ; il traversa le palier, scrutant l’ombre de ses yeux aigus.

Il allait s’engager sur l’escalier dérobé, quand Horace le retint.

– Un instant. J’allais te dire ceci ; j’ai peur que l’extrémité de cette issue ne soit gardée. Ils la connaissent.

Rodolphe haussa les épaules.

– Elle ne l’est pas, cette nuit.

– Comment le sais-tu ?

– Si elle avait été gardée, je n’aurais pas pu entrer.

– Ils t’ont peut-être laissé passer par inadvertance… ou bien pour m’attirer au-dehors avec toi. Du reste, tant pis, allons-y tout de même ! On verra bien !

L’enfant secoua la tête d’un air entendu.

– On ne verra rien du tout. Si je vous dis qu’il n’y a personne, c’est qu’il n’y a personne.

– Très bien, dit Horace, riant de nouveau. Mais laisse-moi passer devant.

– Si vous voulez, dit Rodolphe. Mais je connais le chemin, c’est par là que je suis venu. L’issue aboutit à une petite maison

sur la rue, près de votre garage. Maison vide, rue déserte. J'ai tout vu. Maman m'avait expliqué. On peut y aller. Rien à craindre. En outre, j'ai averti dans votre garage. Ils ont sorti votre auto. Elle nous attend, sans personne.

– Laquelle ?

– La huit cylindres.

– Bigre ! C'est toi qui conduis ?

– Non. Vous.

Sans avoir rencontré âme qui vive, ils arrivèrent dans la rue où, en effet, attendait l'auto. Ils y sautèrent. Horace se mit au volant. Debout, près de la glace, tête nue, le prince Rodolphe dirigeait :

– À droite !… À gauche !… Droit devant nous ! Marchez donc, sacrebleu ! Maman attend.

– Quelle rue ?

– Rue de La Baume, parallèle au boulevard Haussmann.

L'auto filait en trombe. Horace n'avait jamais conduit si vite. Il faisait des tours de force. Bien souvent, depuis, il devait s'étonner de n'avoir pas accroché, capoté ou monté sur les trottoirs.

Mais l'image de Patricia menacée des brutalités de Maffiano et les encouragements du petit le rendaient fou ; il accéléra encore sa vitesse.

– À droite ! cria l'enfant, imperturbable. À droite ! la rue de La Baume est la première à gauche… Halte ! Appelez maintenant. Appelez avec la sirène… Bien ! Encore !

Horace voyait un petit hôtel particulier avec un rez-de-chaussée très bas. Devant les fenêtres de l'entresol, une terrasse. Aux appels de la sirène, une des fenêtres de l'entresol s'ouvrit, une femme accourut sur la terrasse jusqu'à la balustrade de pierre et se pencha, scrutant l'ombre.

– C'est toi, Rodolphe ?

– C'est moi, Velmont !

Horace était descendu de l'auto. Il avait reconnu Patricia.

– Ah ! tout va bien ! s'exclama-t-elle.

Mais elle se retourna. Une autre fenêtre s'ouvrait. Un homme sautait sur la terrasse avec des exclamations courroucées :

– Veux-tu bien rentrer !

– Laissez-vous glisser, ordonna Velmont, les mains tendues vers elle.

Sans hésiter, Patricia enjamba la balustrade et se jeta dans ces bras forts qui, une seconde, l'étreignirent passionnément avant de la déposer sur le sol.

– Maman ! Maman chérie ! balbutiait Rodolphe, en se précipitant vers sa mère.

D'en haut, Maffiano, fou de rage, menaçait. Il enjamba à son tour.

– Veux-tu te taire, Maffiano, tu cries comme un putois ! ricanait Horace. Mais au fait, tu m'offres un point de mire admirable, mon garçon ! Quel arrière-train, mazette ! À droite et à gauche pour faire pendant !

Il avait pris dans son auto le fusil silencieux. Il tira deux fois, au moment où Maffiano tournant le dos et suspendu par les mains à la balustrade allait sauter. Touché de chaque côté, Maffiano dégringola dans la rue.

– Au secours, à l'assassin ! hurlait-il.

– Mais non ! Ça cuit un peu mais ça ne tue pas. Je m'en voudrais de te voler à Monsieur de Paris ! jeta Horace en manière d'adieu.

La voiture tournait alors au coin de la rue de La Baume.

À deux heures du matin, après échange de mots de passe, elle pénétrait dans la cour illuminée de Maison-Rouge. Les vingt gardes commandés par Victoire saluèrent les arrivants de leurs acclamations. Les chiens gambadaient joyeusement autour d'eux. Horace conduisit la jeune femme et l'enfant dans une chambre toute fleurie.

– Ne bougez plus de là sans ma permission, Patricia. Toi non plus, Rodolphe, recommanda-t-il.

Les fenêtres de la chambre ne dominaient le jardin que de deux à trois mètres. En dessous, trois gardes s'organisaient pour coucher à même le gazon.

Horace mit ses deux mains sur les épaules de la jeune femme et, sans que Rodolphe pût entendre, lui demanda, la voix altérée :

– Je ne suis pas arrivé trop tard, Patricia ?

– Non, murmura-t-elle, fixant ses yeux sur les siens. Non, mais il était temps. Le délai que ce misérable m'avait accordé expirait à midi.

– Et vous étiez résolue ?…

– À mourir, oui.

– Et Rodolphe ?

– Rodolphe serait venu à Auteuil se mettre sous votre protection. Mais quand j'ai pu vous l'envoyer, j'ai été tranquille… J'ai attendu avec confiance… J'étais sûre que vous me sauveriez !

– C'est Rodolphe qui vous a sauvée, Patricia. Quel brave petit gosse !

# Chapitre VI

## *La revanche de Maffiano*

Pendant sa détention dans l'hôtel de la rue de La Baume et quelques jours avant d'être libérée par son fils et par Horace Velmont, Patricia avait écrit un nouvel article pour *Allô-Police*. Achetant d'une bague les bons offices d'une servante, elle avait pu le faire câbler à New York. Ce second article fit encore plus de bruit que le premier. Traduit dans toutes les langues, il passionna le monde entier. Sur la demande expresse de Velmont, Patricia n'y parlait pas de sa rencontre avec celui-ci. Mais elle s'attribuait les découvertes qu'il avait faites concernant notamment la signification réelle du nom Paule Sinner et de la lettre isolée M ainsi que l'existence d'une association appelée la Maffia.

Immédiatement cette explication proposée par Patricia fut adoptée par le public. C'était d'une clarté parfaite et d'un intérêt palpitant. La police laissa dire et laissa croire. Après l'alerte d'Auteuil, quand les inspecteurs étaient revenus au pavillon pour un supplément d'enquête, ils n'avaient pas trouvé le sieur Machin, ni la journaliste américaine, ni la vieille nourrice Victoire qui, ainsi, s'étaient affirmés suspects. Introuvables aussi les auteurs de l'agression, en elle-même inexplicable en dépit de toutes les enquêtes. Pouvait-on avouer tant de défaites ? Combien préférable de mettre toute l'affaire, ainsi que tant d'autres affaires obscures (et complètement différentes, du reste), sur le compte d'une ténébreuse Maffia et d'un chef de bande que ses exploits de cambrioleur devaient fatalement conduire au crime ! Belle occasion de ternir l'auréole de cet insaisissable personnage dont la célébrité et l'impunité semblaient un défi constant à

l'autorité. La police ne manqua pas de saisir cette occasion, espérant une prompte revanche, comptant bien que les événements lui seraient propices et que les combattants de l'un ou l'autre camp, un jour ou l'autre, imploreraient sa collaboration et lui donneraient ainsi la possibilité d'entrer utilement dans la lutte et d'en tirer profit en coffrant tout le monde.

Patricia et Horace Velmont ne furent donc pas l'objet de recherches bien actives. La Sûreté avait décidé de « voir venir » et de laisser les suspects s'endormir dans une sécurité trompeuse (du moins à son égard).

En conséquence, Patricia et Horace Velmont, en compagnie de la vieille Victoire et du jeune Rodolphe, goûtèrent pendant quatre semaines un paisible repos dans le charmant domaine de Maison-Rouge au vaste parc ombreux. De ce parc, la principale avenue, sous une voûte de tilleuls, taillés en berceau, et entre des vases de pierre et des statues de marbre, bordait la Seine, devant un harmonieux panorama de prairies et de vergers en fleurs.

Dans le calme de cette retraite, Velmont coula des jours heureux. Il avait un heureux caractère qui lui permettait, quand il le voulait, de s'abstraire des plus graves soucis pour goûter le charme de la minute présente. Pour le moment, tout en se gardant avec soin, il ne voulait plus penser à Maffiano. Maffiano n'existait plus. Velmont était amoureux de Patricia. Il ne le lui disait pas. Leur intimité n'était qu'une amitié. Mais vivre auprès de la jeune femme dont il appréciait chaque jour plus le charme, l'intelligence et la juvénile gaieté, lui était très doux. Et la présence du petit Rodolphe était aussi fort douce et reposante pour Velmont. Rodolphe, ressemblant à sa mère, était un enfant charmant. En jouant avec lui, Velmont se sentait redevenir enfant. Patricia les regardait et souriait.

Cependant Velmont, on l'a vu, se gardait. Dès son arrivée à Maison-Rouge, il avait inspecté avec soin les préparatifs de défense et s'était informé de l'identité des serviteurs nouveaux engagés par la vieille Victoire.

Parmi ces serviteurs, Velmont, qui n'était jamais insensible à la séduction féminine, avait été frappé par la grâce saine et vigoureuse d'une jeune paysanne nommée Angélique, que Victoire avait promue au rang de première servante. Velmont, amoureux de Patricia, avait admiré Angélique d'une façon toute désintéressée… Mais qu'elle était amusante et jolie !… Avec ses joues fraîches, sans maquillage ni poudre de riz, avec sa taille svelte et souple, serrée dans un corsage de velours noir lacé par derrière, elle avait l'air d'une soubrette d'opéra-comique. On la voyait partout, vive, légère, active ; au potager, où elle choisissait les légumes ; au verger, où elle cueillait les fruits ; à la ferme, où elle ramassait les œufs frais pondus. Et toujours le sourire aux lèvres, les yeux pleins d'une ingénue gaieté, les mouvements harmonieux et mesurés.

– Où as-tu déniché cette belle créature, Victoire ? demanda, le premier jour, Velmont.

– Angélique ? C'est un fournisseur qui me l'a procurée.

– Des certificats ?

– Excellents. Elle a servi au château voisin.

– Quel château ?

– Celui dont on aperçoit les grands arbres, là-bas, à gauche, le château des Corneilles.

– Parfait, ma bonne Victoire. C'est toujours agréable d'avoir auprès de soi de jolies filles ! Et Firmin, le valet de chambre ?…

Dûment renseigné sur tout le personnel, Velmont avait pensé à autre chose et surtout aux agréments de l'heure présente. La saison était belle, la campagne délicieuse. Le fleuve proche était une distraction dont on ne se lassait pas. Presque tous les jours une barque portait au fil de l'eau Velmont, Patricia et son fils. Ils prenaient souvent des bains, et le petit Rodolphe, de plus en plus camarade avec Velmont, monté à califourchon sur les larges épaules de ce cher compagnon de jeux, poussait dans l'eau des hurlements de joie.

Heures de plaisirs légers et sans arrière-pensée, heures exquises où leur intimité se fortifiait et où Patricia éprouvait pour son compagnon une confiance de plus en plus complète, de plus en plus tendre.

– Qu'avez-vous à me regarder ainsi ? lui dit-il un jour où, Rodolphe étant resté avec Victoire, ils se trouvaient tous deux seuls dans la barque. Velmont, qui tenait les rames, depuis un moment sentait peser sur lui les yeux attentifs de sa compagne.

– Excusez-moi, dit-elle. J'ai cette habitude indiscrète de dévisager les gens pour tâcher de connaître leur pensée secrète.

– Ma pensée n'a qu'un secret. Je cherche à vous plaire, tout simplement.

Et il ajouta :

– Votre pensée à vous est plus complexe ; vous vous dites : qui est cet homme ? Comment s'appelle-t-il ? Est-il ou n'est-il pas Arsène Lupin ?

Patricia murmura :

– Je n'ai aucun doute à ce sujet. Vous êtes Arsène Lupin… C'est la vérité, n'est-ce pas ?

– Je peux l'être ou ne pas l'être, selon ce que vous préférez.

– Si je préférais que vous ne le fussiez pas, cela ne vous empêcherait pas d'être Arsène Lupin, si vous l'êtes réellement.

Il avoua tout bas :

– Je le suis réellement.

La jeune femme rougit, un peu suffoquée par cette affirmation.

– Tant mieux, dit-elle au bout d'un instant. Avec vous, je suis sûre de vaincre… Mais j'ai peur…

– Peur de quoi ?

– Peur de l'avenir. Votre désir de me plaire ne s'accorde pas bien avec les relations strictement amicales qui doivent s'établir entre nous.

– Vous n'avez rien à redouter à ce point de vue ! dit-il en souriant. Les limites de notre amitié seront toujours celles que vous fixerez vous-même. Vous n'êtes pas une femme que l'on peut surprendre ou séduire furtivement.

– Et… cela vous plaît ?

– Tout me plaît venant de vous.

– Tout ? Vraiment ?…

– Oui, tout, puisque je vous aime.

Elle rougit de nouveau et garda le silence.

– Patricia… reprit-il.

– Que voulez-vous ?

– Promettez-moi que vous répondrez à mon amour… sinon je me jette l'eau, déclara-t-il à moitié grave et à moitié riant.

– Je ne puis vous promettre cela, répondit-elle du même ton.

– Alors je me jette à l'eau.

Il fit comme il le disait. Il lâcha les rames, se dressa et, tout habillé, piqua une tête dans la Seine, où il se mit à nager vigoureusement. Patricia vit qu'il se dirigeait vers une barque qui, sur la droite, filait devant eux à vive allure. Elle était manœuvrée par un homme dont le dos voûté, la chevelure et la barbe blanche semblaient d'un vieillard, mais dont le coup d'aviron, vigoureux et rapide, décelait l'énergie et la décision d'un gaillard certainement dans la fleur de l'âge, mais qui avait jugé bon de s'affubler d'une perruque et d'une bosse postiche dans le dos.

– Ohé ! cria Horace Velmont, ohé ! Maffiano. Alors, tu as déjà découvert notre retraite ? Bravo.

Maffiano, lâchant à son tour ses avirons, sortit son revolver et tira. La balle fit rejaillir l'eau à quelques centimètres de la tête du nageur, qui éclata de rire.

– Fichu maladroit ! Ta main tremble, Maffiano. Envoie-moi donc ton rigolo, je t'apprendrai à t'en servir !

La raillerie exaspéra le Sicilien. Debout dans la barque, il brandit l'un de ses avirons pour assommer son adversaire. Celui-ci n'attendit pas le coup, mais s'enfonça et disparut. Au bout d'un instant, la barque de Maffiano vacilla et la tête d'Horace Velmont surgit à bâbord.

– Haut les mains ! hurlait Horace menaçant. Haut les mains ou je tire !

Maffiano ne se demanda pas avec quoi aurait pu tirer cet adversaire qui venait de faire trente mètres sous la surface du fleuve. Il leva les bras, effaré. Au même moment, sous le poids de Velmont, la barque chavira, entraînant le Sicilien.

Velmont poussa une exclamation de triomphe.

– Victoire ! L'ennemi bat en retraite ! Plongeon de Maffiano et de la Maffia ! Sais-tu nager au moins ? Mais, malheureux, tu nages comme un veau mort-né ! Haut la tête, crébleu ! ou tu avales de l'eau de Seine, ce qui t'empoisonnera, à moins que tu ne te noies avant… Ah ! et puis après tout, débrouille-toi. Tiens, voilà du secours qui t'arrive.

Sur la rive, deux hommes sautaient à l'eau et nageaient dans la direction du Sicilien, dont le courant emportait la barque. Mais, avant qu'ils ne fussent trop près, Horace, nageur émérite, gagna la berge, fouilla les vêtements déposés sur le talus et proféra :

– Deux cartes encore de la Maffia signées de Mac Allermy ! Avec celle de Maffiano et celles de Mac Allermy, de Fildes et d'Edgar Becker, ça m'en fait six ! Vivement le partage ! À moi les dépouilles de Lupin !…

Patricia, dans son embarcation, avait suivi toute la scène et s'amusait infiniment.

Elle aborda près de Velmont qui, la prenant par la taille, l'entraîna vers la route la plus proche, tandis que les trois complices prenaient pied au bas de la berge.

Et Velmont s'exclama triomphant :

– J'ai conquis ma Toison d'or, la belle Patricia ! Tout va bien. L'ennemi a mordu la poussière dans le lit du fleuve ! Suis-moi dans le mien, esclave incomparable, dont je suis le serviteur soumis ! Un peu mouillé, le serviteur, mais la flamme de l'amour le séchera !

Une charrette conduite par un paysan passait, chargée de foin. Velmont y jucha la jeune femme et s'assit près d'elle, tout en continuant de pérorer.

– Deux cartes, Patricia, quel butin !

– Que vous importe, puisque, s'ils réussissent, l'argent ne sera pas pour vous !

– Qui sait si je ne trouverai pas moyen de détourner dans ma poche le Pactole qui coulera ce jour-là et qui, du reste, viendra de ladite poche, ce qui fait que ce sera un prêté pour un rendu !

Sur la charrette, au pas philosophique d'un vieux cheval qui avançait comme s'il accomplissait le dernier voyage de sa carrière, ils firent un assez long détour.

– On arrivera tout de même à Maison-Rouge, affirma le paysan, mais c'est à la ferme que je dois emmener mon foin !

– Ah ! dit Horace, vous travaillez à la ferme de Maison-Rouge ?

– Oui. Aujourd'hui, on engrange le foin.

– Vous entendez, Patricia ? Eh bien, ça c'est le rêve ! Une grange, des prairies, du foin que l'on rentre, toutes les joies bucoliques !… Ça et la tranquillité !… Comme nous serions heureux !

– Je me méfie, dit-elle, souriant à demi.

– Et de quoi vous méfiez-vous, s'il vous plaît ?

– De votre inconstance ! On sait que vous passez facilement de la brune à la blonde !

– Depuis que je vous connais, incomparable Patricia, l'or et le bronze de vos cheveux ont fixé à jamais mon admiration ! Du reste, seriez-vous blanche, cela ne changerait rien… Une Patricia couronnée d'argent ! Quel rêve !

– Merci ! En tout cas, tenez-vous sur vos gardes, répondit la jeune femme en riant. Je suis ombrageuse et exclusive. Je n'admets pas l'apparence même d'une légèreté. Si vous êtes volage, gare !

Devisant gaiement pour cacher les préoccupations que le retour de leurs ennemis avait fait naître en eux, ils pénétrèrent dans une vaste cour bordée par des tas de fumier et des fosses à purin que délimitaient de petits rebords de cailloux cimentés. Au centre, se dressait un pigeonnier, en forme de tour tronquée, auquel s'amorçaient les arcs-boutants d'une chapelle gothique ensevelie sous le lierre et dont les arceaux se prolongeaient en arches imposantes qui portaient un aqueduc fort délabré.

Patricia, aidée de Velmont, descendit de la charrette. Dans la nuit tombante, elle se dirigea vers Maison-Rouge, pendant qu'Horace entrait dans les écuries avec le paysan qui voulait lui montrer des chevaux. Quelques minutes après, Horace à son tour traversa, pour rentrer, le petit bois et le jardin. Soudain, il pressa le pas. Il apercevait tout le personnel massé sur les marches du perron, gesticulant et très agité.

– Qu'y a-t-il ? demanda-t-il avec inquiétude.

– C'est la jeune dame ! lui répondit-on.

– Patricia Johnston ?

– Oui. On l'a vue venir de loin. Tout à coup, trois hommes sont sortis du fourré, l'ont entourée. Elle a voulu fuir. Elle a crié. Mais avant qu'on puisse la rejoindre, les trois hommes l'ont empoignée et emportée sur leurs épaules. On a entendu encore des cris, mais cela n'a pas duré.

Horace avait pâli, étreint par une affreuse angoisse.

– En effet, dit-il, j'ai bien entendu quelques cris. Mais je croyais que c'étaient des enfants… Et de quel côté se sont dirigés ces hommes ?

– Ils ont passé entre le nouveau garage et les anciennes remises.

– Donc dans le bout du jardin, vers la cour de la ferme ?

– C'est ça…

Horace ne douta pas une seconde que ce fût Maffiano et ses acolytes qui, revenant de la Seine en ligne droite, les avaient devancés à Maison-Rouge et avaient préparé le guet-apens

qu'ils avaient exécuté pendant que lui-même se trouvait avec le paysan dans les écuries.

En hâte, il alla retrouver le paysan.

– Avez-vous connaissance, ou avez-vous entendu parler d'une communication quelconque partant de la ferme ou du parc et se dirigeant vers la Seine ? demanda Velmont d'une voix brève.

Le paysan n'hésita pas.

– Mais oui, je connais ça ! Il paraît même qu'aux temps jadis il y avait communication avec les Corneilles. Tenez, la belle Angélique, votre servante, qui était ici il y a un moment, va vous conduire. Elle la connaît bien. Angélique ! Angélique !

Mais la belle Angélique ne répondant pas, le paysan conduisit lui-même Horace vers le pigeonnier. Sous une des arcades de l'ancien aqueduc, y attenant, un pan de mur montrait les linges d'une issue que des moellons grossièrement entassés condamnaient.

L'existence d'un passage secret ne faisait pas de doute. Le paysan s'étonna d'y découvrir les marques d'un tout récent passage.

– On vient de passer par là, dit-il… Regardez, monsieur. On n'a même pas pris soin de bien replacer les moellons. On a tout remis au petit bonheur.

Horace et le paysan démolirent l'obstacle d'un coup d'épaule. Les moellons dégringolèrent dans un escalier obscur avec un fracas dont les échos se prolongèrent.

– Ça va loin, dit le paysan, et puis, au milieu, il y a une grille qui barre le passage.

Il alluma une lanterne. Horace en fit autant pour sa lampe de poche. Au bout de deux cents pas, la grille les arrêta. Par bonheur, la clef était sur l'autre face de la serrure ; les fugitifs avaient négligé de la retirer.

Ils reprirent leur course. Bientôt un air plus frais emplissant le souterrain annonça l'approche du fleuve. Et, tout à coup, dans l'encadrement d'une fenêtre qui n'avait plus ses vitres ni même ses boiseries et qui était la fenêtre d'une masure restée debout par on ne sait quel miracle, le dehors fut visible. Au milieu de roches luisantes de vase qui bossuaient la berge à cet endroit, la vaste nappe liquide du fleuve étincela, sous la lumière douteuse de la lune. Trois cents mètres plus loin, à gauche, se dressait un promontoire rocheux que dominaient, en arrière, les hauts peupliers d'une cour de ferme. Dans cette cour flambait un grand feu. Au-delà se profilaient les masses noires d'une colline boisée.

Horace avança avec précaution. Près du feu, une tente gonflait sa toile écrue. Au seuil de cette tente, sous la toile aménagée en store, trois hommes, en apparence des bûcherons, étaient assis sur des pliants. Un tabouret, près d'eux, portait des bouteilles et des assiettes. Les hommes mangeaient et buvaient, servis par une femme.

Horace douta un instant que ces trois individus pussent être Maffiano et ses complices. Comment auraient-ils pu oser s'installer si près de lui ! Mais il savait l'audace folle et l'imprudence de Maffiano. D'ailleurs presque tout de suite, à la lueur du feu, il le reconnut formellement, et la femme ne pouvait être que Patricia… Horace ne distingua pas son visage, mais il reconnut sa silhouette… Et il frémit de rage indignée. Une corde reliait le bras de la jeune femme au pliant de Maffiano… Pour

peu que la corde fût tendue, Maffiano basculait sur son siège. Il tomba même, aux éclats de rire de ses acolytes.

Horace, qui avait laissé le paysan dans le souterrain, s'était immobilisé derrière un tronc d'arbre et demeurait invisible pour ses ennemis.

Quand ceux-ci eurent terminé leur repas et fumé leurs pipes, ils allumèrent des torches et rentrèrent sous la tente. À la lueur de leurs torches, Horace s'avisa qu'il y avait une autre tente, plus petite, derrière la première, et que la femme, son service fini, s'y retirait.

Au bout de quelques minutes, les torches s'éteignirent. Le bruit des voix et des rires cessa.

Alors Velmont s'étendit sur le sol et, à plat ventre, rampa parmi les herbes et les arbres, en choisissant les portions de terrain où le feuillage des arbres et des arbustes formait obstacle aux rayons de la lune.

Il atteignit ainsi les piquets où s'attachaient les cordages et fit le tour de la tente principale. Soudain la toile de la seconde fut soulevée. Sans hésiter, il s'y glissa.

– C'est vous Horace ? chuchota une voix à peine perceptible.

– Patricia ?

– Oui, Patricia, vite, venez !

Et quand il fut prêt à la toucher, elle ajouta :

– Je vous ai vu venir dans les ténèbres et je vous ai entendu dans le silence.

Il la pressa contre lui avec emportement. Ses lèvres à son oreille, elle dit dans un souffle :

– Fuyez… L'inspecteur Béchoux et des gens de police vous cherchent. Maffiano les a prévenus de votre présence à Maison-Rouge.

Horace Velmont étouffa un ricanement de mépris.

– Ah ! dit-il, je comprends qu'il se soit installé près de moi. La protection de la police le rassure.

– Fuyez, je vous en prie, reprit la jeune femme.

– Vous le voulez, Patricia ?

Elle murmura :

– J'ai peur… J'ai peur pour vous… Je suis à bout de forces, ajouta-t-elle.

Il la saisit dans ses bras, lui baisa les lèvres… Elle ne résista pas…

## Chapitre VII

### *La Belle au bois dormant*

La lune en son plein répandait dans une nuit molle et tiède sa calme lumière pure et comme phosphorescente. Au silence de la campagne sommeillante se mêlaient mille bruits furtifs, mille frémissements de vie montant de la terre, s'envolant des arbres où de temps à autre passait dans les branches le vol ouaté d'un oiseau nocturne. Le chuchotement d'une lointaine chute d'eau égrenait son harmonie cristalline.

La nuit sereine berçait le repos des deux amants étendus côte à côte sous la tente. Parfois, Horace, dans un demi-sommeil, étendait la main et touchait le bras de sa compagne immobile afin de s'assurer qu'elle était bien là, qu'il ne rêvait pas, car les circonstances lui paraissaient si étranges qu'il doutait de leur réalité.

Enfin, ce fut l'aube, les premiers rayons du soleil brillèrent entre les interstices des vélums. Horace se dressa à demi et, une fois de plus, posa la main sur une main abandonnée près de lui… Mais il sursauta, frémissant, effaré… la main qu'il touchait était froide, très froide… glacée…

Horace se pencha épouvanté vers la forme gisant immobile sur la couche… à la faible clarté traînant sous la tente, il vit que le visage était recouvert d'un voile de gaze légère et que, dans la poitrine à demi nue, sous le sein gauche, un poignard était planté… Crispé par l'horreur, il se pencha davantage, colla son oreille sur la peau glacée… On n'entendait plus les battements du cœur.

Ainsi, comme on passe de la veille au sommeil, avait-elle passé de la vie à la mort… une mort si foudroyante que la blessure fatale ne l'avait qu'à peine fait tressaillir dans les bras de son amant, qui ne s'en était pas aperçu.

Horace bondit vers la tente voisine. Maffiano et ses hommes n'y étaient plus. Sans perdre de temps, il courut jusqu'à Maison-Rouge chercher de l'assistance.

Dans le vestibule de la maison, il rencontra Victoire qui sortait pour une inspection matinale.

– Ils l'ont tuée, lui dit-il, les larmes aux yeux.

Victoire demanda naïvement :

– Et elle est morte ?

Il la regarda interloqué.

– Oui, elle est morte.

La vieille nourrice haussa les épaules.

– Pas possible !

– Puisque je te le dis, un couteau en plein cœur.

– Et moi, je te dis : pas possible.

– Pourquoi ? Comment ? Qu'est-ce que cela signifie ? Tu as une preuve ?

– Cela signifie que je suis sûre qu'elle n'est pas morte… Et une intuition de femme, ça vaut toutes les preuves.

– Et que me conseille ton intuition de femme ?

– De retourner là-bas, de soigner la blessée et de ne pas la quitter, pour la défendre si on l'attaque de nouveau.

Elle s'interrompit. Un coup de sifflet strident vibrait quelque part dans le parc.

Horace Velmont sursauta, stupéfait.

– Qu'est-ce que cela signifie ? Le signal de Patricia.

– Alors, tout va bien, s'écria Victoire triomphante, tu vois bien qu'elle n'est pas morte et qu'elle a échappé à Maffiano et à ses complices.

Transfiguré par la joie, Horace se pencha par la fenêtre ouverte et prêta l'oreille.

Au même instant, un rugissement de bête fauve ample et rauque se fit entendre, roula dans l'espace, se prolongea et s'éteignit.

La vieille nourrice instinctivement se signa comme elle eût fait pour le tonnerre.

– C'est la tigresse, dit-elle. Oui, on m'a raconté hier qu'une tigresse s'est échappée, il y a quelques jours, d'une ménagerie ambulante et s'est réfugiée dans ce qu'ils appellent par ici la forêt vierge du château des Corneilles. On a fait une battue, elle a été blessée, ce qui la rend furieuse et plus dangereuse. Si elle rencontre Patricia…

Horace sauta par la fenêtre et courut vers la vieille chapelle où se trouvait l'entrée du souterrain. Il le parcourut à toute vi-

tesse. Quand il en déboucha, il entendit du côté du promontoire des cris de femme et des coups de sifflet répétés mêlés aux rugissements du fauve.

Un nouveau rugissement, mais plus proche. La bête venait vers Maison-Rouge. Velmont traversa en courant les prairies voisines du promontoire, s'élança vers les tentes et fut stupéfait de les trouver abattues. Ce n'était plus qu'un amoncellement de toiles, de piquets et de sièges, comme si un cataclysme eût passé par-là.

Cependant, sur le fleuve proche, Horace distingua une barque qui sans bruit glissait en s'éloignant. Trois hommes la montaient qu'il reconnut du premier coup d'œil.

– Eh ! Maffiano ! cria-t-il, qu'as-tu fait de Patricia ? Tu l'as frappée, assassin ! avoue ! Est-elle morte ? Où est-elle ?

L'homme en barque haussa les épaules.

– Je n'en sais rien ! Cherche-la ! Elle était encore vivante, mais la tigresse nous a assaillis, a jeté bas notre installation, et je crois bien que Patricia a été emportée par elle. Cherche-la, ça te regarde.

La barque disparut sur le fleuve.

Horace, dominant son angoisse, écouta, regarda. Il ne vit rien, n'entendit plus de coups de sifflet, plus de rugissement… Partout un calme qui lui parut sinistre.

Alors, suivant le conseil du bandit, il chercha. À quelque distance s'étendaient en masse sombre les bois qui entouraient le château des Corneilles. Il y entra par une brèche du mur. Les arbres étaient clairsemés, tout d'abord, la forêt vierge, lui avait-

on dit, ne commençant qu'à une certaine distance des alentours immédiats du château.

Un nouveau rugissement s'éleva à deux cents mètres au plus. Velmont s'arrêta, inquiet malgré son courage. Sans aucun doute la bête l'ayant flairé accourait à sa rencontre. Il réfléchit rapidement. Que pouvait-il faire ? Il n'avait pour se défendre qu'un revolver de petit calibre. Du reste, comment viser si la tigresse surgissait soudain de l'épaisseur du taillis ?

Des bruits de feuilles foulées, de branchages froissés... de plus en plus près. La bête approchait. Il entendit son feulement sourd, son souffle rageur, sans pouvoir la distinguer.

Mais elle le voyait sûrement, elle, et s'apprêtait à bondir sur sa proie.

Horace s'élança avec une agilité d'acrobate. Il s'accrocha d'un coup à une branche d'arbre assez haute et se rétablit sur ses poignets. Il sentit, non pas un croc, mais le choc puissant d'un mufle chaud qui heurtait sa jambe. Il se dressa sur sa branche, réussit à saisir une autre branche plus élevée et ainsi il grimpa aisément jusqu'à une hauteur inaccessible.

La tigresse, après son premier assaut infructueux, ne tenta pas de nouvelles attaques. Bientôt Horace la devina qui partait, trottinant vers la forêt, et il l'entendit grogner de colère. Puis il y eut encore un rugissement, puis des craquements sourds d'os broyés.

Horace frissonna d'horreur. La bête avait-elle vraiment surpris Patricia sous la tente, et était-ce vers son corps déchiqueté qu'elle était retournée ? Si cela était, il aurait beau exposer sa vie... la morte ne pouvait plus être secourue.

Impuissant, malade d'émoi, rongé d'angoisse, il attendit deux heures avant de descendre de son arbre. Attente interminable et si cruelle que soudain il n'eut plus la force de la supporter. Au mépris du danger, il se laissa glisser de branche en branche et, son revolver à la main, s'enfonça dans le taillis.

Il eut même l'audace de gagner la lisière plus dense de la forêt qu'il explora. Mais il ne trouva rien, malgré ses investigations. Des vols de corbeaux s'abattaient dans les clairières et devant lui couraient et s'enfuyaient tous les petits fauves des bois. Mais de la tigresse nulle trace.

Il chercha longtemps, en vain, las et désespéré, harcelé par les moustiques, accablé par la chaleur immobile et oppressante, accrue vers la fin du jour par une menace d'orage.

Épuisé, enfin, il regagna Maison-Rouge comme les premiers éclairs déchiraient l'horizon, suivis de la voix solennelle de la foudre.

Il ne dîna pas. Les nerfs un peu calmés par le ruissellement de la pluie, il s'étendit sur son lit. Mais ce fut inutilement qu'il essaya de dormir. Son cerveau enfiévré évoquait chaque instant de la nuit où il avait tenu dans ses bras sa bien-aimée Patricia. Il imaginait ce qui s'était produit durant son sommeil. L'assassin se glissant dans l'ombre, à tâtons, son poignard à la main et frappant Patricia sans soupçonner sa présence, à lui, Horace Velmont… Et peut-être Patricia avait-elle eu ce suprême courage de ne pas faire un geste qui pût détourner vers lui le danger… Elle l'avait sauvé en mourant… Comme elle l'avait aimé !

Mais il y avait autre chose… La situation était trouble, inexplicable. Que signifiait ce coup de sifflet, cet appel évident lancé par Patricia ? Pour appeler, il fallait qu'elle fût vivante… Horace espérait… Oui, il y avait vraiment là des éléments incompréhensibles qui permettaient un certain espoir…

L’orage redoublait et, dans le fracas des coups de tonnerre qui ébranlaient l’espace, tout à coup les trois chiens de garde se mirent à hurler en sinistre concert de folie. Ils durent rompre leurs chaînes car Horace les entendit galoper comme des bêtes en délire, à travers le parc, se poursuivre entre eux et poursuivre on ne sait quels fantômes déchaînés à travers les arbres et les buissons et jusque dans la cour de la ferme. C’était un vacarme de cauchemar, un tumulte fou, mystérieux et tragique.

On eût dit que le camp retranché que formait le domaine était attaqué par des hordes de cavaliers barbares qui fonçaient sabre au poing parmi la ligne des défenseurs. Horace Velmont s’hallucinait dans l’ombre nocturne, il les devinait, il les voyait brandissant des lames et des torches, donnant la mort et allumant l’incendie… Et toujours ces aboiements furieux, ces cris frénétiques, auxquels se mêlait parfois la plainte effarée de la proie pourchassée… et puis, là-bas, le rugissement rageur de la tigresse.

Horace appela les chefs des escouades de défenseurs. Ils veillaient, mais eux non plus ne comprenaient rien à ce qui se passait.

Ils avaient tenté une sortie, mais dans la nuit noire et sous la pluie diluvienne n’avaient pu aller loin et du reste n’avaient rien vu… Et un vent de folie continuait à balayer les jardins, évoquant dans sa véhémence insolite le maléfique passage du Chasseur damné des anciennes légendes.

L’aube calma peu à peu la tourmente… Les chiens bondissaient encore par élans désordonnés et comme impulsifs. L’orage s’était apaisé, les averses denses s’étaient atténuées en une pluie hésitante et délicate, qui semblait avoir pour mission d’arroser le champ de bataille. Et le jour s’affirma, dissipant les cauchemars, pacifiant les gens et les bêtes. Les chiens gron-

daient encore mais sans conviction, en quelque sorte avec réserve, inquiets sur la distribution inévitable de coups de fouet, qui suivrait leur démence de la nuit… Elle leur fut faite généreusement par le maître lui-même qui passa sur eux ses nerfs exaspérés.

– Et tout ça, pourquoi ? disait-il. Pour quel monstre antédiluvien ? Pour quel dragon volant ? Pour quelle chimère apocalyptique ?… Bigre ! que vois-je ?

C'était un caniche, un caniche agonisant, à la tête écrasée, au ventre béant, dont les pattes encore tressaillantes comme des branches au souffle du vent s'embarrassaient dans l'écheveau livide des intestins dévidés.

Lupin saisit le petit cadavre par les oreilles, et le brandissant comme un trophée le montra à ses hommes, en s'écriant :

– Tenez, regardez, voilà la bête fauve qu'ils ont forcée dans leur chasse à courre.

L'un des hommes examina la bête morte et déclara :

– Sapristi, c'est le cabot à la Belle au bois dormant !

– Quoi ? La Belle au bois dormant ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

– Mais oui, la dame qui dort depuis un siècle dans le château abandonné !

– Quel château ?

– Le château des Corneilles, là, dans les bois, après le promontoire.

– Et il y a une dame qui dort depuis un siècle ? Tu déraillles ! C'est un conte de fée.

– J'en sais rien. Paraît qu'il y a une dame qui dort…

– Tu la connais ?

– Personne ne la connaît. Mais j'ai interrogé les gens du village qui m'ont dit ça… on en parle beaucoup dans la région.

– Qu'est-ce qu'on raconte ?

– Que son grand-père, au temps de la Révolution, a participé à la condamnation de Louis XVI et de la famille royale. Alors, en expiation, elle a vécu dix ans à genoux devant le calvaire aux Corneilles et, depuis, elle dort.

– Seule dans ce château ?

– Seule.

– Pourtant elle mange, elle boit !…

– On ne sait pas.

– Elle se promène ?

– Quelquefois elle va au village, mais ceux qui l'ont rencontrée savent très bien qu'elle ne se réveille pas et qu'elle dort en marchant, tout en ayant les yeux ouverts, des yeux comme ceux des somnambules qui regardent sans voir… Moi, je ne l'ai pas rencontrée, mais la chose est certaine…

Horace Velmont demeurait pensif. Il conclut :

– J'irai tantôt m'excuser auprès d'elle de la mort de son pauvre caniche. Où est-il, exactement, le château ?

– Oh ! ce château est une baraque, tout en ruines, réparée avec des planches, entourée d'un bois qu'on appelle la Forêt Vierge.

– Et elle n'y reçoit personne, tout en dormant ?

– C'est très rare. Pourtant à ce qu'il paraît, l'autre jour, un dompteur avec un huissier sont venus réclamer une tigresse échappée d'une ménagerie foraine. On l'avait cherchée partout. On avait fait des battues avec tous les chasseurs du pays. Finalement on a su qu'elle avait été vue dans les bois des Corneilles, mais la dame qui dort a répondu à l'huissier : « Oui, je l'ai recueillie, blessée par une balle et furieuse. Elle est dans ma forêt, guérie mais toujours furieuse. Allez la prendre ! »

« L'huissier court encore…

L'après-midi, Velmont fit mettre le cadavre du caniche dans une bourriche de paille, et l'emportant s'en fut vers le promontoire, puis vers les grands bois de la colline. Un chemin boueux et plein d'ornières montait vers les douves comblées que surplombait la terrasse d'une barbacane à demi couverte de bois taillis et de chênes. Après quoi, au bout d'une pelouse verte, où se dressait un vieux calvaire rongé par les siècles, moutonnaient des flots de lierre, sous lesquels on pouvait discerner les lignes confuses d'une construction aux trois quarts écroulée et dont les pierres avaient roulé au loin par blocs, à présent enchaînés eux aussi par le lierre et feutrés par la mousse.

Un signe pourtant d'existence et d'hostilité pour les visiteurs. De tous côtés se dressaient des poteaux avec des inscriptions peintes en blanc sur le noir du tableau :

*Propriété particulière.*
*Entrée interdite.*
*Chiens dangereux.*
*Pièges à loups.*

Aucune porte visible, aucune entrée apparente. Parmi les ronces, on accédait à une fenêtre par des vestiges de marches moussues. À l'intérieur, rien que des salles désertes, sans plafond, avec, comme parquet, l'herbe, les plantes vivaces et des flaques de boue. Un sentier, si l'on peut dire, serpentait à travers les ruines. Ainsi parvint Horace à une longue baraque goudronnée plantée au milieu d'une salle et qui lui parut le seul lieu habitable.

Il ouvrit la porte et appela :

– Y a-t-il quelqu'un ?

À l'arrière de la baraque, il y eut un bruit de porte qui se referme en claquant.

Il se dirigea de ce côté, traversa une pièce étroite où il y avait un lit de camp, et pénétra dans une cuisine où sur une table de bois, sur une lampe à alcool, des pommes de terre bouillaient dans l'eau d'une casserole à côté d'une écuelle de lait.

La Belle au bois dormant, surprise par l'intrus, avait pris la fuite, laissant là son repas.

Horace voulut poursuivre son chemin mais s'arrêta net. En face de lui, à deux pas, le mufle d'un fauve lui barrait le passage.

## Chapitre VIII

### *Un nouveau combattant*

Derrière la bête, dans la cour, on voyait les arbres d'une forêt épaisse serrés les uns contre les autres et formant une muraille végétale. Une étroite brèche la trouait, tunnel obscur creusé dans les branches et les feuilles. La vieille châtelaine des Corneilles avait dû s'éloigner par cette issue. La tigresse, après l'avoir conduite, s'en revenait au-devant du visiteur indésirable.

L'homme et la bête, un moment, se regardèrent, immobiles. Horace Velmont, plutôt mal à l'aise, se disait :

– Mon garçon, si tu bouges, sa patte, toutes griffes tendues, te griffe et t'arrache la tête.

Cependant, il ne baissait point les yeux. Il expérimentait son propre sang-froid en face d'un péril inhabituel, pas mécontent au fond de la rencontre qui lui permettait de se trouver en présence d'un grand fauve et de tenir bon. Quel excellent exercice de volonté et de « self-control » !

Une minute longue comme un siècle s'écoula… Il tenait bon !… la peur, qui l'avait d'abord presque dominé, à présent se dissipait. Il attendait l'attaque… l'espérait presque…

Soudain, comme domptée par l'implacable regard qui ne la quittait point et lui imposait la volonté de l'homme, la bête, en grondant sourdement, fit demi-tour et, humant l'air, sembla se disposer à s'éloigner par le tunnel de verdure. Velmont, alors, sans la quitter des yeux, recula de deux pas, sur la table de cui-

sine saisit une écuelle remplie de lait qu'il tendit avec précaution du côté de la tigresse. La tigresse eut une hésitation puis se décida et, faisant si l'on peut dire des manières, elle vint boire. En trois ou quatre coups de langue, elle vida l'écuelle. Puis, apaisée, elle revint jusqu'à la brèche où elle renifla, sur le gazon humide, les traces de la vieille dame partie par là. Horace nota que la tigresse boitait encore légèrement de l'arrière-train, à cause de la blessure qu'elle avait reçue lors de la battue et il en conclut qu'elle avait été soignée par l'étrange recluse des Corneilles et s'était attachée à elle.

Vivement, ne voulant pas s'exposer à une saute d'humeur de la bête, il ferma la porte sur lui, retraversa la baraque et, le revolver au poing, retourna vers le manoir de Maison-Rouge, tout en surveillant la route derrière lui. Tout compte fait, il était assez satisfait de sortir de l'aventure sain et sauf.

Deux jours plus tard, il eut le courage d'explorer le bois impénétrable et, à nouveau, il s'introduisit dans la vieille demeure mystérieuse. Mais cette fois elle semblait abandonnée. Il ne rencontra ni la Belle au bois dormant ni la tigresse. Il appela. Aucun bruit. Il portait à la main un lourd couteau à lame triangulaire et affilée… Son but, c'était d'attirer le fauve et de l'éventrer… Ainsi la victime serait vengée ! Car, à force de réflexions, il avait acquis cette triste conviction que Patricia vivait encore quand au matin il l'avait quittée stupidement, la croyant morte. Par la suite seulement la tigresse l'avait tuée et emportée dans quelque repaire creusé sous les feuilles mortes. Et Velmont eût voulu aussi découvrir la retraite de Maffiano et le châtier. Mais rien ne lui révéla la présence des trois bandits… Des heures, il erra en vain, avide de vengeance et de massacre.

Il rentra las et déçu. Mais Victoire, à qui il confia l'affreuse certitude où il était concernant le sort de Patricia, secoua la tête avec incrédulité et lui répondit :

– Je ne change pas d'idée : elle n'est pas morte ! La bête ne l'a pas tuée, et Maffiano pas davantage.

– Et comme preuve, toujours ton intuition féminine, railla tristement Velmont.

– Cela suffit. Du reste, Rodolphe est parfaitement tranquille. Il ne s'inquiète pas de l'absence de sa mère. Il l'adore, il est nerveux et sensible… Si sa mère était morte, il en serait averti…

Velmont haussa les épaules.

– De la seconde vue… tu crois à cela ?…

– Oui ! dit la vieille femme avec conviction.

Il y eut un silence. De nouveau, Velmont espéra… mais n'était-ce pas folie ?… Avec irritation, il reprit :

– J'ai pourtant, cette nuit-là, tenu dans mes bras une femme bien vivante… qui au matin était morte…

– Oui, mais pas la femme que tu crois.

– Qui alors ?

Victoire eut un regard autour d'elle et baissa la voix.

– Écoute ; depuis cette fameuse nuit, Angélique, la femme de ménage, a disparu. Or, j'ai appris de source certaine que cette Angélique avait été la maîtresse de Maffiano. Elle connaissait ses complices. Elle faisait leur cuisine et chaque soir allait les rejoindre.

Horace réfléchit un moment.

– Alors, c'est Angélique qui aurait été tuée ? Je veux bien, moi… Mais, dans ce cas, explique-moi un peu pourquoi Angélique aurait pris la place de Patricia ? Pourquoi elle m'aurait attiré dans la tente ? Pourquoi Maffiano l'aurait-il assassinée ?… Pourquoi ?… Pourquoi ?…

– Angélique a saisi l'occasion de se rapprocher de toi… ce qu'elle désirait faire depuis longtemps… tu ne voyais pas les regards qu'elle te lançait…

– Alors, tu crois qu'elle était amoureuse de moi ? C'est flatteur !… Et Maffiano l'a tuée par jalousie… Pauvre type… C'est vrai qu'il n'a pas de veine avec ses bien-aimées… Chacune d'elles me préfère… Patricia… Angélique… Mais pourquoi ne m'a-t-il pas tué moi-même ?

– Ne m'as-tu pas dit que tu lui avais pris la carte lui donnant droit au partage final… Il a craint de ne pas la trouver sur toi, et toi mort de ne jamais la retrouver… Et puis, on a beau être un bandit déterminé, on n'ose pas comme ça tuer… Horace Velmont…

Il secoua la tête.

– Tu as peut-être raison… Mais, tout de même, je ne m'y fierais pas trop. Enfin, admettons… Tu en as de la déduction et de la logique, ma bonne Victoire !…

– Ainsi, tu me crois ? Tu es convaincu ?

– Tes arguments me semblent indiscutables, et je les avale tout crus, c'est plus commode. Pauvre Angélique, tout de même !…

Il plaignait la servante sauvagement assassinée par une brute, mais avec un espoir frémissant il se disait que Patricia était vivante…

Dans la nuit qui suivit cette conversation, Velmont fut réveillé par la vieille nourrice.

Il se dressa dans son lit et, se frottant les yeux, il l'apostropha :

– Dis donc, tu deviens tout à fait loufoque ? À moins que tu n'aies quelque nouvelle intuition de femme à me communiquer !… À quatre heures du matin, tu me réveilles ! Tu es dingo, ou bien il y a le feu !

Mais il s'interrompit en voyant le visage bouleversé de Victoire.

– Rodolphe n'est pas dans sa chambre, dit-elle pleine d'émoi. Et je crois bien que ce n'est pas la première nuit qu'il s'absente ainsi…

– Il découche ! À onze ans ! Enfin, il faut bien que jeunesse se passe. Tout de même, il commence de bonne heure… Et où crois-tu qu'il aille ? À Paris ? À Londres ? À Rome ?

– Rodolphe adore sa mère. Je suis persuadée qu'il a été la retrouver, ils ont rendez-vous, c'est sûr…

– Mais par où sortirait-il ?

– Par la fenêtre. Elle est ouverte.

– Et les chiens de garde ?

– Ils ont aboyé il y a une heure, sans doute à son départ… et on me dit qu'ils aboient à cinq heures du matin, ce qui indique le moment de son retour, chaque nuit c'est pareil…

– Du roman, ma pauvre Victoire ! N'importe, je me rendrai compte…

– Autre chose, continua la vieille nourrice. Trois hommes rôdent autour du domaine. Je le sais.

– Des satyres qui courent après toi, Victoire.

– Ne plaisante pas, ce sont des policiers. Les gardes ont repéré un de tes pires ennemis, le brigadier Béchoux.

– Béchoux, un ennemi ! Tu en as de bonnes ! À moins qu'à la préfecture on n'ait décidé mon arrestation. Pas croyable ! Je leur rends trop de services.

Il réfléchit, le sourcil froncé.

– Tout de même, j'ouvrirai l'œil… Va-t'en. Halte ! Un mot encore… On a touché à mon coffre-fort qui est là ! Les trois boutons qui commandent le mot ont été dérangés.

– Personne n'est entré ici que toi et moi. Comme ce n'est pas moi…

– Alors, c'est moi qui aurais oublié de remettre les chiffres en place. Rends-toi compte que c'est grave. Là se trouvent mes instructions, mon testament, les clefs de mes divers coffres, des indications qui permettraient de découvrir mes cachettes et de tout rafler.

– Vierge Marie ! s'exclama la nourrice en joignant les mains.

– La Vierge Marie n'a rien à faire là-dedans. C'est à toi de faire bonne garde. Sinon, tu risques gros.

– Quoi ?

– Ton honneur de jeune fille, dit froidement Horace.

Le soir même, Horace, montant dans un arbre, se plaça en vigie à la grille du parc, du côté de la ferme.

Dissimulé dans le feuillage, il attendit patiemment. Cette attente fut récompensée. Minuit n'avait pas sonné à l'église qu'un galop feutré et coupé d'un bond par-dessus la clôture passa non loin de lui. Il entrevit la forme souple et allongée d'un grand fauve. Les chiens hurlèrent dans le chenil, Horace descendit de son arbre, courut jusqu'à la fenêtre de Rodolphe, dont il approcha sans bruit.

La fenêtre était ouverte et la chambre éclairée. Deux ou trois minutes s'écoulèrent. Le guetteur entendait la voix de l'enfant... Puis soudain il vit la tigresse qui revenait vers le balcon par où elle avait dû pénétrer. Énorme, apocalyptique, elle posa ses pattes sur le barreau supérieur de la balustrade. Sur son dos Rodolphe était allongé ; cramponné des deux bras au cou monstrueux... il riait aux éclats.

D'un bond, la bête sauta dans les massifs et s'en alla au grand trot avec son fardeau toujours riant. De nouveau, les chiens aboyèrent furieusement.

Alors, Victoire sortit de l'ombre de la véranda où elle était dissimulée.

– Eh bien ! tu as vu ? dit-elle pleine d'alarme. Où cette bête sauvage va-t-elle porter le pauvre gosse ?

– À sa mère, parbleu !

– C'est-il Dieu possible ?

– Patricia a dû, avec la dame des Corneilles, soigner la bête blessée, la guérir, et la tigresse, déjà à moitié apprivoisée et reconnaissante, s'est attachée à elle et lui obéit comme une chienne fidèle.

– On en voit des choses ! s'exclama Victoire admirative.

– C'est comme ça avec moi ! dit Velmont avec modestie.

Il traversa au pas de course la ferme, puis les prairies qui conduisaient au château des Corneilles. Il suivit l'avenue à demi effacée, escalada la fenêtre de la baraque… et poussa une exclamation de joie éperdue. Assise dans un fauteuil du salon, Patricia tenait son fils sur ses genoux et le couvrait de baisers.

Valmont s'était approché et regardait la jeune femme avec extase.

– Vous… vous… balbutia-t-il… Quel bonheur !… Je n'osais pas espérer que vous fussiez vivante ! Qui donc a été tué par Maffiano ?

– Angélique.

– Comment était-elle venue sous la tente ?

– Elle m'a fait fuir et a pris ma place. C'est seulement après que j'ai compris pourquoi ! Elle aimait Arsène Lupin, acheva Patricia, les sourcils froncés.

– On peut choisir plus mal, dit Velmont, d'un air détaché.

– Saïda, la tigresse, l'a trouvée agonisante sous la tente abattue et l'a emportée, sans que je puisse intervenir. Ce fut affreux.

Patricia frissonna.

– Où est Maffiano ? Où sont ses complices ?

– Ils rôdent encore aux alentours, mais avec prudence. Ah ! les misérables !…

Elle reprit son fils et l'embrassa passionnément.

– Mon chéri ! Mon chéri !… Tu n'as toujours pas peur, n'est-ce pas ? Saïda ne t'a pas fait de mal ?

– Oh ! pas du tout, mère. Elle court doucement, pour m'éviter les secousses, j'en suis sûr… Je suis aussi bien que dans tes bras.

– Enfin, vous vous entendez bien, toi et ta bizarre monture. C'est parfait, mais il faut dormir un peu, maintenant. Et Saïda, aussi, doit dormir. Conduis-la jusqu'à sa niche.

L'enfant se mit debout, prit la monstrueuse bête par une oreille et la tira vers l'autre bout de la chambre, où un matelas était disposé dans un placard, près de l'alcôve, où se trouvait le lit de Patricia.

Mais Saïda, à mesure qu'elle avançait, opposait à l'enfant une évidente mauvaise volonté, qui se traduisit par un grondement irrité. À la fin, elle s'immobilisa et, accroupie sur ses hanches, devant le lit de sa maîtresse, la tête au niveau des pattes,

elle se mit à gronder de plus belle, tout en battant le parquet d'une queue furieuse.

– Eh bien ! Saïda, fit Patricia en se levant de son siège, qu'y a-t-il donc, ma belle ?

Horace regardait la tigresse avec attention.

– On dirait, observa-t-il, que des gens sont cachés sous votre lit, ou du moins dans l'alcôve. Saïda les a repérés.

– Est-ce vrai, Saïda ? dit Patricia.

La bête énorme répondit d'une voix plus rageuse et, se remettant sur ses pattes, bouscula de son mufle puissant le lit dont le fer alla buter contre le mur latéral.

Un triple cri de terreur retentit, poussé par des gens effectivement cachés sous le lit et à demi découverts à présent.

D'un bond, Patricia s'élança au secours des intrus, suivie d'Horace qui s'exclama :

– Allons, parlez donc, sinon vous êtes fichus ! Combien êtes-vous ? Trois, n'est-ce pas, dont l'illustre Béchoux ? Allons, réponds, policier de mon cœur.

– Oui. C'est moi, Béchoux, déclara le policier, toujours par terre et terrifié par Saïda hérissée et grondante.

– Et tu venais pour m'arrêter ? poursuivit Velmont.

– Oui.

– Arrête d'abord Saïda, mon vieux. Peut-être qu'elle se laissera faire. Vraiment t'as pas de veine ! Veux-tu qu'elle s'en aille ?

– Ça me ferait plaisir ! dit Béchoux avec conviction.

– Alors, je ne peux rien te refuser, doux ami ! On va te satisfaire. Du reste, ça vaudra mieux, sans ça j'aurais peur pour l'intégrité de ton beau physique ! Allons, Patricia Johnston, veuillez nous débarrasser de votre garde du corps.

La jeune femme, une main sur la tête de la tigresse, qui se frottait contre elle avec un ronronnement pareil à celui d'une machine à vapeur, appela :

– Rodolphe ! Mon chéri !

L'enfant vint se jeter dans ses bras, puis Patricia ordonna, avec un geste vers le dehors :

– Saïda, c'est l'heure de reconduire ton petit maître. Va, Saïda ! va, ma belle ! et tout doucement, n'est-ce pas ?

La tigresse avait paru écouter avec attention. Elle regarda avec un visible regret Béchoux, à qui elle eût aimé goûter, mais docile, se décida à obéir, fière du reste de la mission qu'on lui confiait. Elle avança pas à pas devant Rodolphe et lui tendit son dos puissant. L'enfant s'y hissa, lui donna une petite tape sur la tête, lui noua les bras au cou et cria :

– En avant !

L'énorme bête prit son élan et en deux foulées fut hors de la pièce. Un moment plus tard, là-bas, les chiens aboyèrent dans la nuit.

Horace prononça :

– Vite, Béchoux, sors de sous le plumard avec tes petits amis. Dans dix minutes, elle sera de retour. Mais dépêche-toi donc ! Tu as un mandat contre moi ?

Béchoux se remettait sur les pieds, ses acolytes firent de même.

– Oui, toujours le même, dit-il en s'époussetant.

– Il doit être un peu fripé, ton mandat ; et un autre contre Saïda ?

Béchoux, vexé, ne répondit pas. Horace croisa les bras.

– Fourneau, va ! Alors, tu t'imagines que Saïda va se laisser mettre le cabriolet de fer aux pattes si tu n'as pas un document signé par qui-de-droit ?

Il ouvrit la porte vers la cuisine.

– File, mon garçon ! File avec tes petits camarades ! File comme un zèbre ! Saute dans le premier train et va te ficher au lit pour te remettre ! Mais pas dessous, cette fois ! Suis mon conseil, c'est celui d'un ami. File, sans quoi Saïda s'offrira un bifteck de policier comme petit déjeuner !

Les deux petits camarades avaient déjà décampé. Béchoux se préparait à les imiter, mais Horace le retint.

– Un mot encore, Béchoux. Qui t'a fait nommer inspecteur ?

– Toi. Et ma gratitude…

– Tu la manifestes en voulant m'arrêter. Enfin, je te pardonne… Béchoux, veux-tu que je te fasse nommer brigadier ? Oui !… Alors, rendez-vous à la Préfecture de Police, demain matin samedi, à onze heures et demie. Et demande à tes chefs de te donner carte blanche. J'ai besoin de toi… Tu as compris ?

– Oui. Merci ! Ma gratitude…

– File !

Béchoux avait déjà disparu. Horace se retourna vers Patricia.

– C'est donc vous, la Belle au bois dormant ? demanda-t-il.

– Oui, c'est moi. Je suis Française par ma mère, et la vieille dame qui habitait ici, non pas folle, mais bizarre, est ma parente. À mon arrivée en France, je suis venue la voir. Elle s'est prise d'affection pour moi. Bientôt, malheureusement, elle est tombée malade et elle est morte presque tout de suite en me laissant ce vieux domaine ruiné et abandonné… J'y suis venue m'établir en me servant de la légende qui l'environnait pour me défendre contre la curiosité. Personne du pays n'aurait osé s'introduire ici…

– Je comprends, dit Horace. Et vous vous êtes arrangée pour me faire acquérir Maison-Rouge à cause de la proximité… Vous aviez une retraite sûre et vous saviez que Rodolphe chez moi serait bien soigné… sans être loin de vous. C'est cela, n'est-ce pas ?

– C'est cela, dit Patricia. Et j'étais heureuse aussi de ne pas être trop loin de vous, ajouta-t-elle les yeux baissés.

Il eut un mouvement pour la serrer dans ses bras, mais se contint. La jeune femme semblait peu disposée aux effusions tendres.

– Et Saïda ? demanda-t-il.

– C'est facile à comprendre. Échappée de la ménagerie foraine, blessée lors de la battue organisée contre elle, elle s'est réfugiée ici, où je l'ai pansée et soignée. Reconnaissante, elle m'a voué une affection fidèle. Sous sa protection, je ne crains plus rien de Maffiano.

Après un silence, Horace s'inclina vers Patricia.

– Quelle joie de vous retrouver. Patricia ! Je vous ai crue morte… Mais pourquoi ne pas m'avoir rassuré plus tôt ? ajouta-t-il avec un peu de reproche.

La jeune femme, un moment, demeura muette, les yeux clos, la figure figée en une expression presque hostile.

Enfin elle répondit :

– Je ne voulais plus vous revoir. Je ne peux oublier que vous en avez choisi une autre… Oui, le soir, sous la tente…

– Mais je pensais que c'était vous, Patricia.

– Vous n'auriez jamais dû le croire ! C'est cela, surtout, que je ne vous pardonne pas ! Prendre pour moi une pareille fille ! La maîtresse de Maffiano, sa servante et celle de ses affreux complices ! Comment avez-vous pu croire que j'étais capable de m'abandonner ainsi ? Et comment puis-je effacer un tel souvenir de votre esprit ?

– En y substituant un souvenir plus beau, Patricia.

– Il ne pourra pas être plus beau, puisqu'il ne sera pas. Vous avez pris une fille pour moi… Je ne veux pas rivaliser avec elle !…

Horace, que cette jalousie remplissait de joie, se rapprocha.

– Rivaliser, vous Patricia ? Vous êtes folle ! Vous êtes sans rivale possible ! Vous que j'adore ! Enfin, vous, Patricia ! la vraie ! l'unique !

Enfiévré, il la saisit dans ses bras, la serra contre lui éperdument. Elle se débattit, courroucée, ne voulant pas pardonner et d'autant plus révoltée qu'elle se sentait faiblir.

– Laissez-moi, cria-t-elle. Je vous hais. Vous m'avez trahie.

Frémissante, dans un dernier effort avant l'abandon qu'elle comprenait confusément être inévitable, elle le repoussa. Mais il ne desserra pas ses bras, inclina son visage vers le sien.

Les deux battants de la porte-fenêtre, avec fracas, s'ouvrirent d'un coup. De retour, la tigresse avait sauté dans la pièce, et, accroupie, allongée à demi, les yeux luisants comme deux étoiles vertes, elle s'apprêtait à bondir.

Horace Velmont lâcha Patricia, se redressa et, fixant les yeux sur la bête fauve, il lui dit avec une douceur prudente, un peu bougonne :

– Tiens, te voilà, toi ? Il me paraît que tu te mêles de ce qui ne te regarde pas ? Dites donc, Patricia, ce qu'elle est bien dressée, votre petite chatte ! Fichtre, vous avez une façon de vous faire respecter ! Bien, bien… Je vous respecte ! Seulement, comme je ne veux pas être ridicule et que la femme que j'aime se moque de moi…

Il tira d sa poche le couteau à cran d'arrêt, large et aigu, qui ne le quittait plus. Il l'ouvrit :

– Que faites-vous là, Horace ? s'écria Patricia alarmée.

– Chère amie, je sauvegarde ma dignité aux yeux de votre aimable porte-respect. Je ne veux pas qu'elle s'imagine qu'Horace Velmont est un enfant qu'on met en fuite ! Si vous ne m'embrassez pas sur-le-champ sous les yeux de cette chatte, je lui ouvre le ventre. Ça fera une belle bataille ! Compris ?

Patricia hésita, rougit et, enfin, se levant, vint s'appuyer sur l'épaule d'Horace et lui tendit ses lèvres.

– Crébleu, dit-il, à ce compte-là l'honneur est sauf !… Et je ne demande qu'à être contraint à le faire respecter souvent de la sorte !

– Je ne pouvais vous laisser tuer cette bête, murmura Patricia. Que deviendrais-je sans sa protection ?

– J'aurais peut-être été tué par elle, objecta Horace. Mais cela vous inquiète beaucoup moins, ajouta-t-il avec un ton de mélancolie qui ne lui était pas habituel et qui émut profondément la jeune femme.

– Croyez-vous ? murmura-t-elle en rougissant davantage.

Mais elle se ressaisit aussitôt. Le souvenir de ce qu'elle estimait être une cruelle offense n'était pas encore effacé. Elle alla à la tigresse et lui mit la main sur la tête.

– Tiens-toi tranquille, Saïda !

La bête fauve, en réponse, ronronna d'aise.

– Tiens-toi tranquille, Saïda ! répéta Velmont qui, lui aussi, s'était ressaisi. Tiens-toi tranquille pour que le monsieur puisse s'en aller sans qu'il y ait du vilain ! Au revoir, reine de la jungle ! Avec tes raies, tu me fais penser à un zèbre… mais c'est moi qui file.

Il enfonça son chapeau sur sa tête, l'ôta pour passer devant la tigresse qu'il salua gravement et, au moment de sortir, se retourna vers Patricia :

– À bientôt, Patricia, vous êtes une enchanteresse. Auprès de Saïda, comme la belle domptant la bête, vous avez l'air d'une déesse antique… Et j'aime beaucoup les déesses ; je vous le jure ! À bientôt, Patricia !

Horace Velmont eut bien vite regagné Maison-Rouge. Victoire l'attendait dans le grand salon dont les portes et les fenêtres étaient prudemment fermées. En entendant le pas de son maître, elle accourut au-devant de lui.

– Rodolphe est là, tu sais ! s'écria-t-elle. La bête l'a ramené, et il doit déjà dormir.

– Comment t'es-tu comportée avec la tigresse ?

– Oh ! tout s'est passé très bien ! Nous ne nous sommes rien dit. D'ailleurs, j'avais préparé mes grands ciseaux de couture.

– Pauvre Saïda ! elle l'a échappé belle. Tu en aurais fait une descente de lit, hein ! Victoire ?

– Deux descentes, même. Elle est énorme, cette bête sauvage. Mais elle a l'air gentil.

– Un amour, approuva Velmont en riant.

« Maintenant, reprit Horace Velmont, j'ai à te parler de choses très graves, Victoire !

– À cette heure-ci ? s'exclama la nourrice étonnée. Ça ne peut pas attendre à demain ?

– Non, ça ne peut pas. Assieds-toi près de moi, là, sur le grand canapé.

Ils s'assirent. Il y eut un moment de silence.

Horace avait un air solennel qui impressionna un peu Victoire.

Il commença.

– Tous les historiens s'accordent à reconnaître que Napoléon Ier ne fut jamais aussi grand que dans les dernières années de son règne, et que son génie militaire atteignit son maximum au cours de la campagne de France en 1814. Ce sont les trahisons qui l'abattirent. Bernadotte, en se joignant aux ennemis, avait déjà entraîné la défaite de Leipzig. Blucher eût été anéanti si le général Moreau n'avait pas livré Soissons, et la capitulation de Paris n'aurait pas été possible sans les manœuvres de Marmont. Nous sommes bien d'accord, n'est-ce pas ?

La vieille nourrice cligna les yeux avec une expression ahurie.

Horace continua, très grave :

– J’en suis là, Victoire ; à Champaubert, à Craonne, à Montmirail, rien que des succès. Et, cependant, le terrain glisse sous mes pas. La défaite approche. Mon empire, mes richesses bien acquises seront bientôt aux mains des ennemis. Encore un effort de leur part et je suis ruiné, impuissant, vaincu, abattu, moribond… Sainte-Hélène…

– Tu es donc trahi ?

– Oui. Je suis sûr maintenant de ce que je t’ai déjà signalé. Quelqu’un est entré dans ma chambre, a ouvert mon coffre et s’est emparé des clefs et des papiers qui permettent de me dérober toute ma fortune et de se l’approprier jusqu’au dernier sou. La spoliation, du reste, a commencé.

– Quelqu’un est entré chez toi ? es-tu sûr ? balbutia la nourrice. Qui peut être entré ?…

– Je ne sais pas.

Il la regarda profondément et ajouta :

– Et toi, Victoire, tu ne soupçonnes personne ?

Soudain, elle tomba à genoux et sanglota.

– Tu me soupçonnes, mon petit ! Alors, j’aime mieux mourir !…

– Je ne te soupçonne pas d’avoir ouvert mon coffre, mais d’avoir permis qu’on entrât et qu’on fouillât chez moi. Est-ce vrai ? Réponds franchement, Victoire.

– Oui, avoua-t-elle, le visage dans ses mains.

Il lui releva la tête d’une main indulgente.

– Qui est venu ? Patricia, n'est-ce pas ?

– Oui. Elle est venue en ton absence, il y a quelques jours, pour voir son fils, et elle s'est enfermée avec lui. Mais comment aurait-elle connu le chiffre de la serrure ? Je ne le connais pas, moi… personne que toi ne le connaît…

– Ne t'occupe pas de ça. Je commence à y voir clair. Mais, écoute, Victoire, pourquoi ne m'as-tu pas prévenu de sa visite ? J'aurais su qu'elle vivait…

– Elle m'avait dit qu'en te prévenant je te mettrais en danger de mort. Elle m'avait fait jurer que je garderais le silence absolu.

– Sur quoi as-tu juré ?

– Sur mon salut éternel, souffla la vieille femme.

Horace croisa ses bras, indigné.

– Alors, tu préfères ton salut éternel à mon salut temporel ? Tu préfères ton salut éternel à ton devoir envers moi ?

Les pleurs de la vieille nourrice redoublèrent ; toujours à genoux, la tête dans ses mains, elle sanglotait éperdument.

Soudain, Horace se dressa. On avait frappé à la porte du salon. Il y alla et, à travers le panneau, sans ouvrir, cria :

– Qu'y a-t-il ?

– Un monsieur qui insiste pour vous voir, patron, répondit la voix d'un des chefs d'escouade.

– Il est là ?

– Oui, patron !

– Bien, je vais lui parler. Retourne à ton poste, Etienne.

– Bien, patron !

Quand le bruit des pas de l'homme se fut éloigné, Horace, toujours sans ouvrir, cria :

– C'est toi, Béchoux ?

– Oui ! Je suis revenu. Il y a des choses à mettre en règle.

– Ton mandat ?

– Parfaitement !

– Tu l'as ?

– Je l'ai.

– Passe-le sous la porte. Merci, mon vieux.

Un papier officiel avait été glissé sous la porte. Horace se pencha, le ramassa, et consciencieusement l'examina.

– Parfait, prononça-t-il à voix haute. Parfait ! bien en règle. Un seul défaut.

– Quoi donc ? demanda la voix étonnée de Béchoux.

– Il est déchiré, mon vieux !

Horace déchira le mandat en quatre, puis en huit, puis en seize. Il en forma une boule compacte et ouvrit la porte.

– Voilà l'objet, cher ami, dit-il en tendant la boule à Béchoux.

– Ah !... ah ! par exemple... Ça... ça ne se passera pas comme ça. Béchoux bégayait de fureur. Du geste, Horace le calma.

– Ne crie pas comme ça. Ce n'est pas bon genre. Dis-donc, vieux, autre chose : tu as ton auto ?

– Oui, dit Béchoux, que, comme toujours, le sang-froid d'Horace impressionnait.

– Conduis-moi à la préfecture. Tu comprends, il faut s'occuper de ta nomination de brigadier. Mais attends-moi un instant, d'abord.

– Où vas-tu ? Nous ne te lâchons pas d'une semelle.

– Je vais voir Patricia aux Corneilles. J'ai quelques mots à lui dire. Tu m'accompagnes ?

– Non, fit Béchoux avec résolution.

– Tu as tort. Saïda n'aurait pas bronché. Elle ne bronche jamais quand on la regarde bien en face.

– Justement, dit Béchoux, mes collègues et moi nous ne tenons pas du tout à la regarder bien en face.

– Chacun son goût, dit Lupin. Alors, je remettrai ma visite aux Corneilles à un autre jour. Messieurs, je suis à vos ordres.

Il prit aimablement Béchoux par le bras. Tous deux, suivis par les deux policiers qui avaient accompagné l'inspecteur et avaient attendu dans le vestibule, se dirigèrent vers la grille. Le jour était venu depuis longtemps. Ils montèrent dans l'auto de la police qui attendait sur la route. Horace Velmont était d'une humeur charmante.

À neuf heures du matin il obtint, grâce à l'entremise de Béchoux, une audience du préfet de police. Celui-ci reçut parfaitement le comte Horace Velmont, gentilhomme opulent et influent, qui avait déjà rendu de grands services à l'Administration.

Après une discussion longue et courtoise, Velmont quitta le préfet. Il avait obtenu la nomination de Béchoux. Il avait donné quelques indications utiles et avait recueilli des renseignements précieux. L'accord était complet.

## Chapitre IX

### *Les coffres-forts*

Dans son auto, Horace Velmont s'était affublé d'une fausse barbe et de lunettes d'écaille aux verres légèrement teintés.

Comme dix heures sonnaient, la voiture s'arrêta le long du trottoir, et, au dernier coup de l'horloge, Velmont franchit le seuil de la banque Angelmann.

Sous la voûte, deux huissiers de la banque lui demandèrent sa carte d'affilié et la pointèrent.

Dans le vestibule, quatre colosses à carrure de policemen anglais veillaient. Nouveau pointage après exhibition de papiers.

Enfin, dûment inspecté, vérifié, identifié sous ce nom d'Horace Velmont, dont il avait fait le sien, Arsène Lupin fut conduit par les gardiens vers un somptueux escalier de marbre. En bas des marches, au rez-de-chaussée, devant une grille massive, renforcée de volets de fer, ils s'arrêtèrent et frappèrent cinq coups selon cette cadence : 1… 2-3-4… 5. Alors, ils entendirent les verrous que l'on tirait et virent s'ouvrir un des battants de la grille donnant accès à la salle qui précédait les caves réservées aux coffres-forts.

Nul autre chemin n'aboutissait à ces coffres-forts. Il fallait franchir la grille, puis la porte de bronze qui s'ouvrait à l'autre extrémité de la salle. Des caissons de cœur de chêne cloutés de

fer renforçaient le plafond. Les murailles étaient blindées de plaques d'acier.

Dans la salle, une quarantaine d'hommes se tenaient assis sur des fauteuils, le long des murs, ou bien groupés autour d'une petite estrade occupée par les officiels du bureau. Parmi ceux-ci, on remarquait un adolescent pâle et maigre, à l'œil froid. Il jouait au conventionnel, singeait Robespierre par son attitude et le muscadin par son costume ; monocle collé à l'œil, gourdin à la main, et redingote à large col de velours et haute cravate.

Les quarante autres conjurés étaient presque tous des gaillards à musculatures puissantes, à mâchoires carrées, à faces brutales et vulgaires.

Tous se levèrent d'un même mouvement lorsque le timbre d'un gong eut annoncé le dernier arrivant.

Horace Velmont les observa avec un sourire railleur et s'exclama avec une fausse admiration insolente :

– Hurrah pour les camarades gangsters !

L'effet produit fut fâcheux. Les quarante s'estimèrent offensés. Le mot « gangsters » leur parut désobligeant. Ils élevèrent un murmure désapprobateur.

Cependant, le jeune homme pâle, sur l'estrade, intervint. Il frappa la table avec un coupe-papier, et, ayant ainsi ramené le silence, dit :

– Excusez-le, il ne nous connaît pas. C'est le correspondant français qui a vendu jadis à M. Mac Allermy les renseignements nécessaires à notre cause.

Et, tout de suite, il commença d'une voix grêle, dont il essayait de corriger la faiblesse par des coups de poing et des attitudes implacables :

– Gentlemen, c'est aujourd'hui la première assemblée générale prévue dès le début par notre comité d'action, et je me crois obligé de donner quelques explications à ceux d'entre vous qui sont venus grossir nos rangs depuis ce début.

« Comme vous le savez, mes amis, notre association date de plusieurs siècles et fut formée par des hommes de courage, pleins de foi religieuse, désireux de secourir la papauté aux temps troublés de la Renaissance, alors que les papes défendaient l'esprit de la civilisation romaine et latine, contre les Barbares du Nord, Francs et Germains.

[2]« L'association fut reprise, vivifiée et rajeunie à l'époque actuelle par deux hommes éminents, deux amis auxquels notre devoir, ainsi que nos sentiments de gratitude et d'affection, nous commandent de rendre hommage : Mac Allermy et Frédéric Fildes. Ceux-ci, comprenant la vie moderne, adaptèrent nos statuts aux circonstances, fortifièrent notre discipline, et surtout nous proposèrent un but digne de nos efforts.

« C'est eux qui eurent l'idée originale de soumettre nos hommes d'action, nos militants, à une autorité supérieure, composée de personnalités indépendantes et d'une moralité inflexible. Ils l'appelèrent, cette autorité supérieure, le Conseil de l'Ordre et de la Discipline Intégrale. Le C. O. D. I. Ce Conseil, c'est nous qui le constituons. Nous sommes quarante associés austères et farouches, comme des puritains primitifs, sans pitié pour les faiblesses des autres et pour nos propres défaillances.

---

[2] Début du texte du feuilleton n° 23 du vendredi 3 février 1939 du quotidien *L'Auto*, omis dans les deux seules éditions livre existantes : *Hachette* 1941 et *Robert Laffont, Bouquins* 1987.

Quarante princes de l'Enfer qui savent discerner, juger et frapper en toute quiétude et liberté d'esprit. Il fallait cela, messieurs, obligés que nous fûmes, dès l'abord, d'employer des agents de toutes sortes, sans scrupules et sans conscience. Il fallait cela pour contrôler le comité primitif des onze et surtout pour établir les comptes et répartir les bénéfices de manière que chacun ait sa juste part des résultats de l'effort général.

« Sur ces bénéfices, le C. O. D. I. prélève d'abord pour lui cinquante pour cent, la seconde moitié étant réservée à ceux qui agissent à travers le monde entier. Aucune erreur possible. Pas de passe-droit. Pas d'iniquité. Nos registres sont tenus rigoureusement à jour. Notre comptabilité est à la disposition de tous.

« Organe de discipline, de moralité et de contrôle, le C. O. D. I. n'en accepte pas moins l'autorité du comité dont les onze membres du début ont ressuscité l'association des Maffistes, l'ont dotée de plans et de dossiers, et l'ont enrichie par leur initiative et leur travail. Ils étaient onze, onze visionnaires inspirés, onze réalisateurs admirables, dont il nous faut blâmer quelques-uns pour leurs erreurs et leurs crimes, mais que nous devons confondre tous dans notre reconnaissance.

« Les résultats de leurs entreprises personnelles, vous les connaissez, vous en avez apprécié les bienfaits, vous savez à quel point, grâce à eux, le standing de votre vie s'est amélioré. Je ne vous dirai pas le détail de leurs prouesses individuelles et de leurs opérations si fructueuses, ni la probité sublime avec laquelle chacun, depuis une année, envoie à la trésorerie centrale un butin qu'il aurait pu si aisément dissimuler et conserver à l'insu de tous : non, ne les louons pas. C'est tout simple pour eux, ce sont d'honnêtes gens. La Maffia leur donne les moyens de faire grand et d'agir vite. Ils agissent, et, fiers de réussir, ils sont fiers aussi de servir et d'enrichir la Maffia. À un centime près, leurs comptes sont exacts. Offrons-leur ici le tribut de no-

tre admiration. Rien de durable ne se fonde que sur la justice et l'intégrité. Mais il est, parmi ces collaborateurs de la première heure, deux hommes dont je veux encore exalter l'œuvre et l'esprit de volonté et de réalisation : Mac Allermy, tout d'abord, puis Frédéric Fildes. Les petites entreprises ne peuvent donner que des résultats en rapport avec leur médiocrité. Il fallait, à l'association que nous formions, un but grandiose, qui frappât l'imagination et galvanisât les initiatives particulières. Ce but, Mac Allermy, en un éclair de génie, nous l'a donné. Paule Sinner ! Voilà les mots magiques qui, dès l'origine, ont résonné à notre oreille. Notre ancienne amie, Patricia Johnston, devenue notre adversaire implacable et détestable, en a révélé au monde la véritable signification. La Maffia contre Arsène Lupin, voilà la vérité formidable de notre entreprise.

« Ah ! quel souvenir dans mon cœur et dans mon cerveau que celui de l'instant où Mac Allermy, l'honnête Allermy du journal *Allo-Police*, clama devant moi sa haine contre Lupin, Lupin, le dernier des misérables, le plus dangereux parce que le plus sympathique des malfaiteurs, le plus habile, le plus capable et le plus riche. Je répète ces trois mots : le plus riche. « La richesse fabuleuse de Lupin, disait Mac Allermy, est une offense à la misère des honnêtes gens. Et c'est cette richesse que je veux atteindre. » Arsène Lupin, millionnaire, milliardaire, n'est-ce pas une honte pour notre époque ? Une civilisation est condamnée, quand il s'y dresse de telles ignominies. Pensez à tout ce qu'il a volé, aux richesses mortes qu'il a ressuscitées pour s'en emparer, richesses des temps défunts, richesses romaines ; richesses des rois de France et des monastères du Moyen Age, tout cela est entre les mains de cet escroc. Quelle force pour lui ! Quelles ressources inépuisables ! Quel pouvoir intolérable ! Or, une confiscation est possible. Je sais, par des renseignements confidentiels qu'on m'a vendus, et que j'ai pu moi-même vérifier en partie, je sais qu'Arsène Lupin a converti toutes ses richesses, diamants, pierres précieuses, propriétés, domaines, villas, maisons et palais, qu'il a tout converti en or, en or américain. Il y a

la Banque de France et la banque Arsène Lupin, les coffres de l'une et les coffres de l'autre. Et la banque Arsène Lupin, elle est ici-même, c'est la banque Angelmann. Les coffres de Lupin sont à côté de nous, dans cette forteresse ! J'ai les clefs et les mots des serrures. Dollars, lingots, pièces d'or, tout cela est à nous…

« C'est l'œuvre de Mac Allermy et c'est la mienne, c'est mon œuvre à moi, à moi qui vous ai tous réunis à présent pour que vous ayez les garanties de ma probité et de ma délicatesse. Voici les clefs, voici, sur ces papiers, les mots qui permettent d'ouvrir !… Aucun obstacle, désormais, entre les quarante gaillards que vous êtes, bien armés, résolus à tout, aucun obstacle entre vous et les milliards d'Arsène Lupin !

Une tempête d'applaudissements gronda dans la salle, monta, décrut et reprit, amplifiée, sans fin… Les chapeaux s'agitaient, Maffiano, brandissant sa canne, vociférait :

– Hurrah pour Allermy ! Hurrah pour Fildes ! Hurrah !

Le jeune homme pâle réclama le silence et reprit, glorieux de son succès :

– C'est une joie pour votre président de constater notre bel accord et avec quelle intelligence j'ai été suivi dans l'exposé de notre entreprise. Plus rien ne reste à dire. Assez de paroles, des actes. Les coffres réclament notre attention. Cependant, avant de les ouvrir, il convient de bien établir entre nous une liste des ayants droit, afin de savoir ce qu'ils auront à se partager.

Posément, avec des haltes entre les indications, il lut :

– N° 1 : Mac Allermy ?

Maffiano répondit :

– Mort assassiné mystérieusement. Carte disparue.

– N° 2 : Frédéric Fildes ?

– Mort assassiné mystérieusement. Carte disparue, dit encore Maffiano.

– N° 3 : Maffiano ?

– Présent.

Le Sicilien sauta sur l'estrade.

– Votre carte ?

– Volée

– C'est un cas qui sera examiné plus tard et résolu par décision du C. O. D. I. Je continue : n° 4 ? n° 5 ?

– Morts assassinés, l'un à Portsmouth, l'autre à Paris. Cartes volées.

– N° 6 ?

– Présent. Carte volée, répondit un autre des assistants. Arsène Lupin reconnut l'homme. C'était un des complices immédiats de Maffiano qui avait participé aux attaques d'Auteuil et de Maison-Rouge.

– N° 7 ? n° 8 ?

Ce fut à nouveau Maffiano qui répondit :

– Disparus depuis trois jours. Leurs cartes leur avaient été volées auparavant.

– N° 9 ? n° 10 ? n° 11 ?

Aucune réponse ne fut faite.

Le jeune président récapitula :

– En résumé, sur onze associés de la première heure, deux sont présents, pas davantage ; quatre sont morts, cinq disparus et six cartes au moins, huit probablement, sont volées. Les associés absents, ne pouvant répondre à l'appel aujourd'hui, perdent leurs droits sans recours. J'appelle une fois encore les trois derniers sur lesquels nous ne savons rien.

Il prit un temps et articula lentement :

– N° 9 ? n° 10 ? n° 11 ?

– Présent, le onze !, cria une voix.

La sensation fut générale.

– Qui êtes-vous ?, demanda le président.

Un assistant, barbu et à lunettes teintées, sortit de la foule.

– Qui je suis ? Parbleu, le numéro onze que vous appelez.

– Votre carte ?

– Voici.

Une carte fut tendue au jeune homme pâle qui lut :

– Paule Sinner, n° 11.

« La signature de Mac Allermy, ajouta-t-il. Tout est en règle. Qui êtes-vous ?

– L'homme qui a vendu les renseignements dont vous parliez tout à l'heure, lesquels sont à la base même de l'entreprise.

– Quelqu'un vous connaît-il ici ? Quelqu'un peut-il répondre de vous ?

Maffiano regardait avidement le mystérieux n° 11.

– Moi, s'écria le Sicilien. Moi, je réponds de monsieur comme étant le voleur de toutes les cartes disparues !

– Et moi, je réponds de toi, Maffiano, comme étant l'assassin de Mac Allermy et de Frédéric Fildes, riposta l'autre.

Un tumulte commençait. Le président tenta de l'apaiser.

– Le conflit de nos deux associés sera réglé plus tard par le C. O. D. I. Notre tâche consiste maintenant à ouvrir les coffres.

Alors, le n° 11 s'approcha davantage et monta sur l'estrade.
**3**

– Je m'oppose formellement à cette ouverture ! déclara-t-il d'une voix haute et claire.

– À quel titre cette défense ? demanda le président, faisant un effort vain pour dominer l'événement.

– À titre de moi-même. En outre, les onze cartes n'ont pu encore être authentifiées.

---

**3** Fin du texte du feuilleton n° 23 du vendredi 3 février 1939 du quotidien *L'Auto*.

– J'ai fait l'appel, protesta le président.

– Les règlements exigent que cet appel soit fait trois fois pour qu'il n'y ait ni erreur ni omission.

– Une dernière fois, j'appelle le n° 9 ? le n° 10 ? Personne ne peut nous renseigner ? Il ne nous reste plus de numéros à appeler…

– Et le n° 12, qu'en faites-vous ?

Une voix de femme avait répondu et, rejetant un manteau d'homme, une jeune femme apparut, vêtue de noir, voilée de blanc ; elle s'approcha d'un pas mesuré et prit place sur l'estrade, près du n° 11.

– Voici mon signe de reconnaissance, dit-elle en tendant une carte au président.

Maffiano s'exclama, stupéfait :

– Patricia Johnston ! La maîtresse du fils d'Allermy. La dactylographe du vieil Allermy ! La journaliste qui nous a démasqués !

– La femme courageuse que Maffiano poursuit de sa haine et de son amour, déclara à haute voix le n° 11.

– Votre maîtresse, hurla Maffiano.

– Ma fiancée, rectifia le n° 11 en posant sa main sur l'épaule de Patricia. Ma fiancée que chacun respectera sous peine de mort !

Le jeune homme pâle qui présidait se mit à rire.

– Conflit sentimental, dit-il, cela ne nous regarde pas. Une question, madame… Toutes les cartes doivent porter, en découpage, ma griffe personnelle en forme d'araignée. La vôtre n'a que la signature de Mac Allermy. D'où vient cette anomalie ?

– Comme on le sait par un article de *Allô-Police*, répondit Patricia, j'ai eu une longue conversation avec Mac Allermy quelques heures avant son assassinat. En me quittant, il m'a remis une enveloppe que je ne devrais ouvrir que le 5 septembre de cette année. Je l'ai ouverte à la date fixée et j'ai su ainsi que le porteur de cette carte devait assister à une réunion importante que Mac Allermy avait fixée au mardi 20 octobre, à Paris, à l'adresse de cette banque. J'y suis venue. J'ai entendu votre discours qui m'a mise au courant des événements et de mes droits.

– Parfait. Il n'y a donc plus qu'à ouvrir les coffres.

– Les coffres ne seront pas ouverts, scanda le n° 11 d'une voix coupante. Ma volonté, sur ce point, est inflexible.

Une menace gronda autour de lui.

– Nous sommes quarante et vous êtes seul ! observa le président avec dédain.

– Je suis le maître et vous n'êtes que quarante, fut la réponse menaçante.

Sautant sur l'estrade, le n° 11 courut vers la porte donnant accès aux coffres. Il s'y dressa, un revolver à chaque poing. Les membres du Conseil de l'Ordre, qui s'étaient avancés jusqu'à lui, reculèrent en désordre et se massèrent à quelque distance.

Le jeune homme pâle eut une hésitation, mais son amour-propre fut plus fort que la prudence. Dédaigneux du péril, il fit trois pas et glapit :

– Notre patience est à bout ! Je vous somme…

– Et moi, je t'assomme au moindre geste, avorton !

Le pâle jeune homme pâlit davantage, mais n'avança pas.

Plusieurs voix s'élevèrent :

– Qui êtes-vous donc pour avoir l'audace ?…

Alors, remettant une de ses armes dans sa poche, le n° 11 eut un geste rapide. Barbe et lunettes tombèrent à terre. Un visage nu apparut, souriant et redoutable. Et la réponse vint foudroyante.

– Arsène Lupin !

Au nom prestigieux, il y eut un recul général et un silence de terreur.

Il continua :

– Arsène Lupin, détenteur de toutes les cartes, c'est-à-dire de tous les titres de propriété sur les milliards qui sont dans ces coffres. Lorsque j'appris que Mac Allermy et Fildes relevaient l'ordre des Maffistes et, pour en rehausser le prestige, organisaient une croisade contre moi, je m'introduisis dans l'affaire afin de mieux surveiller mes intérêts et je leur fournis toutes les indications utiles sur mes logements, mes complices, mes retraites, mes grottes, mes souterrains, mes cachettes, tout ce qui vous a mis sur la voie de ces coffres où j'étais en train de réunir furtivement mes richesses.

– Manœuvre dangereuse, balbutia le président, à peine remis de son émotion.

– Mais si amusante ! En tout cas, le résultat est là. Nos statuts exigent le partage des bénéfices au prorata des actions. Or, j'ai non seulement la majorité dans cette Société anonyme, mais la totalité des actions. Si vous n'êtes pas contents, adressez-vous aux tribunaux. En attendant, je m'adjuge le magot et je le garde. J'ai pour moi le droit, ma conscience, et, ce qui vaut mieux, la force…

Patricia s'était rapprochée de Lupin. Elle murmura, pleine d'angoisse :

– Qu'un seul individu tire, et tous ils se jetteront sur vous comme une troupe de loups affamés.

– Ils n'oseront pas, répondit-il. Pensez à ce que représente pour des bandits, un type comme Arsène Lupin ! Pensez à mon prestige !

– Erreur. Rien ne compte pour une bande aveugle, affolée de rage et de cupidité. Rien ne lui résiste ! Rien…

– Si, moi…

Il n'avait pas achevé que, de la foule, partit un coup de feu. Lupin fut touché à la cuisse. Il chancela, tomba, mais se releva. Pourtant, il dut s'appuyer au mur.

– Lâches que vous êtes ! cria-t-il. Mais je ne crains pas vos attaques anonymes ! Je ne céderai pas. Le premier qui essaie de passer dans ce souterrain, je l'abats. Si un coup de feu part encore, je riposte ! À qui la première balle ? À toi, Maffiano ?

Il les menaçait de ses armes. Encore une fois, tous reculèrent. Le jeune homme pâle intervint.

– Arsène Lupin, dit-il, en haussant la voix, je vous ai proposé une transaction, tout à l'heure. Acceptez-la. Personne ne doute de votre courage. Mais la tâche est au-dessus de vos forces. Votre fortune est là. Elle nous appartient. Nous n'avons qu'à la prendre, sans qu'il vous soit possible de vous y opposer. Que vous importe de la garder tout entière ? Elle est si considérable que le tout vous est inutile. Acceptez un partage raisonnable. Cent millions pour nous. Il vous en restera des centaines pour vous.

Des rumeurs de protestation s'élevèrent. Personne ne voulait consentir à un pareil sacrifice. L'énorme fortune qu'ils n'avaient qu'à prendre, croyaient-ils, les affolait.

Lupin répondit :

– Vos amis et moi, Robespierrot, nous sommes d'accord. Ils veulent tout et moi aussi.

– Tu aimes mieux mourir ? s'écria, théâtral, le pseudo-conventionnel.

– Oui ! Cent fois oui ! Lupin, vaincu, n'est plus Lupin.

– Mais tu es vaincu, Lupin.

– Non, puisque je suis vivant… Et maintenant attention, camarades ! Il fit un geste, et les plus proches, pour gagner le large, bousculèrent leurs acolytes tassés derrière eux. Mais Lupin avait en une seconde glissé entre deux boutons de son veston un de ses revolvers. Tenant toujours l'autre arme braquée sur ses adversaires, il porta sa main libre à sa bouche et, appuyant deux doigts sur sa langue, avec une maîtrise que lui eût

enviée le plus expert voyou des rues, il lança un coup de sifflet strident, dont la violence, dans cet espace restreint, fit mal aux oreilles.

Tous les cris, les menaces, les imprécations cessèrent. Le silence s'établit dans une attente anxieuse…

## Chapitre X

### *S. O. S.*

L'événement fut soudain, réponse terrible à ce signal.

Des claquements coururent tout le long du plancher supérieur et, un à un, les fonds des caissons s'abattirent comme des couvercles de boîtes placées à l'envers.

De sorte qu'il y eut, au-dessus des têtes, quinze fois dix trous rectangulaires, béants comme des trappes ouvertes. Et par ces cent cinquante ouvertures descendirent et s'installèrent cent cinquante canons de fusils, dont le petit œil noir et mortel regardait la foule.

– En joue ! commanda la voix métallique de Lupin qui, redressé, fier, menaçant et souriant, semblait avoir oublié sa blessure.

Il répéta à voix plus haute encore :

– En joue !

La minute était tragique. Les quarante, immobilisés par la peur, ne bougeaient pas plus que des condamnés à mort que menacent les carabines braquées d'un peloton d'exécution.

Lupin éclata d'un rire strident.

– Allons, camarades, du cran ! Ne vous troublez pas, sacrebleu ! Voyons : pour vous remettre, quelques exercices d'assou-

plissement me semblent indiqués, hein ! Commencez ! Garde à vous ! Mains aux hanches ! Tête droite ! Vous y êtes ? Flexions alternatives des jambes avec élévation des bras. La pointe des pieds en avant, s'il vous plaît. Un, deux, trois, quatre ! Eh bien ! Maffiano, nous dormons, mon garçon ! Attention là-haut, le sieur Maffiano, c'est ce type, genre souteneur, qui se cache au milieu d'un groupe de copains, contre le mur, à ma gauche. S'il n'obéit pas…

Il y eut comme un mouvement parmi les fusils qui cherchaient le sieur Maffiano. Maffiano se crut mort s'il hésitait. Sans aucune vergogne, il obéit à l'ordre de Lupin. Il bomba le torse, renversa la tête, mit ses poings aux hanches et, gravement, tel un petit garçon consciencieux, exécuta de son mieux, les exercices commandés.

– Halte ! ordonna Lupin.

L'obéissance fut immédiate et l'immobilité soudaine. À ce moment, un peloton de gardes mobiles descendus du premier étage apparurent derrière la grille. Béchoux, brigadier récent et très fier de l'être, les commandait.

Lupin apostropha le brigadier Béchoux :

– Dis donc, mon vieux, veux-tu bien prendre note que, selon mes conventions avec la préfecture, je te livre quarante gangsters de premier choix, tous des as, dessus du panier, ce qui se fait de mieux comme assassins, kidnappeurs, voleurs de joailliers, pilleurs de banques. À leur tête, le sieur Maffiano, chef de la Maffia, un sinistre personnage aux mains rouges de sang.

Par la grille ouverte, les gangsters sortirent un à un.

– Et toi, Lupin ! lui jeta le brigadier d'un ton agressif, et en se rapprochant.

– Moi, rien à faire. Je suis tabou. Tu as reçu l'ordre du préfet, n'est-ce pas ?

– Oui. L'ordre de réunir cent cinquante-quatre agents et gardes pour coffrer ces messieurs du C. O. D. I., c'est-à-dire de la Maffia.

– Je n'en avais demandé que cent cinquante.

– Les quatre en plus te concernent, Lupin !

– Tu es maboul !

– Nullement. Ordre du préfet.

– Oh ! La préfecture me lâche donc ?

– Oui. On en a assez de toutes tes combines et de tous tes trucs. Tu nous coûtes plus cher que tu ne nous rapportes.

Lupin éclata de rire.

– Tas de mufles ! Et faut-il que tu sois bête, toi, Béchoux ! Alors, une fois de plus, tu t'imagines que, l'arrestation de Lupin étant décrétée, ledit Lupin va vous tomber dans le bec comme une alouette toute rôtie ?

– Ordre de t'arrêter, et vivant, indiqua Béchoux, inquiet malgré lui du sang-froid de son adversaire, qu'il n'osait approcher de trop près.

À nouveau, Lupin éclata de rire :

– Vivant ! On veut donc me montrer dans une cage, au Grand-Palais ?

– Tout juste.

– Enfant, va !

– Avec les gangsters, nous sommes deux cents.

– Quand vous seriez deux cent mille !

Béchoux voulut essayer du raisonnement :

– Oublies-tu que tu es blessé, sanglant, aux trois quarts moribond ?

– Aux trois quarts, tu l'as dit, Béchoux de mon cœur ! Mais c'est ce dernier quart qui est le meilleur. Avec un quart de vie, je vous règle votre compte à tous, mes agneaux !

Béchoux haussa les épaules.

– Tu dérailles, mon pauvre Lupin ! Tu n'as plus de forces…

– Et mes réserves, tu les comptes pour rien ? Ma garde impériale ? Celle qui ne se rend pas ? Tu sais, Cambronne !

– Fais-la donner, ta garde !

– Pauvre Béchoux, tu me le demandes ?

– Oui.

– Fais attention. Tu vas être écrabouillé.

– Vas-y.

– Non, commence ! Tirez les premiers, messieurs les Anglais.

Béchoux était blême. Sûr de lui, il avait peur, cependant. Il hurla, s'adressant à ses hommes :

– Attention !… Face à Lupin ! En joue !

Les cent cinquante gardes firent face à Lupin et braquèrent sur lui leurs armes. Mais ils ne tirèrent pas. Fusiller cet homme blessé et isolé avait une apparence de lâcheté qui les fit hésiter.

Béchoux trépigna de colère.

– Feu ! Feu ! Tirez donc, nom d'un chien !…

– Tirez donc ! approuva Lupin ! De quoi avez-vous peur ?

Il était livide. Il trébuchait, affaibli par le sang qu'il perdait, mais indomptable.

Patricia le soutint. Elle était pâle mais résolue.

– Il est temps, murmura-t-elle.

– Peut-être même est-il trop tard, répondit-il. Mais enfin, si tu l'exiges ?

– Oui.

– En ce cas, avoue que tu m'aimes, chuchota-t-il.

– Je t'aime assez pour vouloir que tu vives.

– Tu sais que je ne peux pas vivre sans toi, sans ton amour…

Elle le regarda en face et répondit gravement :

– Je le sais. Je veux que tu vives…

– C'est un engagement ?

– Oui.

– Alors, agis, souffla-t-il, défaillant.

À son tour, elle prit un sifflet. C'était le sifflet d'argent qu'il lui avait donné jadis, et qu'elle sortit de son sac à main. Elle le mit à sa bouche et en tira un son aigu et prolongé qu'elle interrompait de temps à autre, et qui recommençait pour jaillir, en ondes perçantes, impératives, désespérées, qui se propageaient par les couloirs, et jusque dans les caves et les jardins.

Puis, ce fut le silence !… Un long silence pathétique, énigmatique, effrayant ! Qu'allait-il se produire, cette fois ? Quel secours providentiel avaient-ils préparé ? Quelle intervention immédiate, foudroyante, péremptoire ?

Et voici : tout là-bas, du fond des bâtiments arrivèrent des clameurs épouvantées, de plus en plus perceptibles, de plus en plus proches.

– Fermez les grilles ! hurla Béchoux.

– Fermez les grilles, approuva Lupin, calmement. Fermez les grilles et priez Dieu pour le repos de vos âmes, tas de chenapans !

Il s'était agenouillé. Il ne pouvait plus se soutenir. Il luttait de toute son énergie indomptable contre l'évanouissement.

Patricia se pencha, l'entoura de ses bras… Et elle ne cessait de lancer le signal obsédant, l'appel impératif.

Lupin, dans un sursaut de volonté, domina sa faiblesse. Il ricana :

– Béchoux, tu me fais pitié. Fais donc venir l'armée… Toute l'armée… avec les tanks et les canons…

– Et toi ? Tu en as, une armée ?

– Moi !… J'appelle les poilus de la grande guerre. Debout les morts ! Debout toutes les puissances de la terre et de l'enfer !

Lupin semblait délirer. Patricia brusquement cessa de faire retentir son sifflet. Il n'en était plus besoin. Les clameurs d'épouvante gagnaient la salle comme des vagues déchaînées.

Le secours survint dans un galop furieux, secours étrange, formidable, imprévu pour les assaillants, soudain pris de panique.

– Saïda ! Saïda ! appela la jeune femme avec un élan de joie éperdue. Saïda ! Viens, Saïda !

Bondissante, la tigresse arrivait. Ahuris, les policiers, pris de panique, s'enfuirent, mais, devant l'obstacle de la grille, la bête eut une hésitation.

Les plaques de fer, formant volets, montaient aux trois quarts de la grille, offrant ainsi cependant une première étape, un relais en cas de besoin… Du reste, même sans cet appui, la grille ne pouvait-elle être franchie ? Un espace suffisant existait entre ses pointes et le plafond.

La tigresse dut comprendre que l'obstacle était franchissable, car, tout à coup, elle prit son élan, s'éleva comme un oiseau, rasa, sans s'y accrocher, la pointe extrême des lances aiguës et retomba souplement devant Patricia et Lupin.

Cependant, Béchoux avait rallié ses hommes, les ramenait à la grille.

– Tirez donc, nom d'un chien !… hurla-t-il.

– Tirez vous-même, riposta la voix d'un garde mobile.

– Il a raison, ton acolyte, dit Arsène Lupin, tire le premier, Béchoux ! Mais je t'avertis que Saïda sait fort bien qui tire et qui la blesse, et que si tu as le culot de tendre le bras et de la viser, tu peux te considérer comme boulotté, mon vieux. Saïda est anthropophage, Béchouphage !

Ainsi défié, Béchoux, héroïque, tira. La tigresse, légèrement touchée, bondit sur place et rugit, folle de rage. Les agresseurs hésitèrent. Que trois ou quatre d'entre eux soutinssent leur chef, reprissent leur sang-froid et fissent feu d'une manière méthodique, posée, normale, et Saïda succombait. Mais la peur que leur inspirait la venue de cet ennemi imprévu, étrange, redoutable, sa collaboration qui leur paraissait en quelque sorte surnaturelle avec l'extraordinaire Lupin, cette force inouïe et nouvelle mise à la disposition de ce personnage, qui semblait à beaucoup d'entre eux surhumain, ne permettait pas qu'ils retrouvassent leur calme. La présence d'une bête fauve était en dehors des choses naturelles, des règlements connus, de la technique policière courante… Ils n'étaient en rien préparés à une telle lutte… Béchoux lui-même s'affolait… De vagues terreurs superstitieuses l'assaillirent… L'alliance d'un tigre et d'un homme… Qui avait jamais vu cela à la préfecture ?…

Béchoux prit la fuite. Et, derrière lui, la troupe désordonnée des gardes mobiles, parmi lesquels couraient les quarante gangsters, que personne ne songeait plus à garder prisonniers. Maffiano, qui avait déjà eu maille à partir avec la tigresse, était des plus empressés à prendre le large. Le pseudo-muscadin suivait de près.

– Cent cinquante policiers, quarante gangsters, autant de fusils et de brownings, tout ça f… le camp devant Arsène Lupin, sa bien-aimée et un gros chat sauvage. En voilà des héros à la manque, malheur ! Quel monde ! Quelle police ! railla faiblement Lupin, triomphant mais près de perdre connaissance.

Cependant, satisfaite, son devoir accompli, la bataille gagnée, Saïda se coucha aux pieds de sa maîtresse, qui lui caressa le front. Puis, abaissant les paupières, pointant les oreilles vers les bruits lointains qui lui parvenaient encore, la tigresse ronronna.

Mais, au bout d’une minute, elle se dressa sur ses pattes et gronda. Patricia, qui donnait des soins à Lupin, et Lupin, qui reprenait ses sens, s’alarmèrent. Oui, la première bataille était gagnée… Mais…

Des pas furtifs s’entendirent. Des ombres qui se dissimulaient de leur mieux filaient à l’extérieur le long des murs, s’approchaient de la grille.

Furieux de leur échec, attirés par l’appât tout-puissant des millions à prendre, les gangsters étaient revenus par les couloirs secrets, et des bras armés se tendaient à travers les barreaux de la grille.

– En joue, feu ! En joue, feu ! En joue, feu ! chanta Lupin sur l’air des lampions.

Saïda rampa vers la grille, montrant ses crocs, en grondant et se ramassant pour bondir.

La même panique saisit ces ultimes agresseurs. Ils prirent la fuite à nouveau.

– Vite, dit Lupin, un retour offensif est possible encore. Défilons-nous ! Patricia, ramasse les clefs des coffres et tous les documents utiles. Cette nuit, on déménagera l'argent et tout sera expédié en province. La banque Angelmann n'est pas sûre, décidément. Maintenant, dépêchons ! L'auto qui t'a amenée avec Saïda est toujours dans la cour, n'est-ce pas ?

– Oui, sous la garde d'Etienne… À moins qu'il n'ait été arrêté…

– Pourquoi ? Personne ne sait qu'il est à mon service et que l'auto m'appartient. Et puis Béchoux était trop occupé de moi et des quarante gangsters pour penser à autre chose en arrivant… Et quand il s'est esbigné avec ses flics, il n'a dû songer qu'à se mettre hors de portée de Saïda. Allons, dépêchons !

– Mais, pourrez-vous marcher jusqu'à la cour ? demanda Patricia avec une sollicitude alarmée.

– Il le faut bien !

Il se dressa, mais faillit retomber.

– Allons, dit-il en riant, ça ne va pas fameusement. Il me faut un cordial et un pansement. Allons les chercher. Saïda me portera bien jusqu'à la cour, comme elle a porté Rodolphe aux Corneilles.

Et, en effet, comme l'avait fait le petit garçon, Lupin s'assit à califourchon sur le félin, et la puissante bête, sans même para-

ître s'apercevoir de ce fardeau, par les couloirs gagna la cour de la banque. La plus grande des autos de Lupin, une voiture large et profonde, attendait sous la garde du chef d'escouade Etienne. La peur salutaire de la tigresse avait éloigné tout ennemi et même tout curieux. C'est sans voir personne, sinon sans être vus par personne, que Patricia et Lupin s'installèrent sur les banquettes de la voiture, pendant que la tigresse s'accroupissait devant eux et qu'Etienne s'asseyait au volant.

– Les flics sont partis ? lui demanda Lupin.

– Oui, patron, en emmenant les gangsters menottes aux mains. Ils les ont cueillis à la sortie.

– Comme fiche de consolation, railla Lupin. Bah ! désiraient-ils vraiment tant que ça me prendre ? Un peu de battage pour l'opinion publique. Lupin pris serait bien gênant. Allons, Etienne, gaze ! À Maison-Rouge, et en vitesse !

La voiture démarra, sortit sans encombre de la cour de la banque et, sans obstacle, fit le trajet jusqu'à Maison-Rouge.

En arrivant au domaine et pendant que Patricia montait rejoindre son fils, Lupin, dès le vestibule, cria à pleins poumons et d'une voix triomphante :

– Victoire ! Victoire !

La vieille nourrice dégringola l'escalier et apparut tout émue.

– Me voilà ! Qu'est-ce que tu veux, mon petit ?

– Je ne t'ai pas appelée.

– Tu as crié : Victoire !

– Tu veux dire que j'ai chanté victoire. Ma pauvre vieille, ce que tu es embêtante avec ton nom !

– Appelle-moi autrement.

– C'est ça : je préciserai le haut fait ! Veux-tu ? Les Thermopyles ? Tolbiac ?

– Tu ne pourrais pas me choisir un nom chrétien ?

– Un nom d'héroïne victorieuse ? Tiens, Jeanne d'Arc ? Ça t'irait comme un gant. Bon, voilà que tu fais la tête ? Tu as tort, je n'ai pas voulu t'outrager. Mais, rassure-toi, je te trouverai autre chose sans le chercher. D'abord, écoute mes prouesses.

Il raconta l'exploit, en riant comme un collégien.

– Est-ce rigolo, hein, ma vieille ? Il y a des années que je ne m'étais autant amusé. Et puis quelles perspectives pour mes luttes futures avec la police ! Je vais apprivoiser un éléphant, un crocodile, et un serpent à sonnettes. On me fichera peut-être la paix alors. Et quelle économie quand je renouvellerai mes alliés ! J'aurai des provisions d'ivoire, de la peau de crocodile pour mes chaussures, et des sonnettes pour mes portes. Maintenant, donne-moi quelque chose à manger et mets-moi un pansement !

– Tu es blessé ? demanda Victoire, pleine d'alarme.

– Ce n'est rien. Une égratignure. J'ai perdu un peu de sang, mais, pour Lupin, ce n'est rien et ça évite les congestions possibles. Allons, presto, il va falloir que je reparte dare-dare !

– Mais où veux-tu aller maintenant ?

– Chercher mes sous !

Après un pansement rapide de sa blessure qui était sans gravité, et un léger repas, plus rapide encore, Arsène Lupin se reposa une heure et, frais et dispos, commanda qu'on sortît du garage son auto n° 2, ainsi que la n° 3. Accompagné de Patricia, il monta dans la première, et quatre de ses hommes, choisis parmi les plus robustes et les plus déterminés, prirent place dans la seconde.

– Nous retournons chez ce vieil Angelmann, expliqua Lupin à Patricia, et on aura des petites choses à rapporter.

Quand en moins d'une heure les autos atteignirent la banque, Lupin, accompagné de Patricia et suivi de ses hommes, retourna à la grande pièce du rez-de-chaussée et cette fois gagna la salle des coffres-forts.

Il avait les clefs. Il ouvrit le premier des coffres après avoir manœuvré les lettres de la serrure.

Vide !

Une deuxième tentative… une troisième… une quatrième… Vides ! Les coffres étaient vides ! Les richesses s'étaient évanouies.

Lupin ne manifesta pas d'émotion. Il eut un gloussement gouailleur.

– Les coffres ? vides… Mes économies ? boulottées… Mon fric ? envolé…

Patricia, qui l'observait, lui demanda :

– Avez-vous une idée ?

– Plus qu'une idée.

– Quoi donc ?

– Je ne sais pas encore. Mais rien ne m'est plus agréable que de chercher au fond de moi, tandis que je parle, sans avoir l'air de penser à rien.

Il appela un des gardiens de la banque ; l'homme, se rendant compte que la terrible tigresse n'était plus là, s'approcha.

– Faites venir M. Angelmann, ordonna Lupin.

Puis il retomba en méditation.

Angelmann, qu'on avait été chercher dans ses appartements, où il s'était confiné pendant la bagarre, apparut après quelques minutes.

Il tendit la main à Lupin.

– Mon cher Horace Velmont, très heureux de vous voir. Comment allez-vous ?

Lupin ne prit pas la main tendue.

– Je vais comme un homme qui a été volé, dit-il. C'est toi qui m'as barboté mon argent. Tous les coffres sont vides.

Angelmann sursauta :

– Vides ! Les coffres vides ! C'est impossible ! Ah !... Il tomba sur un siège, blême, haletant, presque en syncope.

« C'est le cœur ! gémit-il. J'ai une maladie de cœur. Cela me jouera un mauvais tour. Pourquoi m'annonces-tu les choses sans plus de précautions ?

– Je te dis ce qui est. Et si ce n'est pas toi qui m'as pris mon fric, qui est-ce ?

– Je n'ai pas le moindre soupçon.

– Impossible. J'exige la vérité immédiate. Qui t'a donné le chiffre qui correspond aux cinq boutons des serrures des coffres ? Ne mens pas. Qui ?

Il fixait Angelmann d'un regard implacable.

Angelmann céda :

– C'est Maffiano.

– Où est l'argent ?

– Je ne sais pas, affirma le banquier. Mais où vas-tu, Velmont ?

– Résoudre ce passionnant problème.

Sans hâte, Lupin sortit de la salle des coffres et, traversant l'autre salle, s'en alla, en frappant des pieds, vers le somptueux escalier de marbre.

Angelmann s'élança à sa suite.

– Velmont ! Non, Velmont ! Je t'en prie, n'y va pas. Non, Vel…

La voix d'Angelmann s'étrangla dans sa gorge et le banquier, pris d'une nouvelle syncope, s'affaissa sur la première marche de l'escalier.

Patricia, aidée du gardien et des hommes de Lupin, le releva ; on le transporta dans la salle du rez-de-chaussée et on l'assit sur un fauteuil.

Bientôt, il reprit ses sens et bégaya :

– Le misérable… je devine son plan… Mais ma femme ne parlera pas. Je la connais. Elle ne dira pas un mot. Ah ! le fourbe ! Il se croit tout permis. Voilà ce que c'est que de travailler avec des chenapans comme lui.

Patricia, qui tout d'abord ne comprit pas, pâlit soudain.

– Rejoignez-le ! dit-elle d'une voix brève.

Le banquier gémit :

– Impossible ! Une émotion trop forte, et j'y passerais ! Le cœur, n'est-ce pas…

Il tomba dans un morne silence. Patricia, à l'autre bout de la salle, alla s'asseoir sur un siège et y demeura immobile.

Dix minutes s'écoulèrent… Un quart d'heure…

Angelmann pleurnichait, désespéré, bégayait des mots sans suite, parlant de sa femme, de sa vertu, de son courage, de sa discrétion, de la confiance sans bornes qu'il avait en elle. Tout cela était peut-être vrai… mais peut-être aussi n'était-ce pas vrai.

Enfin, on entendit des pas, puis un léger sifflotement joyeux, vainqueur, et Lupin reparut.

– Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai ! s'écria Angelmann, en lui montrant le poing. Ce n'est pas vrai ! tu n'as pas fait ça !

– Ce qui est vrai, dit Lupin, avec sérénité, c'est ton cambriolage. Voilà deux jours que tu le prépares. Tu t'es arrangé avec les directeurs d'un grand cirque ambulant et tu as loué leurs dix-huit camions. Le déménagement a eu lieu la nuit dernière. Depuis quatre heures, mon fric roule vers ton château du Tarn, qui est bâti au-dessus des gorges, sur un roc presque inaccessible. Si mon fric est là-bas, il est fichu pour moi. Je ne le reverrai jamais.

– Des inventions, des blagues, du roman-feuilleton, protesta le banquier.

– La personne qui m'a donné ces renseignements est digne de foi, affirma Lupin d'un ton convaincu.

– Et tu prétends que cette personne c'est Marie-Thérèse, ma femme ? Tu mens ! Pourquoi t'aurait-elle raconté ?…

Arsène Lupin ne répondit pas. Un petit sourire avantageux et cruel se jouait sur ses lèvres.

Angelmann s'effondra de nouveau.

Cependant, Patricia, qui avait de loin écouté sans mot dire, se rapprocha, prit Lupin à part et lui dit d'une voix brève et tremblante :

– Si c'est vrai, je ne vous pardonnerai jamais…

– Mais si, mais si, dit-il doucement, en posant sa main sur la sienne. Mais elle la retira vivement. Des larmes brillèrent dans ses yeux.

– Non. Vous m’avez encore trahie !

– Patricia, la trahison, c’est vous qui l’avez commise ! Maffiano était incapable de deviner le chiffre des serrures. Une seule personne au monde le pouvait, vous, Patricia, qui connaissiez l’importance qu’avait prise dans l’aventure, et forcément dans mon esprit, le nom de Paule, premier mot de Paule Sinner. Pourquoi avoir confié mon secret à Maffiano ?

Elle rougit, mais sans hésiter répondit franchement :

– Cela se passait rue de La Baume, pendant qu’il me tenait prisonnière, enfermée dans la chambre au-dessus de la terrasse. J’avais peur pour Rodolphe, peur surtout pour moi… Maffiano, pour consentir à m’accorder un jour de plus avant l’affreux dénouement, exigeait de connaître le mot composé de cinq lettres qui ouvrirait les coffres, car il savait que cinq boutons commandent leurs serrures. Je lui ai dit d’essayer « Paule ». Il l’a fait et a réussi. Mais ce jour de répit, ainsi gagné, m’a permis de vous envoyer Rodolphe et d’être sauvée par vous et par lui. Ensuite, une lettre me menaçant du meurtre de Rodolphe m’a contrainte de révéler d’autres secrets… Je tremblais pour lui, je tremblais pour vous. L’heure d’agir efficacement n’était pas venue… Que pouvais-je faire ? acheva-t-elle avec angoisse.

De nouveau, Lupin lui prit la main.

– Tu as bien fait, Patricia, et je te demande pardon. Me pardonnes-tu, toi ?

– Non ! Vous m’avez trahie. Je ne veux plus vous revoir. Je pars pour l’Amérique la semaine prochaine.

– Quel jour ? demanda-t-il.

– Samedi, ma place est retenue sur le *Bonaparte*.

Il sourit.

– La mienne aussi. C'est aujourd'hui vendredi. Nous avons huit jours. Je cours après les camions avec mes quatre hommes. Je les rattrape. Je les ramène à Paris, puis en Normandie, où j'ai des cachettes sûres. Et vendredi soir, je suis au Havre. Nous naviguerons de conserve, dans des cabines jumelées.

Elle fut sans force pour protester. Il lui baisa la main, et la quitta.

Angelmann, qui titubait d'émotion, le rejoignit avant qu'il n'eût atteint la porte.

– Alors, c'est pour moi la ruine, balbutia l'infortuné banquier. Qu'est-ce que je vais devenir, à mon âge ?

– Bah, tu as de l'argent garé…

– Non ! Je le jure !

– La dot de ta femme ?

– Je l'ai envoyée avec le reste.

– Dans quel camion est-elle ?

– Camion n° 14.

– Le camion n° 14 sera ramené ici demain et remis directement à Mme Angelmann, avec mon cadeau personnel… et n'aie pas peur, je sais faire les choses en gentilhomme.

– Tu es mon ami, Horace ! Je n'ai jamais douté de toi ! dit Angelmann en lui pressant les mains avec reconnaissance.

– J'avoue que je ne suis pas un mauvais bougre, dit Lupin d'un air faussement modeste. Mes hommages respectueux à Mme Angelmann, n'est-ce pas… Ah ! dis donc, en fait de cadeau… Donne-moi un conseil… Crois-tu que ça la froisserait, si je lui adressais également le camion n° 15 ?

Angelmann devint radieux.

– Mais pas du tout, au contraire ! cher ami ! Au contraire ! Elle serait très touchée…

– Alors, c'est entendu ! Adieu, Angelmann. Je te reverrai de temps à autre… quand je serai de passage ici…

– Comment donc ! Ton couvert est mis, et ma femme sera trop heureuse…

– Je n'en doute pas.

Patricia retourna à Maison-Rouge auprès de Rodolphe. Arsène Lupin, sans se soucier de sa blessure et de sa fatigue, partit avec ses quatre hommes à la poursuite des camions.

Ce n'est qu'après deux jours d'activité incessante qu'il put, tout étant rentré dans l'ordre, prendre à son tour le chemin de Maison-Rouge. Un autre fût mort d'épuisement, mais Lupin semblait de fer.

Dès son arrivée, pourtant, il gagna sa chambre et se mit au lit. Victoire vint le border comme un enfant.

– Bon travail. Tout est arrangé, lui dit-il. Et maintenant, je dors. Je dors pour vingt-quatre heures !…

– Tu n'as pas froid, mon petit ? s'inquiéta Victoire. Tu n'as pas la fièvre ?

Il s'étira voluptueusement dans ses draps.

– Dieu, que tu es bavarde ! Laisse-moi donc dormir, héroïne victorieuse.

– Tu n'as pas froid, mon petit, tu es sûr ? répéta-t-elle.

– Je grelotte, souffla-t-il enfin, terrassé par la fatigue.

– Alors, tu veux un grog chaud ? Un cruchon ?

– Un cruchon ? Samothrace, mais c'est un rêve ! Tiens, toi qui voulais un nom de victoire pour compléter ton patronyme, est-ce assez joli, Samothrace ! Quelle allure ça prend ! Fais-moi un grog, fais-moi un cruchon, Samothrace !…

Mais quand la vieille nourrice rapporta le grog et le cruchon, Arsène Lupin avait tout oublié dans un profond sommeil.

– Il dort comme un enfant, dit Victoire extasiée.

Et elle but le grog.

## Chapitre XI

### *Mariage*

– Sur le pont du transatlantique *Bonaparte*, qui les ramenait aux États-unis, Horace Velmont et Patricia étaient assis côte à côte et regardaient l'horizon.

– Je suppose, Patricia, dit tout à coup Horace, je suppose que, à l'heure actuelle, votre troisième article a paru dans *Allô-Police*.

– Certes, puisque je l'ai câblé il y a quatre jours, répondit-elle. En outre, j'en ai lu des extraits dans les télégrammes affichés sur le tableau des dernières nouvelles, au pont des deuxièmes.

– J'y joue toujours un rôle magnifique ? demanda Velmont, d'un air faussement indifférent.

– Magnifique, surtout dans la scène des coffres-forts. Votre idée de vous servir de Saïda est présentée comme la plus ingénieuse et la plus originale des trouvailles… Le tigre contre la police… Évidemment, ce n'est pas à la portée de tout le monde, mais c'est un trait de génie.

Une joie orgueilleuse gonfla Horace.

– Quel bruit ça va faire dans le monde ! dit-il. Quel coup de tam-tam ! Quel pavois, quelle vedette !

Patricia sourit de cette vanité d'acteur applaudi.

– Nous allons être accueillis comme des héros ! affirma-t-elle.

Il changea de ton.

– Vous, Patricia, certainement. Mais moi, on me réserve sans doute la chaise électrique.

– Vous êtes fou ! Quel est votre crime ? C'est vous qui avez gagné la partie et fait prendre tous ces bandits. Sans vous, mon ami, je ne serais arrivée à rien…

– Vous serez tout de même arrivée à ce résultat que vous ramenez Lupin enchaîné comme un esclave à votre char de triomphatrice.

Elle le regarda, alarmée de ces paroles, et surtout de l'intonation grave qu'il leur donnait.

– J'espère bien que vous n'aurez aucun ennui à cause de moi ?

Il haussa les épaules.

– Comment donc ? On va me décerner une récompense nationale et, pour que je fixe mon domicile aux États-unis, m'offrir un gratte-ciel d'honneur et le titre d'ennemi public n° 1.

– Est-ce cela le dénouement dont vous m'avez parlé il y a quelque temps ? demanda-t-elle. Lorsque vous m'avez fait allusion à un sacrifice nécessaire de votre part.

Elle fit une pause. Ses beaux yeux se mouillèrent, et elle continua :

– J’ai peur parfois que vous ne vouliez vous séparer de moi.

Il ne protesta pas. Elle murmura :

– Il n’est pas de bonheur pour moi en dehors de vous, mon ami.

Il la regarda à son tour et dit avec amertume :

– En dehors de moi… Patricia… de moi le cambrioleur, l’escroc ? De moi, Arsène Lupin ?

– Vous êtes le plus noble cœur que je connaisse… Le plus délicat, le plus compréhensif, le plus chevaleresque.

– Exemple ? interrogea-t-il en reprenant son ton léger.

– Je n’en citerai qu’un. Comme je ne voulais pas emmener Rodolphe en Amérique, craignant de l’exposer aux entreprises d’adversaires cachés, vous m’avez proposé de le laisser à Maison-Rouge, sous la garde de Victoire…

– De son vrai nom : Samothrace.

– Et sous la protection de vos amis et de Saïda.

Assène Lupin haussa les épaules.

– Ce n’est pas parce que j’ai bon cœur, que j’ai agi ainsi, mais parce que je vous aime… Ah ! voyons, Patricia… Pourquoi rougissez-vous ainsi chaque fois que je vous parle de mon amour ?

Détournant les yeux, elle murmura :

– Ce ne sont pas vos paroles qui me font rougir. Ce sont vos regards… ce sont vos pensées secrètes…

Elle se leva brusquement.

– Allons, venez ! On a peut-être enregistré des dépêches récentes.

– Soit ! Allons ! dit-il en se levant aussi.

Elle le conduisit vers le tableau des dernières nouvelles : quelques télégrammes y étaient affichés. On pouvait lire :

*« New York. Le prochain bateau de France, le* Bonaparte. *nous amène Patricia Johnston, la célèbre collaboratrice du journal* Allô-Police*, qui a dernièrement obtenu de si brillants succès en permettant à la police française de capturer la troupe de gangsters dirigée par le Sicilien Maffiano, coupable de nombreux crimes, et notamment des deux assassinats commis à New York sur la personne de J. Mac Allermy et de Frédéric Fildes.*

*« Maffiano ayant, on le sait, perpétré en France d'autres forfaits, ne sera pas extradé.*

*« La municipalité s'apprête à recevoir avec honneur miss Patricia Johnston. »*

Une autre information disait ceci :

*« … Un télégramme du Havre affirme qu'Arsène Lupin s'est embarqué sur le* Bonaparte. *Les précautions les plus sévères seront prises pour s'assurer dès avant le débarquement de la personne du fameux voleur. L'inspecteur principal Ganimard, de la Sûreté de Paris, est arrivé à New York hier, et toutes les facilités lui seront données pour qu'il puisse arrêter Ar-*

*sène Lupin, son ancien adversaire, comme il l'a fait une première fois, il y a un quart de siècle. Le policier français prendra place sur la vedette de la police américaine qui ira au-devant du* Bonaparte *avec les autorités militaires et les représentants de la police américaine. »*

Une troisième information s'exprimait ainsi :

*« Le journal* Allô-Police *annonce que M Allermy junior, son directeur, a obtenu l'autorisation d'aller, sur son yacht, au-devant de sa collaboratrice, Patricia Johnston ; une escouade de policiers sera mise à sa disposition pour le débarquement. »*

– Parfait, s'écria Horace. Nous serons accueillis selon notre mérite, c'est-à-dire, moi, par une mobilisation policière, et vous, par le père de votre enfant.

À ces paroles railleuses autant qu'à la lecture des dépêches, Patricia s'était assombrie.

– Que de menaces, dit-elle… Je ne redoute rien du côté d'Allermy junior, mais, vous, mon ami, votre situation est terrible.

– Appelez Saïda d'un coup de sifflet, plaisanta Lupin. D'ailleurs ne craignez rien pour moi, reprit-il avec plus de sérieux. Je ne suis pas en péril. Si même, par impossible, je condescendais à me laisser arrêter, aucune charge authentique ne pourrait être relevée contre moi… Mais je me demande ce que veut cet Allermy junior ?…

– Nous avons peut-être eu tort de voyager ensemble, remarqua Patricia. Une enquête prouvera facilement que nous ne nous sommes pas quittés depuis Le Havre.

– Si, la nuit. Je n'ai jamais mis le pied dans votre cabine.

– Ni moi dans la vôtre.

Il fixa les yeux sur elle.

– Vous le regrettez, Patricia ? dit-il d'une voix altérée.

– Peut-être, répondit-elle gravement.

Elle leva vers lui son beau visage voluptueux et, après un long regard, frémissante, elle lui tendit ses lèvres…

Ce soir-là, ils dînèrent ensemble en tête à tête. Et Lupin réclama du champagne.

…………………………

– Je vous quitte, Patricia, dit-il, vers onze heures, comme le *Bonaparte* venait de franchir la passe et jetait l'ancre dans le port.

Elle murmura douloureusement :

– Ce furent nos premières heures de bonheur, mon ami. Ce seront peut-être les dernières.

Il la prit dans ses bras.

Au petit matin, Patricia fit sa toilette et prépara son nécessaire de voyage. Horace Velmont, ou plutôt Arsène Lupin, n'était plus là. À la porte, la clef était toujours dans la serrure, fermée à double tour. Mais Patricia sentit un air humide et froid emplir sa cabine et elle constata que la fenêtre du hublot n'était pas close. Avait-il passé par là ? Dans quelle intention ? Du hu-

blot, on ne pouvait guère remonter sur le pont. Sans avoir découvert la moindre trace de son compagnon, Patricia déjeuna encore sur le *Bonaparte*. Après le repas, elle s'apprêtait à remonter sur le pont, quand on vint lui apporter un message. Henry Mac Allermy sollicitait une entrevue. Sans hésiter, la jeune femme refusa.

Les heures traînèrent, lentes, interminables pour Patricia qui, fébrile, attendait les événements… Quels événements ? Elle l'ignorait…

Le port était envahi de bâtiments, yachts de plaisance, vedettes, torpilleurs… Des hydravions filaient au ciel. Une animation extraordinaire régnait le long des quais où la foule grouillait… Mille bruits se mêlaient : sifflets de sirène, jets de vapeur, colis qu'on décharge, cris…

Patricia attendait toujours. Elle ne savait où était Lupin, elle ne savait ce qu'il faisait, mais elle éprouvait à présent la certitude irraisonnée mais formelle qu'elle ne devait pas débarquer avant d'avoir des nouvelles de lui – et qu'elle allait en avoir d'une façon ou d'une autre.

Cet espoir ne fut pas trompé. À cinq heures du soir, elle put lire dans la première édition des journaux de l'après-midi la note suivante, communiquée par la police :

ARSÈNE LUPIN PIRATE

*Vers le milieu de la nuit dernière, le plus fameux des hors-la-loi modernes, aidé de quelques complices, a pris à l'abordage le* Allô-Police*, yacht de M. Mac Allermy junior. L'équipage, attaqué par surprise, a été désarmé et les officiers enfermés dans leurs cabines. Les assaillants se sont alors trouvés maîtres du navire. Cette situation invraisemblable a duré jusqu'aux environs de midi À ce moment, les officiers captifs ont*

*pu communiquer entre eux, par un trou percé dans une cloison, et l'un d'eux a réussi à ouvrir les portes de ses camarades, délivrer les matelots, et bataille a été livrée aux pirates. Ces derniers ont enfin, malgré leur résistance, été contraints à se rendre. Arsène Lupin lui-même, après un combat acharné, dut céder au nombre. Traqué comme une bête fauve dans tout le navire, il fut enfin acculé à l'avant contre le bastingage. Mais au moment d'être pris, il s'est jeté par-dessus bord et a plongé dans les flots. Aucune des innombrables personnes qui assistaient à la scène ne le vit remonter à la surface.*

*« Inutile de dire que la police, alertée depuis le matin, avait accumulé les précautions. Un cordon d'agents bordait les rives. Des canots jalonnaient le port. Des mitrailleuses étaient en batterie. À l'heure actuelle (trois heures et demie) aucun fait nouveau ne s'est produit, permettant de connaître le sort du chef des pirates. La conviction absolue du grand chef de la police est qu'Arsène Lupin, ne pouvant aborder, se voyant perdu, épuisé de fatigue, a coulé peut-être volontairement. On cherche son cadavre. Quel but poursuivait Arsène Lupin en attaquant le yacht de M. Mac Allermy ? M. Mac Allermy, qui n'était pas à bord au moment de l'attaque, déclare l'ignorer. Le célèbre policier français Ganimard l'ignore également, mais il ne croit pas, lui, à la mort du célèbre aventurier. »*

Patricia avait lu ces lignes avec une très vive émotion, qui devint de l'angoisse quand il fut question de la disparition d'Arsène Lupin et de sa mort probable. Mais, bientôt, elle secoua la tête et sourit : Arsène Lupin finir ainsi… Arsène Lupin noyé… Impossible. L'inspecteur Ganimard avait raison…

« Que dois-je faire ? se demanda alors la jeune femme. Attendre encore ici ? Ou bien débarquer ? Où Lupin compte-t-il me retrouver ? Et me retrouvera-t-il jamais ?… » et des larmes mouillèrent ses yeux.

Une heure passa encore… puis une autre… et une dernière édition du journal lui apporta de nouvelles informations qu'elle lut passionnément.

Le journal disait ceci :

*« On vient de trouver Mac Allermy junior, dans son bureau directorial de* Allô-Police*, attaché sur un fauteuil et bâillonné ; son coffre-fort forcé avait été vidé d'une somme de 1,500 dollars, que remplaçait cette courte missive :*

*« L'argent sera intégralement remboursé. J'ai dû retenir et payer ma place sur le* Normandie*, où j'organise, pour le retour, une soirée de prestidigitation avec démonstrations pratiques sur les montres et portefeuilles des passagers.* A. L. »

*« En face de Mac Allermy junior, et comme en conversation avec lui, était assis dans un autre fauteuil l'inspecteur principal Ganimard, en caleçon et gilet de flanelle, et également ligoté et bâillonné. Il a déclaré, sans vouloir s'expliquer davantage, qu'Arsène Lupin lui avait pris ses vêtements pour s'en revêtir et fuir ainsi déguisé. M. Henry Mac Allermy n'a voulu faire aucune déclaration. Pourquoi ce silence ? Quelles menaces fit à ces deux victimes le redoutable aventurier ? »*

Ayant lu, Patricia ne put s'empêcher de sourire avec un peu d'orgueil. Quel surhomme, ce Lupin ! Quelle audace !… Quelle maîtrise !…

Mais à quoi bon, désormais, rester à bord ? Ce n'était pas là qu'un message de Lupin viendrait la chercher…

En hâte, elle débarqua et prit un taxi qui la conduisit chez elle.

Elle entra. L'appartement était tout rempli de fleurs. Un souper attendait, tout servi sur une table ronde et, près de la table, dans un fauteuil, d'où il se leva, un convive.

– Toi ! toi ! s'écria-t-elle en se jetant, riant et pleurant, dans les bras de son ami.

Il lui demanda, après plusieurs baisers :

– Tu n'étais pas inquiète ?

Elle haussa les épaules en souriant.

– Oh ! toi, je sais bien que tu te tireras toujours de tout !

Ils soupèrent joyeusement. Puis il dit, à brûle-pourpoint et d'un ton grave :

– Vous savez, Patricia, tout est arrangé.

– Quoi ? Qu'est-ce qui est arrangé ? questionna-t-elle étonnée.

– Votre avenir. Nous avons causé, Junior et moi, avant que je le bâillonne. Après de longues discussions, nous nous sommes mis d'accord.

Lupin se versa un verre de champagne.

– Eh bien, voilà : il vous épouse.

Patricia tressaillit.

– Soit, mais moi je ne l'épouse pas, dit-elle sèchement. Comment avez-vous pu envisager cela ? Oui, je comprends, vous ne m'aimez pas !

Sa voix se brisait, ses yeux se noyaient de larmes. Elle reprit :

– Était-ce le dénouement que vous souhaitiez ? Mais je ne céderai pas ! Jamais !

– Il le faudra bien, déclara-t-il, les yeux fixés sur elle.

Elle haussa les épaules.

– Je suis libre d'accepter ou de refuser, il me semble.

– Non.

– Pourquoi ?

– Parce que vous avez un fils, Patricia.

Elle tressaillit encore.

– Mon fils est à moi.

– À vous et à son père.

– J'en ai la garde, je l'ai élevé, il est à moi seule et jamais je ne consentirai à rendre Rodolphe.

Lupin prononça avec mélancolie :

– Songez à votre avenir, Patricia ! Henry Mac Allermy désire divorcer pour vous épouser et reconnaître son enfant. Il léguera à Rodolphe un nom sans tache et une des plus grosses fortunes des États-unis. Puis-je en faire autant pour lui ? Notre récente expérience nous l'a prouvé, le contenu de mes coffres

est en butte aux convoitises de mes ennemis. Échoueront-ils toujours dans leurs machinations ?

Il y eut un silence morne. Patricia semblait accablée. Lupin reprit plus bas :

– Et quel nom porterait Rodolphe ? Quelle serait sa situation sociale ? On n'est pas le fils de Lupin…

Un autre silence tomba. Patricia hésitait encore, mais elle savait bien que le sacrifice était inévitable.

– Je cède, dit-elle enfin. Mais à la condition que je vous reverrai, vous.

– Le mariage n'aura lieu que dans six mois, Patricia…

Patricia sursauta, le regarda, et son visage s'illumina d'une joie folle.

– Six mois ! Que ne le disiez-vous plus tôt ! Six mois ! Mais c'est une éternité !

– Plus encore, si on sait bien les employer. Hâtons-nous, dit Lupin.

Il remplit deux verres de champagne.

– J'ai acheté le yacht de Junior, reprit-il. C'est à son bord que je compte retourner en France. La police me laissera tranquille, elle a trop besoin de moi pour m'embêter. Je suis bien avec le préfet, Ganimard fera taire Béchoux, car je l'ai prévenu : ma tranquillité contre mon silence. Oui ; pour l'histoire du déshabillage. Voyez-vous ça dans les revues de fin d'année, l'inspecteur principal en caleçon. Il serait ridicule à jamais… et il m'a promis une place pour voir guillotiner Maffiano.

Patricia n'écoutait plus, elle ne pensait qu'à eux deux.

– Je vais repartir avec toi sur le yacht, dit-elle, rose de joie, à Lupin. Ce sera délicieux ! Partons le plus tôt possible.

Lupin se mit à rire.

– Tout de suite, à l'instant même !… Et, l'océan traversé, nous remonterons le cours de la Seine jusqu'à Maison-Rouge, où nous nous installerons. Tu reverras Rodolphe… Ce sera charmant !

Il prit son verre et l'éleva :

– À notre bonheur !

Et Patricia répondit en écho :

– À notre bonheur !

# Bibliographie sommaire des aventures d'Arsène Lupin

| | Titre du roman ou du recueil | Détail des recueils et années de parution dans les journaux | Année de parution du recueil ou du roman complet |
|---|---|---|---|
| 1 | La Comtesse de Cagliostro | (*Le Journal* 1923 – 1924) | 1924 |
| 2 | Arsène Lupin, Gentleman-cambrioleur | L'Arrestation d'Arsène Lupin – Arsène Lupin en prison – L'Évasion d'Arsène Lupin – Le Mystérieux voyageur – Le Collier de la Reine – Le Sept de cœur – Le Coffre-fort de madame Imbert – La Perle noire – Herlock Sholmes arrive trop tard. (*Je Sais Tout* 1905 – 1906 – 1907) | 1907 |
| 3 | Les Confidences d'Arsène Lupin | Les Jeux du soleil – L'Anneau nuptial – Le Signe de l'ombre – Le Piège infernal – L'Écharpe de soie rouge – La Mort qui rôde – Édith au cou de cygne – Le Fétu de paille – Le Mariage d'Arsène Lupin. (*Je Sais Tout* 1911 – 1912) | 1913 |
| 4 | Le Bouchon de cristal | | 1912 |
| 5 | Arsène Lupin contre Herlock Sholmès | La Dame blonde (*Je Sais Tout* 1906 – 1907) – La Lampe juive (*Je Sais Tout* 1907) | 1908 |
| 6 | L'Aiguille creuse | (*Je Sais Tout* 1908 – 1909) | 1909 |
| 7 | La Demoiselle aux yeux verts | (*Le Journal* 1926 – 1927) | 1927 |
| 8 | Les Huit coups de l'horloge | Au Sommet de la tour – La Carafe d'eau – Thérèse et Germaine – Le Film révélateur – Le Cas de Jean- | 1923 |

| | Titre du roman ou du recueil | Détail des recueils et années de parution dans les journaux | Année de parution du recueil ou du roman complet |
|---|---|---|---|
| | | Louis – La Dame à la hache – Des Pas sur la neige – « Au dieu Mercure ». (*Excelsior* 1920 – 1923) | |
| 9 | « 813 » | | 1910 |
| 10 | L'Éclat d'obus | (*Le Journal* 1915) | 1916 |
| 11 | Le Triangle d'or | (*Le Journal* 1917) | 1918 |
| 12 | L'Île aux trente cercueils | (*Le Journal* 1919) | 1920 |
| 13 | Les Dents du tigre | (*Le Journal* 1920) | 1921 |
| 14 | L'Homme à la peau de bique | Nouvelle | 1927 |
| 15 | L'Agence Barnett et Cie | Les Gouttes qui tombent – La Lettre d'amour du roi George – La Partie de baccara – L'Homme aux dents d'or – Les Douze Africaines de Béchoux – Le Hasard fait des miracles – Gants blancs… guêtres blanches… – Béchoux arrête Jim Barnett. | 1928 |
| 16 | Le Cabochon d'émeraude | Nouvelle | 1930 |
| 17 | La Demeure mystérieuse | (*Le Journal* 1928) | 1929 |
| 18 | La Barre-y-va | (*Le Journal* 1930) | 1931 |
| 19 | La Femme aux deux sourires | (*Le Journal* 1932) | 1933 |
| 20 | Victor, de la brigade mondaine | | 1934 |
| 21 | La Cagliostro se venge | | 1935 |
| 22 | Les Milliards d'Arsène Lupin | (*L'Auto* 1939) | 1941 |